CSF

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME NEUVIÈME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresedifiante09toul

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

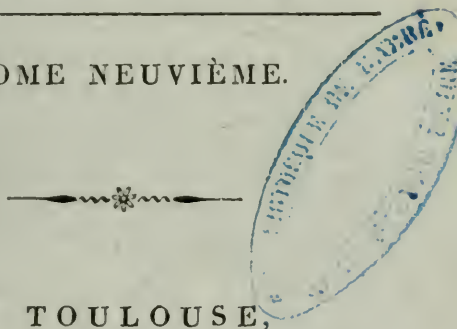
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME NEUVIÈME.



A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDÉ, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

Universitas CANADIANA

CSP

BV
2290
.A2
1810
v.9

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

*Sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Père Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jésus, présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Père Hiérôme Herran, Procureur de cette Province, à M***.*

MONSIEUR,

La Province du Paraguay a environ six cens lieues de longueur : elle est partagée en cinq Gouvernemens, et en autant de Diocèses gouvernés par des Evêques pleins de vertu

et de zèle. C'est dans cette Province, Monsieur, que sont établies les Missions des Indiens *Guaranis*, dont vous avez entendu parler si différemment, et qui sont depuis long-temps l'objet de votre curiosité : c'est ce qui vous engage à me presser si fort de vous faire part des connaissances que je puis en avoir.

Vous ne prétendez pas, sans doute, que je remonte jusqu'aux premiers temps où ces célèbres Missions commencèrent à s'établir : il ne tient qu'à vous de vous en instruire. On en a une histoire complette, écrite par le P. Nicolas del Techo, qui a travaillé plusieurs années dans ces pénibles Missions. Elle fut imprimée à Liége en l'année 1673 ; lisez la, Monsieur, elle a de quoi pleinement vous satisfaire.

Vous y trouverez dans un grand détail tout ce qu'il en a coûté de peines et de fatigues aux Missionnaires, pour percer des forêts impénétrables, et y aller chercher, au risque perpétuel de leur vie, tant de Peuples épars et errants tout nus dans ces épaisses forêts, se fesant perpétuellement la guerre les uns aux autres, n'ayant guère de l'homme que la figure, et peu différens des tigres et des bêtes féroces avec lesquelles ils vivaient. Vous y verrez tout ce qu'un zèle ardent a inspiré à ces hommes Apostoliques, pour gagner le cœur de tant de barbares, pour les tirer de leurs antres et de leurs cavernes, pour changer en quelque sorte leur naturel, en les réunissant dans des peuplades, sans

quoi il n'était pas possible de les instruire, et pour les y former aux devoirs de la vie civile, et aux pratiques de la Religion : en un mot, pour en faire des hommes raisonnables, et ensuite de vrais Chrétiens.

Il est seulement à remarquer que, quand l'histoire dont je parle fut donnée au public, il n'y avait alors que 24 réductions ou peuplades, établies sur les rivières Parana et Uruguay ; le Parana vient se joindre au fleuve Paraguay vers la ville de *Corrientes* ; et l'Urugnay, ainsi que le Paraguay, se jette dans la rivière de la Plata, et en font un des plus larges fleuves que l'on connaisse. Maintenant ces peuplades sont augmentées de sept nouvelles, beaucoup plus nombreuses que les précédentes, par la multitude d'Indiens qu'on convertit chaque jour à la Foi, et qui nous représentent au naturel la piété, le désintéressement, l'innocence et la sainteté des fidèles de l'Église naissante. Il y en a seize sur les bords du Parana, et quinze le long de l'Uruguay. En l'année 1717, on comptait dans ces diverses peuplades cent vingt-un mille cent soixante et un Indiens, tous baptisés de la main des Missionnaires.

Ces Missions étant établies et policées d'une manière qui excite encore aujourd'hui l'admiration des Gouverneurs, et des Evêques, lorsqu'ils en font la visite, on porta ses vues vers une infinité d'autres Nations barbares, lesquelles sont répandues dans ce vaste continent, et dans ces forêts immen-

ses, qui se trouvent entre le fleuve Paraguay et le Royaume du Pérou.

Cette étendue de Pays est partagée du Septentrion au Midi par une longue chaîne de montagnes qui commencent à Potosi, et continuent jusqu'à la province de Guayra. C'est dans ces montagnes que trois grandes rivières prennent leurs sources; savoir, le Guapay, la rivière rouge, et le Picolmayo. Ces deux dernières arrosent une grande étendue de terres, et viennent ensuite décharger leurs eaux dans le grand fleuve Paraguay.

C'est à la naissance de ces deux rivières, et dans les confins du Pérou, que vinrent se réfugier les Chiriguanes, il y a environ deux siècles, abandonnant la province de Guayra qui était leur terre natale. Les affreuses montagnes qu'ils habitent, ont cinquante lieues d'étendue à l'Est de la ville de Tarija, et plus de cent au Nord. Voici qu'elle fut la cause de leur transmigration.

Au temps que les Rois de Castille et de Portugal s'efforçaient d'accroître leur domination dans les Indes Occidentales, un brave Portugais plein d'ardeur pour le service du Roi son maître Jean II, voulut signaler son zèle par de nouvelles découvertes; il part du Brésil avec trois autres Portugais également intrépides, qu'il s'était associés, et après avoir marché trois cens lieues dans les terres, il arrive sur le bord du fleuve Paraguay, où ayant engagé jusqu'à deux mille Indiens pour l'accompagner, il fit plus de cinq cens lieues, et arriva jusqu'aux confins de l'Empire de

l'Inga. Après y avoir amassé beaucoup d'or et d'argent, il reprit sa route pour se rendre au Brésil, où il comptait jouir de toutes les douceurs que sa grande fortune devait lui procurer. Il ne connaissait pas apparemment le génie des Peuples auxquels ils s'était livré. Lorsqu'il était le moins sur ses gardes, il fut cruellement massacré, et perdit la vie avec ses richesses.

Ces barbares ne doutant point qu'une action si noire n'attirât sur eux les armes Portugaises, songèrent au plutôt à se soustraire au châtiment que méritait leur perfidie, et se retirèrent dans les montagnes où ils sont encore maintenant. Ils n'étaient guères que quatre mille quand ils y pénétrèrent; on en compte aujourd'hui plus de vingt mille, qui y vivent sans habitation fixe, sans loi, sans police, sans humanité, errans par troupes dans les forêts, désolant les Nations voisines, dont ils enlèvent les habitans, qu'ils emmènent dans leurs terres, où il les engraissent de même qu'on engraisse les bœufs en Europe, et après quelques jours ils les égorgent, pour se repaître de leur chair dans les fréquens festins qu'ils se donnent. On prétend qu'ils ont détruit ou dévoré plus de cent cinquante mille Indiens.

Il est vrai que depuis l'arrivée des Espagnols au Pérou, d'où ils ne sont pas fort éloignés, ils se désaccoutument peu-à-peu d'une telle barbarie : mais leur génie est toujours le même; ils sont toujours également perfides, dissimulés, légers, inconstans, féro-

ces : aujourd'hui Chrétiens et demain Apostats, ennemis encore plus cruels des Prédicateurs de la Loi Chrétienne, et plus opiniâtres que jamais dans l'infidélité.

Plus ces Nations étaient inhumaines et barbares, plus le zèle des Missionnaires s'animait à travailler à leur conversion : ils se flattaient même, que s'ils pouvaient les soumettre au joug de l'Evangile, l'entrée leur serait ouverte dans la grande province de *Chaco*, et que la communication deviendrait plus facile entre les nouvelles Missions, et les Missions anciennes des Indiens Guaranis.

Il y a environ un siècle que le P. Emmanuel de Ortega, le P. Martin del Campo, et le P. Didaque Martinez, exposèrent généreusement leur vie en se livrant à un Peuple si farouche, dans le dessein de l'humaniser peu-à-peu, et de le disposer à s'instruire des vérités du Salut. Leurs travaux furent inutiles.

D'autres Missionnaires, en différens temps, se succédèrent les uns aux autres, et entreprirent leur conversion avec le même courage, et avec aussi peu de succès ; et quoique cette terre ait été arrosée du sang de ces hommes Apostoliques, elle n'en a jamais été plus fertile.

Enfin, il n'y a guères que cinq ans, que sur une lueur d'espérance de trouver ces Indiens plus traitables, trois nouveaux Missionnaires entrèrent assez avant dans leur Pays. Le fruit de cette entreprise si récente, fut de procurer une mort glorieuse au véné-

rable Père Lizardi, qui expira sous une nuée de flèches que ces barbares lui décochèrent.

Long-temps avant cette dernière tentative, on avait cessé de cultiver une terre si ingrate; c'était se consumer et perdre un temps qui pouvait beaucoup mieux être employé auprès d'autres Nations moins indociles, quoique peut-être également barbares. On se tourna donc du côté de la province des Chiquites.

Cette Province contient une infinité de Nations sauvages, que les Espagnols ont nommées Chiquites, uniquement parce que la porte de leurs cabanes est basse et fort petite, et qu'ils ne peuvent y entrer qu'en s'y glissant et se rapetissant. Ils en usent de la sorte afin de n'y point donner entrée aux Moustiques, et à beaucoup d'autres insectes très-incommodes dont le pays est infesté, sur-tout dans le temps des pluies.

Cette Province a deux cens lieues de longueur sur cent de largeur : elle est bornée au Couchant par la ville de Sainte-Croix de la Sierra, et un peu plus loin par la Mission des *Moxes*; elle s'étend à l'Orient jusqu'au fameux lac des *Xarayes*, qui est d'une si grande étendue, qu'on le nomme la mer douce. Une longue chaîne de montagnes la borne au Nord, et la province de *Chaco* au Midi. Elle est arrosée par deux rivières; savoir; le Guapay, qui prend sa source dans les montagnes de *Chuquisaca*, et coule dans une grande plaine, jusqu'à une espèce de

village des Chiriguanes nommé *Abopo*, d'où prenant son cours vers l'Orient, il forme une grande demi-lune, qui renferme la ville de Sainte-Croix de la Sierra; puis tirant entre le Nord et le Couchant, il arrose les plaines qui sont au bas des montagnes, et va se décharger dans le lac Mamoré, sur le bord duquel sont quelques Missions des *Moxes*.

La seconde rivière se nomme Aperé ou Saint-Michel. Sa source est dans les montagnes du Pérou, d'où coulant sur les terres des Chiriguanes, où elle change son nom en celui de Parapiti, elle se perd dans d'épaisses forêts, et après plusieurs détours qu'elle fait entre le Nord et le Couchant, elle va droit au Midi; puis recevant dans son lit tous les ruisseaux des environs, elle passe par les peuplades des *Baures*, qui appartiennent à une Mission des *Moxes*, et décharge ses eaux dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le grand fleuve Maragnon ou des Amazones.

Ce Pays est fort montagneux et rempli d'épaisses forêts. On y trouve une grande quantité de différentes abeilles qui fournissent du miel et de la cire en abondance. Il existe une espèce de ces abeilles que les Indiens nomment *opemus*; ce sont celles qui ressemblent le plus à nos abeilles d'Europe. Le miel qu'elles produisent exhale une agréable odeur; leur cire est fort blanche, mais un peu molle. On y voit des singes, des poules, des tortues, des buffles, des cerfs, des chèvres champêtres, des tigres, des ours, et d'autres bêtes féroces. On y

trouve des couleuvres et des vipères dont le venin est très-subtil. Il y en a dont on n'est pas plutôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, et que le sang sort par tous les membres, par les yeux, par les oreilles, la bouche, les narines, et même par les ongles. Comme l'humeur pestilente s'évapore avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin est beaucoup plus dangereux : n'en eût-on été mordu qu'au bout du pied, le venin monte aussitôt à la tête, et se répand dans toutes les veines ; il cause des défaillances, le délire et la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leurs morsures.

Le terroir de cette Province est sec de sa nature ; mais dans le temps des pluies, qui durent depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, toutes les campagnes sont inondées, et tout commerce est interdit entre les habitans. Il se forme alors de grands lacs qui abondent en toute sorte de poissons. C'est le temps où les Indiens font la meilleure pêche. Ils composent une certaine pâte amère qu'ils jettent dans ces lacs, et dont les poissons sont friands : cette pâte les enivre ; ils montent aussitôt à fleur d'eau, et on les prend sans peine.

Quand les pluies sont cessées, ils ensemencent leurs terres, qui produisent du riz, du maïs, du blé d'Inde, du coton, du sucre, du tabac, et divers fruits particuliers au pays, tels que sont ceux du platane, des pins, des manis et des zapallos ; ceux-ci sont une es-

pèce de calebasse, dont le fruit est meilleur et plus savoureux qu'en Europe. Il n'y croît ni blé ni vin.

Je ne vous parle pas, Monsieur, du caractère et des mœurs de ces Nations barbares, pour ne point répéter ce qu'on a dit dans le tome précédent de ces Lettres, qu'il vous est aisé de consulter. J'ajouterai seulement, que de toutes les langues qu'on parle parmi ces différentes Nations, la plus difficile à apprendre est celle des Chiquites. Ce qu'un des Missionnaires écrivait à ce sujet à un de ses amis, vous le fera aisément comprendre.

« Vous ne vous persuaderez jamais, lui » mandait-il, ce qu'il m'en coûte d'applica» tion et de travail pour m'instruire de la » langue de nos Indiens. Je dresse un Dic» tionnaire de cette langue ; et, quoique » j'aie déjà rempli vingt-cinq cahiers, je n'en » suis encore qu'à la lettre C. Leur Gram» maire est très-difficile ; leurs verbes sont » tous irréguliers, et les conjugaisons diffé» rentes. Quand on sait conjuguer un verbe, » on n'en est pas plus avancé pour appren» dre à conjuguer les autres verbes. Que » vous dirai-je de leur prononciation ? Les » paroles leur sortent de la bouche quatre » à quatre, et l'on a une peine infinie à en» tendre ce qu'ils prononcent si mal. Les » Indiens des autres Nations ne peuvent la » parler que quand ils l'ont apprise dans » leur jeunesse. Nous avons d'anciens Mis» sionnaires qui n'osent se flatter de la savoir

» dans sa perfection, et ils assurent que quel-
» quefois ces Peuples ne s'entendent pas eux-
» mêmes. »

Il faut avouer cependant que, quoiqu'un Missionnaire la parle mal, ces Indiens ne laissent pas de l'entendre, et de concevoir ce qu'il leur dit. La traduction que je joins ici du signe de la Croix en leur langage, et tel qu'ils le font au commencement de chaque action, vous en donnera une idée.

Oi naucipi Santa Crucis, oquimay Zoychacu Zoychupa me unama po chineneco Zumamene au niri naqui Yaitotik, ta naqui Aytotik, ta naqui Espiritu Sancto.

C'est-à-dire, mot pour mot, par le signe de la Sainte Croix, défendez-nous, notre Dieu, de ceux qui nous haïssent : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ce fut à la fin du dernier siècle que le Père Joseph de Arce abandonna les Chiriguanes, selon l'ordre qu'il en avait reçu de ses Supérieurs, et que, par des chemins presque impraticables, il entra dans le pays des Chiquites, où, après avoir ramassé un nombre d'Indiens qu'il avait cherchés dans les forêts avec des fatigues incroyables, il établit une grande peuplade, à laquelle il donna le nom de Saint-Xavier. Son zèle fut bientôt secondé par le Père de Zea et par d'autres Missionnaires, qui vinrent partager ses travaux; et, en l'année 1726, on comp-

tait déjà dans ces terres barbares six grandes peuplades d'Indiens convertis à la Foi. Voici le nom de ces peuplades, et la distance des unes aux autres. En commençant par le Sud, on trouve la peuplade de Saint-Jean, qui est à 9 lieues de Saint-Joseph. On compte 30 lieues de Saint-Joseph à Saint-Raphaël, 8 de cette peuplade à Saint-Michel. Il y a 42 lieues de Saint-Michel à Saint-François-Xavier, et de celle-ci à la Conception vingt-quatre.

On se disposait en la même année 1726 à pénétrer vers le Sud, dans les terres des *Zamucos*, où l'on avait des espérances bien fondées d'établir une nouvelle peuplade des Peuples de cette Nation, et de celles des *Vgaranos* leurs voisins, qui comptent l'une et l'autre plus de deux mille quatre cens Indiens. Cette peuplade doit être sous la protection de Saint-Ignace.

Vous jugez assez, Monsieur, à quels travaux doit se livrer un ouvrier Evangélique, pour aller à la recherche de ces barbares dans leurs montagnes et dans leurs forêts. « Lorsque j'étais en Europe, écrivait un de » ces Missionnaires, je m'imaginais qu'il suf- » fisait de porter dans ces Missions un grand » zèle du salut des ames ; mais depuis que » j'ai le bonheur d'y être, j'ai compris qu'il » fallait encore s'être exercé de longue main » à l'abnégation intérieure, à un entier dé- » tachement de toutes les choses d'ici-bas, » à la mortification des sens, au mépris de » la vie, et à un total abandon de soi-

» même entre les mains de la Providence. »

Il y a d'ordinaire dans chaque peuplade, lorsqu'elle est nombreuse, deux Missionnaires occupés à civiliser et à instruire les Néophytes des vérités Chrétiennes. L'un d'eux fait chaque année des excursions à trente ou quarante lieues au loin, chez les Nations infidèles, pour les gagner à Jésus-Christ et les attirer dans la peuplade. Il part n'ayant que son Bréviaire sous le bras gauche, et une grande croix à la main droite, sans autre provision que sa confiance en Dieu, et ce qu'il pourra trouver sur sa route. Il est accompagné de vingt ou trente nouveaux Chrétiens qui lui servent de guides et d'interprètes, et qui font quelquefois les fonctions de Prédicateurs. C'est avec leur secours que, la hache à la main, il s'ouvre un passage dans l'épaisseur des forêts; s'il se trouve, ce qui arrive souvent, des lacs et des terres marécageuses à traverser, c'est toujours lui qui, dans l'eau jusqu'à la ceinture, marche à leur tête, pour les encourager par son exemple à le suivre; c'est lui qui grimpe le premier sur les rochers escarpés et bordés de précipices; c'est lui qui furète dans les antres, au risque d'y trouver des bêtes féroces, au lieu des Indiens qu'il y cherche.

Au milieu de ces fatigues il n'a souvent pour tout régal que quelques poignées de maïs, des racines champêtres, ou quelques fruits sauvages qu'on nomme *Motaqui*. Quelquefois pour étancher sa soif, il ne trouve que la rosée répandue sur les feuilles des ar-

bres. Le repos de la nuit, il le prend sur une espèce de hamac suspendu aux arbres. Je ne parle pas du danger continuel où il est de perdre la vie par les mains des Indiens, qui sont quelquefois en embuscade armés de leurs flèches et de leur massue, pour assommer les inconnus qui viennent sur leurs terres, et qu'ils regardent comme leurs ennemis.

Il faut avouer cependant qu'il y a une protection particulière de Dieu, qui veille à la sûreté et aux besoins des Missionnaires. Il est arrivé plus d'une fois que, se trouvant dans une extrême nécessité, le gibier et le poisson venaient comme d'eux-mêmes se présenter aux Indiens de leur suite. D'autres fois, lorsque ces barbares étaient le plus animés contre le Missionnaire qui se livrait à eux, ils changeaient tout-à-coup leurs cruelles résolutions, ou bien les forces leur manquaient à l'instant, et leurs bras affaiblis ne pouvaient décocher leurs flèches.

Quelque pénibles et quelque dangereuses que soient ces excursions, un ouvrier Evangélique se trouve bien récompensé de ses peines et de ses souffrances, lorsqu'il retourne en triomphe dans sa peuplade accompagné de trois ou quatre cens Indiens, avec l'espérance d'en gagner l'année suivante plusieurs autres, qui, plus défians, et dans la crainte qu'on ne veuille les surprendre pour les faire esclaves, ne se rendent qu'après avoir envoyé de leurs gens pour observer ce qui se passe dans la peuplade et venir leur en ren-

dre compte. Quelle consolation pour lui de se revoir au milieu de ses chers Néophytes, dont le nombre est augmenté par ses soins, et de se retrouver dans un lieu où, par les pieuses libéralités des personnes qui s'intéressent à la conversion de tant de Nations infidèles, il trouve de quoi rétablir ses forces, pour s'appliquer avec une nouvelle ardeur à leur instruction !

Il est certain que ces travaux surpassent les forces humaines, et qu'il ne serait pas possible d'y résister si l'on n'était pas soutenu d'une force toute divine. Il n'est pas moins étonnant que parmi un si grand nombre de Missionnaires qui travaillent depuis tant d'années dans ces laborieuses Missions, on n'en compte que trois ou quatre qui aient succombé aux fatigues, et que la plupart, après avoir travaillé vingt-cinq et trente ans, conservent autant de force et de vigueur, que ceux qui jouissent en Europe de toutes les commodités de la vie. Tel était le Père Jean-Baptiste de Zea, qui a passé la plus grande partie de sa vie à cultiver ces Nations infidèles, et qui, à l'âge de 65 ans, ne paraissait pas en avoir 40.

La férocité de ces Peuples, et les peines extraordinaires qu'il faut se donner pour les réduire sous le joug de la Foi, ne sont pas capables de rebuter un homme vraiment Apostolique. Il trouve en ce pays-ci d'autres obstacles à vaincre qui le contristent davantage et qui affligent sensiblement son cœur.

Le premier obstacle vient du côté des Espagnols, qui ont leurs habitations peu éloignées des Nations Indiennes, dont on entreprend la conversion. Quoiqu'en général la Nation Espagnole se distingue parmi les autres Nations par sa piété et par son attachement sincère à la Religion, on ne peut dissimuler que dans la multitude des membres qui la composent, il ne s'en trouve, comme ailleurs, dont les mœurs sont peu réglées, et qui démentent la sainteté de leur foi par des actions criminelles. Le voisinage des villes Espagnoles y attire les Indiens pour leur petit commerce; et comme ces esprits grossiers sont plus susceptibles des mauvaises impressions que des bonnes, ils ne sont attentifs qu'aux déréglemens dont ils sont témoins, et dont, à leur retour, ils font part à leurs compatriotes; de sorte que quand le Missionnaire leur expliquait les points de la loi Chrétienne, ou qu'il leur fesait des réprimandes sur l'inobservation de quelques articles de cette Loi : *Vous nous traitez avec bien de la dureté*, lui répondaient-ils; *pourquoi nous défendez-vous, à nous autres qui sommes nouvellement Chrétiens, ce qui se permet à ceux de votre Nation, qui sont nés et qui ont vieilli dans le sein du Christianisme ?*

Quelques fortes raisons qu'on employât pour réfuter ce faux raisonnement, un pareil préjugé, secondé par leur penchant naturel au vice, avait pris un tel Empire sur les esprits, qu'on avait toutes les peines du monde

à le détruire. C'est pour cela qu'on a transporté quelques peuplades de ces Néophytes le plus loin des villes Espagnoles qu'il a été possible : c'est pour la même raison que, depuis plus d'un siècle, les Rois d'Espagne ont porté les Ordonnances les plus sévères, par lesquelles ils défendent à tout Espagnol de mettre le pied dans les anciennes peuplades des Indiens Guaranis, à la réserve des Gouverneurs et des Prélats Ecclésiastiques, qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés d'en faire la visite.

L'esprit d'intérêt et l'envie démesurée de s'enrichir qui régnait parmi quelques Négocians, était un autre obstacle très-nuisible au progrès de la Foi. Ces hommes insatiables de richesses, entraient à main armée dans les terres des Indiens; ils tuaient impitoyablement ceux qui se mettaient en devoir de leur résister; ils enlevaient les autres, ils allaient même jusqu'à arracher les enfans du sein de leur mère, et ils conduisaient au Pérou cette foule de malheureux liés et garottés, où ils les employaient comme des bêtes de charge aux mines et aux travaux les plus pénibles, ou bien ils les vendaient dans des foires publiques.

C'était pour s'autoriser dans un si indigne trafic, qu'ils publiaient que ces Indiens n'avaient de l'homme que la figure ; que c'étaient de véritables bêtes dépourvues de raison et incapables d'être admis au Baptême et aux autres Sacremens. Ces bruits calomnieux se répandaient avec tant d'affectation

et de scandale pour les gens de bien, que, de saints Evêques, et entr'autres Dom Juan de Garcez, Evêque de Hazcala, en informèrent le Pape Paul III, qui déclara, par une Bulle spéciale, que les Indiens étaient des hommes raisonnables qu'on devait instruire des vérités Chrétiennes, ainsi que les autres Peuples de l'Univers, et leur conférer les Sacremens ! *Indos ipsos, utpote veros homines, non solum Christianæ fidei capaces existere decernimus et declaramus, etc.*

Les Rois Catholiques ne purent apprendre sans indignation des excès si crians et si contraires à l'humanité. Ils défendirent par de fréquens Edits, sous les peines les plus grièves, ce commerce inique ; ils ordonnèrent, sous les mêmes peines, qu'on unît et qu'on incorporât les Indiens à la Couronne, et qu'ils fussent regardés et traités de même que le reste de leurs sujets, avec injonction expresse aux vice-Rois et aux Gouverneurs de tenir la main à l'exécution de ces Edits, et d'en rendre compte à la Cour.

Nonobstant ces ordonnances réitérées, qui étaient encore assez récentes lorsqu'on commençait à établir les premières peuplades chez les Chiquites, il se forma au Pérou une compagnie de Marchands d'Europe, qui fesaient cet abominable commerce. Le Père de Arce, qu'on peut regarder comme le Fondateur de ces nouvelles Missions, était un homme que ni la crainte ni aucune considération humaine ne pouvaient retenir quand

il s'agissait des intérêts de Dieu. Ne pouvant souffrir que son ministère fût ainsi troublé, et qu'on violât impunément les Loix les plus sacrées de l'humanité et de la Religion, il se plaignit amèrement à l'audience de Chuquisaca de l'infraction des Ordonnances Royales.

Ces Marchands étaient soutenus et protégés par une personne très-riche et très-accréditée; et ce Tribunal, par une fausse crainte de troubler la paix, fermait les yeux sur un si grand désordre. Il n'eut pas même la force de rien statuer, et il se contenta de renvoyer l'affaire au vice-Roi du Pérou, qui est en même-temps Capitaine-Général de tous ces Royaumes; c'était alors le Prince de Santo-Bueno.

Ce Seigneur, plein de Religion et de piété, prit à l'instant les mesures les plus efficaces et les plus promptes pour remédier au mal. Il envoya ses ordres, qui portaient confiscation de tous les biens, et bannissement de la Province, pour quiconque oserait faire désormais quelque entreprise sur la liberté des Indiens; et pour ce qui est des Gouverneurs qui tolèreraient un abus si criminel, il les condamnait a être destitués de leurs Charges et à une amende de douze mille piastres. Des ordres si précis mirent fin à cet infame trafic, et les Indiens plus tranquilles furent délivrés de toute vexation.

Un autre obstacle encore plus préjudiciable à la conversion de ces Nations infidèles, et qui traversait continuellement le zèle des

Missionnaires, venait de la part des Mamelucs du Brésil. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de ces peuples, et il est à propos, Monsieur, de vous les faire connaître.

Dans le temps que les Portugais firent la conquête du Brésil, ils y établirent plusieurs Colonies, une entr'autres qui se nommait *Piratiningua*, ou comme d'autres l'appellent, la ville de saint Paul. Ses habitans qui n'avaient point de femmes d'Europe, en prirent chez les Indiens. Du mélange d'un sang si vil avec le noble sang Portugais, naquirent des enfans qui dégénérèrent dans la suite, et dont les inclinations et les sentimens furent bien opposés à la candeur, à la générosité, et aux autres vertus de la Nation Portugaise. Ils tombèrent peu-à-peu dans un tel décri par le débordement de leurs mœurs, que les villes voisines auraient cru se perdre de réputation, si elles eussent continué d'avoir quelque communication avec la ville de saint Paul; et quoique ses habitans fussent originairement Portugais, elles les jugèrent indignes de porter un nom qu'ils déshonoraient par des actions infames, et les appelèrent *Mamelucs*.

Il fut un temps qu'ils demeurèrent fidèles à Dieu, et à leur Prince par les soins du Père Anchieta et de ses Compagnons, qui avaient un Collége fondé dans cette ville; mais trouvant dans ces Pères une forte digue qui s'opposait à leurs déréglemens, ils prirent le parti de la rompre; et pour se déli-

vrer de ces importuns censeurs de leurs vices, ils les chassèrent de leur ville. A leur place ils y admirent la lie de toutes les Nations; leur ville devint bientôt l'asile et le repaire de quantité de brigands, soit Italiens, soit Hollandais, Espagnols, etc. qui, en Europe, s'étaient dérobés aux supplices que méritaient leurs crimes, ou qui cherchaient à mener impunément une vie licencieuse. La douceur du climat, la fertilité de la terre qui fournit toutes les commodités de la vie, servait encore à augmenter leurs penchans pour toute sorte de vices.

Du reste il n'est point aisé de les réduire : leur ville est située à treize lieues de la mer, sur un rocher escarpé, environnée de précipices: on n'y peut grimper que par un sentier fort étroit, où une poignée de gens arrêteraient une armée nombreuse; au bas de la montagne, sont quelques villages remplis de Marchands, par le moyen desquels ils font leur commerce. Cette heureuse situation les entretient dans l'amour de l'indépendance ; aussi n'obéissent-ils aux Lois et aux Ordonnances émanées du trône de Portugal, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts, et ce n'est que dans une nécessité pressante qu'ils ont recours à la protection du Roi. Hors de là ils n'en font pas grand compte.

Ces brigands, la plupart sans foi ni loi, et que nulle autorité ne pouvait retenir, se répandaient comme un torrent débordé sur toutes les terres des Indiens, qui n'ayant

que des flèches à opposer à leurs mousquets, ne pouvaient faire qu'une faible résistance. Ils enlevaient une infinité de ces malheureux pour les réduire à la plus dure servitude. On prétend (ce qui est presque incroyable) que dans l'espace de cent trente ans ils ont détruit ou fait esclaves deux millions d'Indiens, et qu'ils ont dépeuplé plus de mille lieues de pays jusqu'au fleuve des Amazones. La terreur qu'ils ont répandue parmi ces peuples, les a rendus encore plus sauvages qu'ils n'étaient, et les a forcés, ou à se cacher dans les antres et le creux des montagnes, ou à se disperser de côté et d'autre dans les endroits les plus sombres des forêts.

Les Mamelucs voyant que par cette dispersion leur proie leur échappait des mains, eurent recours à une ruse diabolique, dont les Missionnaires ressentent encore aujourd'hui le contre-coup par la défiance qu'elle a jeté dans l'esprit de ces peuples. Ils imitèrent la conduite que tenaient ces hommes apostoliques pour gagner les infidèles à Jésus-Christ. Trois ou quatre de ces Mamelucs se travestirent en Jésuites; l'un deux prenait le titre de Supérieur, et les autres le nommaient *Payguasu*, qui signifie *grand Père*, en la langue des Guaranis; ils plantaient une grande croix, et montraient aux Indiens des images de Notre Seigneur et de la sainte Vierge; ils leur fesaient présent de plusieurs de ces bagatelles que ces peuples estiment; ils leur persuadaient de quitter leur misérable retraite, pour se joindre à d'autres

Peuples, et former avec eux une nombreuse peuplade, où ils seraient plus en sûreté. Après les avoir rassemblés en grand nombre, ils les amusaient jusqu'à l'arrivée de leurs troupes : alors ils se jetaient sur ces misérables, ils les chargeaient de fers, et les conduisaient dans leur Colonie.

Le premier essai de leurs brigandages se fit sur les peuplades chrétiennes, qu'on avait établies d'abord vers la source du fleuve Paraguay, dans la Province de Guayra ; mais ils ne retirèrent pas de grands avantages de la quantité d'esclaves qu'ils y firent. On a vu un registre authentique, où il est marqué, que de trois cent mille Indiens qu'ils avaient enlevés dans l'espace de cinq ans, il ne leur en restait pas vingt mille. Ces infortunés périrent presque tous, ou de misère dans le voyage, ou des mauvais traitemens qu'ils recevaient de ces maîtres impitoyables, qui les surchargeaient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres ; qui leur épargnaient les alimens, et qui les fesaient souvent expirer sous leurs coups.

La fureur avec laquelle les Mamelucs désolaient les peuplades chrétiennes, obligea les Missionnaires de sauver ce qui restait de Néophytes, et de les transplanter sur les bords des rivières Parana et Uruguay, où ils sont établis maintenant dans trente-une peuplades. Quoiqu'éloignés d'ennemis si cruels, ils ne se trouvèrent pas à couvert de leurs fréquentes irruptions. Mais ces hostilités ont enfin cessé depuis que les Rois d'Espagne

ont permis aux Néophytes l'usage des armes à feu, et que dans chaque peuplade on en dresse un certain nombre à tous les exercices militaires. Ces Indiens se sont rendus redoutables à leur tour, et ils ont remporté plusieurs victoires sur les Mamelucs.

La seule précaution que l'on prend, c'est de conserver ces armes dans des magasins, et de ne les mettre entre les mains des Indiens, que quand il est question de défendre leur Pays, ou de combattre pour les intérêts de l'Etat; car ces troupes sont toujours prêtes à marcher au premier ordre du Gouverneur de la Province, et en différens temps elles ont rendu les plus signalés services à la Couronne d'Espagne. C'est ce qui leur a attiré de grands éloges que le Roi dans diverses Patentes a fait de leur fidélité et de leur zèle pour son service, avec des grâces singulières et des priviléges qu'il leur a accordés, et qui ont même excité la jalousie des Espagnols.

La diversité des langues qui se parlent parmi ces différentes Nations, est un dernier obstacle très-difficile à surmonter, et qui fournit bien de quoi exercer la patience et la vertu des ouvriers évangéliques. On aura peine à croire qu'à chaque pas on trouve de petits Villages de cent familles tout au plus, dont le langage n'a aucun rapport à celui des Peuples qui les environnent. Lorsque par ordre du Roi Philippe IV, le Père d'Acugna et le Père de Articda parcoururent toutes les Nations qui sont sur les bords du fleuve

des

des Amazones, ils trouvèrent au-moins cent cinquante langues plus différentes entr'elles que la langue Espagnole n'est différente de la langue Française ; dans les peuplades établies chez les *Moxes*, où il n'y a encore que trente mille Indiens convertis à la Foi, on parle quinze sortes de langues qui ne se ressemblent nullement. Dans les nouvelles peuplades des Chiquites, il y a des Néophytes de trois ou quatre langues différentes. C'est pourquoi, afin que l'instruction soit commune, on a soin de leur faire apprendre la langue des Chiquites.

Lorsqu'on avancera davantage chez les autres Nations, il faudra bien s'accommoder à leur langage. Ainsi les nouveaux Missionnaires, outre la langue des Chiquites, seront obligés d'apprendre encore la langue des *Morotocos*, qui est en usage parmi les Indiens *Zamucos*, et celle des *Guarayens*, qui est la même qu'on parle dans les anciennes Missions des Indiens *Guaranis*.

Vous ne disconviendrez pas, Monsieur, qu'il ne faille s'armer d'un grand courage, pour se roidir contre tant de difficultés, et être animé d'un grand zèle, pour se livrer à tant de peines et de dangers. Mais un Missionnaire en est bien dédommagé, et il a bientôt oublié ses fatigues, lorsqu'il a la consolation de voir toutes les vertus Chrétiennes pratiquées avec ferveur par des hommes qui, peu auparavant, n'avaient presque rien d'humain, et qui n'étaient occupés qu'à contenter leurs appétits brutaux. Il ne faut

qu'entendre parler ces hommes Apostoliques.

« Il n'est rien, disait l'un d'eux, qu'on » ne souffre volontiers pour le salut de ces » Indiens, quand nous sommes témoins » de la docilité de nos Néophytes, de l'ardeur et de l'affection qu'ils ont pour tout » ce qui concerne le service de Dieu, et de » leur fidèle obéissance à tout ce qu'ordonne » la Loi chrétienne. Ils ne savent plus ce que » c'est que fraude, larcin, ivrognerie, vengeance, impureté, et tant d'autres vices si » fort enracinés dans le cœur de ces Nations » infidèles. Nul esprit d'intérêt parmi eux; » et avec ce vice, combien d'autres ne sont-» ils pas bannis ? J'ose assurer, sans que je » craigne qu'on m'accuse d'exagération, que » ces hommes, autrefois livrés aux vices les » plus grossiers, retracent à nos yeux, après » leur conversion, l'innocence et la sainteté » des premiers fidèles.

» Il me serait difficile de vous exprimer, » dit un autre Missionnaire, avec quelle » assiduité et quelle ardeur ils assistent à » tous les exercices de piété. Ils ont un goût » singulier à entendre expliquer les vérités » de la Religion, et ces vérités produisent » dans leurs cœurs les plus grands sentimens » de componction. »

C'est l'usage dans ces Missions, lorsque la prédication est finie, de prononcer à haute voix un acte de contrition qui renferme les motifs les plus capables d'exciter la douleur d'avoir offensé Dieu; pendant ce temps-là

l'Eglise retentit de leurs soupirs et de leurs sanglots. Ce vif repentir de leurs fautes, est suivi assez souvent d'austérités et de macérations qu'ils porteraient à l'excès, si l'on ne prenait pas soin de les modérer.

C'est sur-tout au Tribunal de la Pénitence, qu'on connaît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience ; ils fondent en larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute quelquefois si elles sont matière d'absolution ; s'il leur échappe quelque faute, quoique peu considérable, ils quittent sur le champ leurs occupations les plus pressantes pour se rendre à l'Eglise, et s'y purifier par le Sacrement de Pénitence.

On fait choix dans chaque peuplade de quelques Néophytes les plus anciens et les plus respectés, pour y maintenir le bon ordre. Il y en a parmi eux qui sont chargés de veiller à la conduite et aux mœurs des Néophytes ; car il ne faut pas croire que dans la multitude, il ne s'en trouve quelquefois qui se démentent. S'ils découvrent, ce qui est assez rare, que quelqu'un ait commis quelque faute scandaleuse, on le revêt d'un habit de pénitent, on le conduit à l'Eglise pour demander publiquement pardon à Dieu de sa faute, et on lui impose une pénitence sévère. Non-seulement le coupable se soumet à cette réparation avec docilité, mais quelquefois on en voit d'autres, et même des Catéchumènes, qui ayant commis secrètement la même faute qui n'est connue que d'eux seuls, viennent s'en accuser publi-

quement avec larmes, et prient avec instance qu'on leur impose la même pénitence.

Lorsqu'on les admet à la table Eucharistique, ils ne s'en approchent qu'après une longue et fervente préparation, et ils s'étudient à conserver le fruit de la grâce qu'ils ont reçue. Quand quelque temps après on leur demande s'ils ne se sont point rendus coupables des mêmes fautes dont ils s'étaient accusés avant la Communion, ils sont surpris qu'on leur fasse une pareille question : « Se peut-il faire, répondent-ils, qu'après » avoir été nourri de la chair de Jésus-Christ, » on retombe dans les mêmes fautes ? »

Trois fois le jour, le matin, à midi, et sur le soir, toute la jeunesse s'assemble pour chanter à deux chœurs des prières très-dévotes, et pour répéter les instructions qu'on leur a faites sur la Doctrine chrétienne. Rien n'est plus édifiant que le silence et la modestie avec laquelle ils assistent aux Offices des Dimanches et des Fêtes ; lorsqu'ils vont dès le matin au travail, et qu'ils reviennent le soir à la peuplade, ils ne manquent jamais d'adorer le saint Sacrement, et de saluer la sainte Vierge qu'ils regardent comme leur mère, et pour laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Ils célèbrent ses Fêtes avec pompe, et au son de leurs instrumens ; ils se feraient scrupule de commencer aucune action, sans faire auparavant le signe de la Croix.

A la nuit tombante, et lorsque le travail cesse, toutes les rues de la peuplade retentissent de pieux Cantiques que chantent les

jeunes garçons et les jeunes filles, tandis que les hommes et les femmes séparément récitent le chapelet à deux chœurs.

C'est sur-tout aux grandes solennités qu'ils font éclater davantage leur piété. Dans les temps destinés par l'Eglise à rappeler le souvenir des souffrances du Sauveur dans sa Passion, ils tâchent d'en représenter toute l'histoire, et d'exprimer au-dehors les sentimens de pénitence et de componction dont ils sont pénétrés. Le Jeudi-Saint au soir, après avoir entendu le sermon de la Passion, ils vont processionnellement à une espèce de calvaire ; les uns portent sur leurs épaules de pesantes croix, les autres ont le front ceint de couronnes d'épines ; il y en a qui marchent les bras étendus en forme de croix ; plusieurs pratiquent d'autres œuvres de pénitence ; la marche est fermée par une longue suite d'enfans qui vont deux à deux, et qui portent dans leurs mains les divers instrumens des souffrances du Sauveur. Quand ils sont arrivés au Calvaire, ils se prosternent au pied de la croix, et après avoir renouvelé les divers actes de contrition, d'amour, d'espérance, etc. ils font une protestation publique d'une fidélité inviolable au service de Dieu.

Lorsque la Fête-Dieu approche, ils se préparent quelques jours auparavant à la célébrer avec toute la magnificence dont leur pauvreté les rend capables. Ils vont à la chasse, et tuent le plus qu'ils peuvent d'oiseaux et de bêtes féroces. Ils ornent la face

de leurs habitations de branches de palmiers entrelacées avec art les unes dans les autres, avec des bordures des plus belles fleurs de leurs jardins, et des plumages de différentes couleurs : ils dressent des arcs de triomphe à une certaine distance les uns des autres, qui, quoique champêtres, ne laissent pas d'avoir leur agrément. Ils jonchent de feuillages et de fleurs toutes les rues où doit passer le saint Sacrement, et ils placent d'espace en espace les bêtes qu'ils ont tuées, telles que sont des cerfs, des tigres, des lions, etc. voulant que toutes les créatures rendent hommage au souverain Maître de l'Univers qui les a créées. Ils exposent vis-à-vis de leur maison le maïs et les autres grains dont ils doivent ensemencer leurs terres, afin que le Seigneur les bénisse à son passage. Enfin, par la modestie et la piété avec laquelle ils suivent la procession, ils donnent un témoignage authentique de leur Foi envers ce grand mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Plusieurs des Infidèles du voisinage, qu'ils invitent d'ordinaire à assister à cette cérémonie, touchés d'un si religieux spectacle, renoncent à leur infidélité, demandent à se fixer dans la peuplade, et à être admis au rang des Catéchumènes.

Ce qui remplit ces bons Néophytes d'une tendre reconnaissance envers le Seigneur, c'est la comparaison qu'ils font souvent de la douce liberté des enfans de Dieu dont ils jouissent, avec la vie féroce et brutale qu'ils menaient sous l'empire tyrannique du démon.

C'est aussi ce qui leur inspire un zèle ardent pour procurer le même bonheur aux autres Nations infidèles, même à celles pour lesquelles, dans le temps de leur infidélité, ils avaient hérité de leurs pères, et sucé avec le lait une haine implacable.

Outre ceux qui accompagnent les Missionnaires, lorsqu'ils font des courses dans les forêts habitées par tant de barbares, on en voit plusieurs chaque année, quand la saison des pluies est passée, qui se répandent dans toutes les terres voisines, pour annoncer Jésus-Christ aux Infidèles. Les fatigues et les dangers inséparables de ces sortes d'excursions, ne sont pas capables d'affaiblir leur zèle; il n'en est que plus vif. La mort même, soufferte pour une pareille cause, devient l'objet de leurs desirs. On compte plus de cent Néophytes qui ont perdu la vie dans ces exercices de charité.

Il règne parmi eux une sainte émulation, à qui convertira le plus d'Infidèles: le jour qu'ils retournent à la peuplade, accompagnés d'un bon nombre d'Indiens qu'ils ont gagnés à Jésus-Christ, est un jour de fête et de réjouissance publique: il n'y a point de caresses et d'amitiés qu'on ne fasse à ces nouveaux hôtes: chacun s'empresse de fournir à leurs besoins; une charité si bienfaisante les a bientôt dépris de l'amour naturel qu'ils ont pour leur terre natale, et c'est ainsi que les peuplades anciennes s'accroissent, et que les nouvelles s'établissent.

Il y a long-temps qu'on cherche à s'ouvrir

un chemin dans cette étendue de terres qui se trouvent entre le ville de Tarija et le fleuve Paraguay. Rien ne paraît plus important pour le bien de toutes ces Missions : car ce chemin une fois découvert, elles peuvent communiquer ensemble beaucoup plus aisément, et se prêter mutuellement du secours : maintenant, pour se rendre des Missions du Paraguay ou des Guaranis à celles des Chiquites, il faut descendre la rivière jusques vers Buenos-Ayres, traverser toute la province de Tucuman, et entrer bien avant dans le Pérou ; ensorte que le Père Provincial, lorsqu'il fait la visite de toutes les réductions ou peuplades qui composent sa Province, doit essuyer les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cens lieues : au lieu que le voyage s'abrègerait de moitié, si l'on se fesait une route au travers des terres qui sont entre les Missions des Chiquites et celles du Paraguay. C'est une entreprise qu'on a tentée plusieurs fois, et toujours inutilement.

Une fois qu'on était entré assez avant dans les terres, on fut arrêté par les Infidèles, qui, se doutant du dessein qu'on avait de découvrir le fleuve Paraguay, s'y opposèrent de toutes leurs forces, et obligèrent les Missionnaires de se retirer. Il arriva dans la suite qu'un Catéchumène de la même Nation s'employa avec tant de force et de zèle auprès de ses compatriotes, qu'il les détermina à embrasser la Foi. On profita d'une conjoncture si favorable.

Ce fut en l'année 1702, que le Père Fran-

çois Hervas et le Père Michel de Yegros, partirent avec le Catéchumène et quarante Indiens, sans autre provision que leur confiance en la divine Providence : elle ne leur manqua pas, et pendant le voyage, la chasse et la pêche fournirent abondamment à leur subsistance. Ils furent très-bien reçus en trois Villages de la Nation du Catéchumène ; savoir, des *Curuminas*, des *Batasis* et des *Xarayes*, qui auparavant s'étaient opposés à leur entreprise. Ainsi ils poursuivirent librement leur route, laissant le Catéchumène blessé par une épine qui lui était entrée au pied. On ne crut pas que le mal fût dangereux, cependant cette blessure lui causa la mort en peu de jours.

Après bien des incommodités que souffrirent les deux Missionnaires, en se fesant un chemin au travers des bois, en grimpant de hautes montagnes, et traversant des lacs et des marais pleins de fange, sans compter l'inquiétude et la crainte continuelle où ils étaient de tomber entre les mains des barbares ; ils arrivèrent enfin sur les bords d'une rivière qu'ils prirent pour le fleuve Paraguay, ou du moins pour un bras de ce fleuve, et ils y plantèrent une grande croix. On reconnut dans la suite qu'ils s'étaient trompés, et que ce qu'ils prenaient pour une rivière, n'était qu'un grand lac qui se terminait à une épaisse forêt de palmiers.

Dans la persuasion où l'on fut qu'on avait enfin découvert ce chemin si fort souhaité, le Père Nugnez, qui était alors Provincial,

fit choix de cinq anciens Missionnaires des Guaranis, pour parcourir le fleuve Paraguay, et découvrir du côté de ce fleuve, l'endroit où l'on avait planté la croix du côté des Chiquites. Ces Missionnaires étaient le Père Barthélemi Ximenès, qui mourut chargé d'années et de mérites le 2 Juillet 1717, le Père Jean-Baptiste de Zea, le Père Joseph de Arce, le Père Jean-Baptiste Neuman, le Père François Hervas et le Frère Sylvestre Gonzales. Comme le voyage qu'ils firent sur ce grand fleuve peut répandre quelque lumière sur la Géographie des diverses contrées qu'il arrose, je vais vous rapporter le journal qui en a été fait par un de ces Missionnaires.

Nous partîmes, dit-il, le 10 Mai de l'année 1703, du port de notre peuplade de la Purification, d'où, après avoir passé par *Antigui*, nous prîmes terre le 27 du même mois à *Itati*. Le Père Gervais, Franciscain, qui était curé de cette bourgade, nous fit l'accueil le plus obligeant. De là nous continuâmes notre route vers la rivière *Paramini*, dans le lieu où le Parana se jette dans le fleuve Paraguay : les vents furieux qui régnaient alors, et qui nous étaient contraires, nous retardèrent, et nous causèrent bien des fatigues ; ensorte que nous ne pûmes aborder au port de l'Assomption que le 27 Juin, où nous prîmes quatre jours de repos au Collége que nous avons dans cette Ville. On nous avait préparé une grande barque, quatre balses, deux pirogues et un canot.

Nous nous embarquâmes, et après avoir avancé quelques lieues, nous découvrimes un peu au loin des canots d'Indiens *Payaguas*, qui sans doute venaient à la découverte. La pensée nous vint de les joindre, et de les gagner, si cela se pouvait, par quelques témoignages d'amitié, qui pût les guérir de leur défiance. Le Père Neuman se mit à cet effet dans le canot avec le Frère Gonzales; mais quand ils furent presque à portée de ces Indiens, ils prirent la fuite, en criant de toutes leurs forces, *Peè pèmonda*, *ore Camaranda Buenos-Ayres*, *viarupi*. Ce qui signifie : nous ne nous fions point à des gens d'une Nation qui a fait périr tant d'Indiens, lesquels demeuraient aux environs de Buenos-Ayres.

Le Père Neuman voyant le peu de succès de ses démarches, se contenta d'avancer vers le bord du fleuve, et d'attacher aux branches d'un arbre plusieurs bagatelles de peu de valeur, mais qui sont estimées de ces barbares. Ces petits présens les rassurèrent, ils s'en saisirent aussitôt, et quatre d'entr'eux s'approchèrent d'une de nos balses, et y laissèrent à leur tour des nattes de jone fort jolies, et d'un travail très-délicat.

Un de nos Néophytes qui nous servait d'interprète, nommé Anicet, plein de zèle pour la conversion des infidèles, jugea par la sensibilité des *Payaguas*, que ses manières douces et affables pourraient faire quelque impression sur leurs cœurs; mais il ne connaissait pas assez combien cette Nation est

perfide. Le 12 de Juillet il s'approcha de quelques-uns de ces Indiens qu'il aperçut, et dans le temps que, par de petits présens, il tachait de gagner leur amitié, une troupe de *Payaguas*, partagée en deux canots, sortirent d'une embuscade où ils étaient cachés, et vinrent fondre sur Anicet et ses compagnons, qu'ils assommèrent à grands coups de massues, et s'enfuirent ensuite avec une célérité extraordinaire.

Nous n'apprîmes que fort tard ce triste évènement ; quelques-uns de nos Indiens allèrent au lieu où s'était fait le massacre, et ils y trouvèrent les cadavres de leurs chers compagnons. Nous célébrâmes le lendemain leurs obsèques, avec la douce espérance que Dieu leur aura fait miséricorde, et aura récompensé la charité avec laquelle ils avaient exposé leur vie pour retirer ces barbares des ténèbres de l'infidélité.

Les *Payaguas* voyant qu'on ne cherchait point à tirer vengeance d'une action si cruelle, en devinrent plus audacieux. Ils parurent le lendemain en plus grand nombre, dans une quantité prodigieuse de canots, qui formaient deux espèces d'escadres. L'une gagna le rivage, et tous ceux qui y étaient mirent pied à terre ; l'autre rôdait de tous côtés sur le fleuve, sans que les uns ni les autres osassent nous attaquer : ce ne fut que dans l'obscurité de la nuit qu'ils jetèrent des pierres et tirèrent des flèches sur nous : mais nos Néophytes les mirent bientôt en fuite, et ce ne fut que de fort loin qu'ils continuèrent de nous observer.

C'est un bonheur qu'ils ne se soient pas joints aux *Guaicurus*, autre Nation infidèle, mais beaucoup plus brave, plus hardie, et naturellement ennemie du nom Chrétien. Il nous eût été difficile d'échapper aux piéges qu'ils nous auraient dressés sur un fleuve qui, dans cet endroit, est tout couvert d'îles, où ils se seraient aisément cachés pour nous surprendre.

Le 6 d'Août nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Xexui*; c'est par où les Mamelucs vinrent faire irruption sur quelques-unes de nos anciennes peuplades, qu'ils détruisirent. Le 19 nous aperçûmes une terre de *Payaguas*, dont les habitans s'étaient retirés peu auparavant, pour aller dans une grande île qui était vis-à-vis. Cette terre appartient à un Cacique des *Payaguas*, nommé *Jacayra*, qui y entretient quelques-uns de ses vassaux occupés à la fabrique des canots.

Le 21, nous trouvâmes un petit fort entouré de palissades, avec trois grandes croix qu'on y avait élevées. Nous crûmes d'abord que c'était un ouvrage des Mamelucs, mais nous apprîmes dans la suite que c'était les *Payaguas* qui, ayant quelque connaissance de la vertu de la croix, avaient planté celles que nous voyions, pour se délivrer de la multitude de tigres qui infestaient leur Pays. Peu après, nous vîmes sur le rivage douze de ces barbares, qui ne songèrent point à nous inquiéter; mais ce qui nous surprit, c'est que jusqu'au 30 Août que nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Tapotü*,

nous n'aperçûmes que deux canots d'Indiens nommés *Guachicos*. La bouche de cette rivière est éloignée de trente lieues de celle de *Piray*; mais avant que d'y arriver, il faut passer par des courans très-rapides, qui se trouvent entre une longue suite de rochers. Nous en vîmes douze fort hauts et taillés naturellement d'une manière si agréable à la vue, que l'art ne pourrait guères y atteindre. En ce lieu-là les *Guaicurus* allumèrent des feux, pour avertir les Nations d'alentour qu'on voyait paraître l'ennemi.

A six lieues de là, est le lac *Nengetures*, où se jette une rivière qui descend des terres habitées par les *Guamas*. Ces Peuples sont en quelque sorte les esclaves des *Guaicurus*: ils y entretiennent leurs Haras de mules et de cavalles; ils cultivent la terre et y sèment le tabac, qui y croît en abondance. Il y a dans cette contrée beaucoup d'autres Nations, et une entre autres nommée *Lenguas*, qui parle la même langue que les Chiquites.

Deux lieues au-delà de ce lac est l'embouchure du *Mboinboi*. Il y avait anciennement auprès de cette rivière une peuplade Chrétienne, qui était sous la conduite du Père Christophe de Arenas, et du Père Alphonse Arias, ce dernier étant appelé par les Indiens *Guatos*, pour leur administrer le baptême, tomba dans un parti de Mamelucs, qui le tuèrent à coups de mousquets. Le Père Arenas eut quelque-temps après le même sort; il fut rencontré par les Mamelucs, qui le

maltraitèrent si fort, qu'il ne survécut que peu de jours à ses blessures.

De là jusqu'aux *Xarayes*, on voit de vastes campagnes, où des grains croissent naturellement et sans culture ; aussi les *Payaguas*, les *Caracuras*, et beaucoup d'autres Peuples d'alentour, viennent-ils y faire leurs provisions. Le 22 de Septembre nous passâmes entre les montagnes de *Cunayequa* et de *Ito*, où sont les *Sinamacas*. La Foi fut prêchée à ces Peuples par les Pères Juste Mansilla et Pierre Romero. Celui-ci et le Frère Mathieu Fernandez furent massacrés dans la suite par les Chiriguanes, en haine de ce que la Loi chrétienne leur défendait d'avoir plus d'une femme.

Cinq lieues plus avant se trouve une île, où s'étaient retirés deux Caciques nommés *Jarachacu* et *Orapichigua*, avec leurs vassaux Payaguas. Dès qu'ils nous aperçurent, ils dépêchèrent six canots à la grande île des *Orejones*, et aussitôt nous vîmes de près et au loin s'élever une grande fumée, signal ordinaire dont ils se servent pour avertir les Nations voisines de se tenir sur leurs gardes. Ces Nations font grand cas des *Payaguas*, parce que ceux-ci leur fournissent du tabac, des cuirs, des toiles et d'autres choses nécessaires à la vie, qu'ils ont chez eux en abondance.

Nous passâmes ensuite auprès des montagnes de *Taraguipita*. Cette contrée est habitée par plusieurs Nations Indiennes. Quatre de nos Missionnaires leur ont annoncé l'Evan-

gile ; savoir, le Père Ignace Martinez, Espagnol ; le Père Nicolas Hénard, Français ; les Pères Diego Ferrer et Juste Mansilla, Flamands. Le premier partit dans la suite pour la Mission des Chiriguanes, et les deux autres succombèrent aux fatigues et aux travaux qu'ils supportèrent, et moururent parmi ces barbares, dénués de toute consolation humaine, ainsi que le grand Apôtre des Indes, saint François Xavier, dans l'île de Sancian. Le dernier ne résista pas long-temps aux mêmes fatigues, et finit sa vie dans l'exercice de ses fonctions Apostoliques.

Huit lieues après avoir quitté le *Tobati*, nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Mbotetei* : c'est par cette rivière que les Mamelucs avaient coutume d'entrer dans le fleuve Paraguay. De là on découvre de vastes campagnes, qui s'étendent jusqu'aux *Xarayes* : elles étaient anciennement habitées par les *Guaicurus* et les *Itatines* ; mais ces Indiens se voyant continuellement exposés aux irruptions et à la cruauté des Mamelucs, abandonnèrent leur Pays, et cherchèrent un asile dans d'épaisses forêts, qui depuis le lac *Jaragui*, s'étendent jusqu'à cinquante lieues du côté du Pérou.

Enfin, le 29 Septembre, nous arrivâmes à l'endroit où le fleuve Paraguay, se partageant en deux bras, forme une grande île. Comme nous nous trouvions alors sur les terres des Chiquites, nous cherchâmes à découvrir la croix que nos deux Missionnaires avaient plantée l'année précédente.

Le 12 d'Octobre, ayant jeté l'ancre, nous aperçûmes quelques *Payaguas* : quoiqu'ils fussent intimidés à la vue de nos Indiens, ils ne laissèrent pas de nous approcher, et ils nous offrirent des fruits de leurs terres : nous répondîmes à cette honnêteté par quelques petits présens que nous leur fîmes.

Le 17, nous jetâmes l'ancre à la vue du lac *Jaragui*, qui est caché en partie entre les bois et les montagnes, jusques vers les *Orejones*. Les Campagnes de l'un et de l'autre côté du fleuve sont pleines d'habitations Indiennes. Il y en a davantage dans celles qui sont à la gauche, parce que les marais et les lacs, dont elles sont environnées, les rendent en quelque sorte inaccessibles, et mettent ces Nations à couvert des incursions des Mamelucs.

Il serait ennuyeux, Monsieur, de vous rapporter les noms de ces différentes Nations : il suffit d'en faire une note à la marge, en cas que vous ayez la curiosité de les connaître (1). Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la plupart de ces Nations se réduisent à deux ou trois Villages, et que chacune ne compte guère plus de trois à quatre cens Indiens. Quoique ces Nations confinent les unes aux

(1) A main droite sont les Guaras, Lenguas, Chibapucus, Ecanaquis, Napiyachus, Guarayos, Tapiuuis, Ayguas, Cunicanis, Arienes, Curubinas, Coes, Guaresis, Jarayes, Carabères, Urutues, Guahènes, Mboryares, Paresis, Tapajuis.

On trouve à main gauche les Payaguas, Guacicos, Itatines, Agiuis, Sinemacas, Abiais, Abaties, Gui-

autres, elles parlent chacune une langue différente, et ne s'entendent point entr'elles; elles n'ont nul commerce ensemble; elles se font souvent la guerre, et cherchent à s'entre-détruire.

Le 18, ayant laissé à main droite le lac *Tuquis*, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière *Paraiguazu*, qui décharge ses eaux dans le fleuve avec une impétuosité extraordinaire. Un peu au-delà nous rencontrâmes un canot, où était un jeune Indien bien fait et robuste. Il ne craignit point de se rendre à notre barque. Nous lui fîmes bien des amitiés, et, quoiqu'il n'entendît point notre langue, ni nous la sienne, il ne laissa pas de nous faire connaître par signes qu'il était de la Nation des *Mbiritiis*, et qu'il y avait 3 journées de chemin jusqu'à son Village. Nous connûmes l'affection qu'il nous portait par la peine qu'il avait de nous quitter. C'est pourquoi nous lui offrîmes de monter dans notre barque. Il accepta cette offre avec joie, et y entra avec ses armes et sa natte, qui était délicatement travaillée. Il régala nos Indiens d'un grand *Capivara* qu'il avait tué. C'est un cochon de rivière assez semblable au cochon de terre. Voyant, au bout de trois

---

tihis, Cubièches, Chicaocas, Corovas, Trequis, Guacamas, Guatus, Mbiritis, Elèves, Cuchiais, Tarayus, Jasintes, Guatoguazus, Zuruquas, Ayucères, Quichiquichis, Xaimes, Guananis, Curuafas, Cuchycones, Aripones, Arapores, Cutuares, Itapares, Cutaguas, Arabiras, Cabies, Guannaguazus, Imbues, Mambiquas. (Note de l'ancienne Edition).

jours, que nous naviguions le long du rivage, pour ne pas nous embarrasser entre les îles qui couvraient le fleuve, il prit congé de nous, avec promesse de venir bientôt nous rejoindre. Il reçut avec reconnaissance quelques petits présens que nous lui fîmes, pour les présenter au Cacique et aux principaux de sa Nation. Cet Indien tint sa parole, et il ne fut pas long-temps sans revenir; mais, voulant traverser un bras de rivière dans un temps orageux, il fit naufrage en notre présence: il ne se sauva du danger qu'il courut, que pour tomber entre les mains des *Payaguas*, qui le firent conduire dans son Village.

Enfin, le 31 Octobre nous entrâmes dans le fameux lac des *Xarayes*, dans lequel plusieurs rivières navigables viennent se décharger. On croit communément que c'est dans ce lac que le fleuve Paraguay prend sa source. A l'entrée du lac est située la fameuse île des *Orejones*, où il y avait autrefois une Nation très-nombreuse, qui a été entièrement détruite par les Mamelucs. Le climat de cette île est tempéré et très-sain, quoiqu'elle soit à la hauteur de dix-sept degrés et quelques minutes. Selon l'opinion commune, elle a quarante lieues de longueur et dix de largeur: d'autres la font encore plus grande. Son terroir est fertile, bien qu'elle soit pleine de montagnes, toutes couvertes de beaux arbres propres à être employés à toutes sortes d'ouvrages.

Pendant un mois et demi que nous em-

ployâmes sur la terre et sur l'eau à chercher cette croix qu'on avait plantée, laquelle devait indiquer le chemin qui conduit aux Missions des Chiquites, toutes nos diligences furent inutiles, et nous n'en découvrîmes point le moindre vestige. Cependant la saison avançait, et il était à craindre que le fleuve baissant chaque jour, notre barque ne se fracassât sur les rochers cachés sous l'eau : il fallut donc songer au retour, avec le chagrin de s'être donné tant de peines sans aucun fruit. Quelques-uns de nos Missionnaires prièrent le P. Supérieur de les laisser dans l'île, où, pendant l'hiver, ils devaient faire de nouveaux efforts pour réussir dans cette découverte ; mais le succès était trop incertain, et le risque trop grand ; ainsi, après avoir loué la ferveur de leur zèle, il leur déclara qu'il ne pouvait pas condescendre à leurs desirs.

Nous sortîmes donc de ce lac, que quelques-uns ont appelé la mer Douce. Mais, comme, ainsi que je viens de le dire, nous entrions dans la saison où les eaux du fleuve diminuent considérablement, nous étions dans la crainte continuelle de donner dans des bas-fonds, ou de toucher aux rochers, qui, en quelques endroits, sont presque à fleur d'eau : heureusement nous fîmes cent lieues sans aucun accident. Nous découvrîmes trois canots qui venaient nous joindre à force de rames : il y avait quatre Indiens ; savoir : un Payagua et trois Guaranis, qui avaient anciennement reçu le Baptême.

Aussitôt qu'ils se furent approchés de notre barque, ils y sautèrent avec beaucoup de légèreté, et nous dirent qu'ils étaient déterminés à passer le reste de leurs jours avec nous, quelque peine que leur désertion dût faire à leurs Caciques. Ils se trompaient pour ce dernier article : car, les deux Caciques, dont ils étaient vassaux, frappés de la générosité avec laquelle ils avaient abandonné leurs biens et leurs parens, pour vivre dans une plus exacte observation de la Loi chrétienne, en conçurent une plus haute estime, et pour eux, et pour les Missionnaires.

Ces deux Caciques joignirent notre barque, et y étant entrés avec confiance, comme si la connaissance eût été ancienne, ils s'assirent sans façon auprès du Père Supérieur. Le Père profitant de ces favorables dispositions, les entretint de l'importance du salut, et de la nécessité d'embrasser la Loi chrétienne pour y parvenir. Il leur fit sentir qu'outre le bonheur qu'ils auraient de vivre en hommes raisonnables, de devenir enfans de Dieu, et de mériter une récompense éternelle, ils couleraient bien plus tranquillement leurs jours, puisque, trouvant dans les peuplades des *Guaranis*, autant de défenseurs qu'il y a de Chrétiens, ils n'auraient plus rien à craindre des Mamelucs, et des *Guaicurus*, qui les jetaient dans de continuelles inquiétudes.

Les Caciques, qui étaient très-attentifs au discours du Père, parurent en être touchés :

ils promirent qu'ils se feraient instruire avec leurs vassaux pour être admis au Baptême, et qu'ils se fesaient fort d'engager les Indiens *Guatos* et *Guacharapos* à s'unir avec eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Pour nous assurer de la sincérité de leurs promesses, nous les priâmes de nous faire présent de quelques jeunes Indiens, qu'ils avaient fait leurs esclaves, afin de les instruire des vérités de la Foi, et de nous en servir en qualité d'interprètes. Nous leur offrîmes en échange des plats d'étain, des couteaux, des hameçons, de petits ouvrages de jaïet, et d'autres choses de cette nature. Ils y consentirent de bonne grâce, et nous remirent six Indiens de différentes Nations, que nous envoyâmes dans une de nos peuplades, pour y être instruits dans la Religion.

Enfin, après bien des protestations d'amitié de part et d'autre, ils nous quittèrent très-contens de l'espérance que nous leur donnions d'envoyer chez eux des Missionnaires. En partant ils ordonnèrent à quelques-uns de leurs vassaux habiles pêcheurs de nous suivre dans leurs canots, de faire chaque jour la pêche, et de nous fournir abondamment du poisson. C'est ce qu'ils exécutèrent ponctuellement : ils nous suivirent 150 lieues, et ne nous en laissèrent jamais manquer. Ce secours vint fort à propos, car il y avait déjà du temps que nos provisions de biscuit et de maïs étant gâtées, il fallait nous contenter d'une écuellée de fèves par jour.

Etant arrivés à l'endroit du fleuve, où le zélé Néophyte Anicet et ses compagnons furent tués par les *Payaguas*, nous députâmes vers ces barbares quelques *Payaguas* de nos amis, pour leur dire que nous n'avions pour eux que des pensées de paix et d'amour; que notre plus ardent desir était de procurer leur bonheur en cette vie, et après leur mort; qu'ils en feraient l'expérience s'ils voulaient se joindre à nous; que nous étions persuadés que s'ils avaient tué nos Indiens, c'était moins par haine pour eux, que par la crainte où ils étaient qu'on ne leur tendît des piéges; que du reste nous leur pardonnions ce qui s'était passé, et que pour toute satisfaction nous leur demandions les Espagnols qu'ils tenaient en esclavage.

Nos députés s'acquittèrent si bien de leur commission auprès de ces barbares, que quelques-uns d'eux vinrent nous demander pardon du meurtre qu'ils avaient commis, et nous remirent un Espagnol qu'ils avaient fait esclave : ils nous assurèrent même du desir qu'ils avaient de se réunir dans une peuplade, et d'embrasser la Loi chrétienne : mais dans le temps qu'ils nous donnaient ces assurances, ils ne cherchaient qu'à nous tromper : car ils nous protestèrent qu'ils n'avaient d'esclave que ce seul Espagnol, et nous apprîmes dans la suite qu'ils en avaient encore trois autres. Notre amitié s'étant renouvelée, nous vîmes paraître vingt de leurs canots qui se suivaient file à file. Ils montèrent les uns après les autres dans notre

barque, pour recevoir les petits présens que nous leur fîmes. Peu après leurs Caciques vinrent nous apporter des fruits, et nous donnèrent un canot fort propre.

Nous ne crûmes pas néanmoins devoir nous fier à des Peuples dont nous avions éprouvé si souvent la perfidie et l'inconstance, et qui ne tiennent leur parole qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette Nation, qui ne compte guère que quatre cens hommes capables de porter les armes, s'étende sur tout le fleuve Paraguay. Une partie se répand à environ deux cens lieues sur le fleuve ou sur la terre depuis le lac des *Xarayes*; l'autre partie rôde sans cesse vers la ville de l'Assomption, pillant tout ce qui tombe sous leurs mains, fesant des esclaves de ceux qu'ils rencontrent, s'ils ne sont bien en garde contre leurs embuscades, ou bien se liguant avec les *Guaycurus*, pour attaquer les Espagnols à force ouverte.

La vie errante et vagabonde qu'ils mènent n'est pas un moindre obstacle à leur conversion, que leur caractère perfide et volage. Ils ne peuvent être long-temps sous le même ciel: aujourd'hui sur la Terre-Ferme, demain dans quelque île, ou se dispersant sur le fleuve; ils ne peuvent guère vivre d'une autre manière, ne subsistant que de la chasse ou de la pêche, qui ne se trouvent pas toujours dans le même lieu.

Nous poursuivîmes assez tranquillement notre route, mais le 2 Décembre nous fûmes

à

à deux doigts de la mort. Il s'éleva un vent furieux qui, poussant notre barque avec violence, la fit sauter de rochers en rochers. Elle devait se briser en mille pièces, et nous devions mille fois périr; cependant elle ne reçut aucun dommage. Nous nous crûmes redevables de notre conservation à une protection spéciale de la très-sainte Vierge, que nous invoquions plusieurs fois chaque jour.

Après avoir échappé à ce danger, et en avoir rendu grâces à Dieu et à la S.te Vierge notre protectrice, le P. Supérieur fit prendre le devant à une de nos barques, ordonnant qu'elle allât à toutes voiles et à force de rames, et fit toute la diligence qui serait possible pour transporter au plus vite à la ville de l'Assomption le P. de Neuman, que la dyssenterie dont il fut attaqué, avait réduit à l'extrémité.

Pour nous, ce ne fut que le 17 que nous y arrivâmes. Le Gouverneur de la Ville, toute la noblesse et le Peuple en foule vinrent nous recevoir au sortir de nos barques, et voulurent absolument nous conduire jusqu'au Collége. Il n'y avait qu'une heure que nous y étions arrivés, lorsque le Père de Neuman finit sa carrière, et alla recevoir la récompense de ses travaux. Les Chanoines de la Cathédrale, les Ecclésiastiques, les Religieux et tous les Corps de la Ville honorèrent ses obsèques de leur présence, le regardant comme un Martyr de la charité, et du zèle dont il avait tou-

jours brûlé pour la conversion des infidèles.

Le 9, nous partîmes de la ville de l'Assomption pour nous rendre à nos chères Missions des *Guaranis*, où nous arrivâmes le 4 de Février. Ainsi se termina notre voyage, qui dura 9 mois, et où nous perdîmes seize des Néophytes qui nous accompagnaient, et qui nous furent enlevés par le défaut de vivres et par la dyssenterie.

On a fait quelques tentatives pour découvrir ce chemin, qui n'ont eu d'autre succès que de procurer au Père de Arce et au Père Blende une mort glorieuse. On en trouve le détail dans une des lettres précédentes. Je suis avec respect, etc.

SECONDE LETTRE

Sur les nouvelles Missions du Paraguay, au même.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

C'EST pour me conformer à vos desirs que je continue à vous entretenir des Missions nouvellement établies dans la grande Province du Paraguay, et des moyens que prennent les Missionnaires pour gagner tant de Nations barbares répandues dans d'immen-

ses forêts, et les réunir dans des peuplades, où l'on puisse les policer, et les instruire des vérités de la Foi. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que chaque peuplade Chrétienne est sous la conduite de deux Missionnaires, et qu'en certain temps de l'année l'un d'eux parcourt les montagnes et les forêts, pour chercher ces pauvres Indiens, et les retirer des ténèbres de l'infidélité.

Le Père Cavallero s'est rendu illustre en ces derniers temps par le succès de ces sortes d'excursions Apostoliques, et par la mort glorieuse dont son zèle a été couronné. Il fut tiré par ses Supérieurs de la Mission des Chiriguanes, pour consacrer ses soins à celles des Chiquites. Il gouvernait alors la peuplade de Saint-François-Xavier, d'où il avait coutume chaque année de se répandre chez les Indiens infidèles; il avait déjà disposé la Nation des Indiens *Purakis* à écouter ses instructions, et il partit de sa peuplade en l'année 1704, pour se rendre chez eux, et achever l'ouvrage de leur conversion.

Comme il approchait des habitations Indiennes, il aperçut une troupe d'Européens qui, au mépris des lois, qu'ils croyaient pouvoir enfreindre impunément, dans un lieu si éloigné des villes Espagnoles, cherchaient à enlever le plus qu'ils pourraient de ces Indiens, pour en faire un cruel trafic, et les vendre comme autant d'esclaves. Le Chef de la troupe aborda le Missionnaire, et, prenant un ton d'empire et d'autorité, il

lui dit que c'était bien là le temps de faire des Missions : qu'il eût à retourner dans sa peuplade, et que s'il balançait tant soit peu à se retirer, il saurait bien l'y contraindre. Le Père, nullement intimidé par ses menaces, lui fit une réponse honnête, et suivit son chemin.

Quand il arriva aux habitations, il les trouva toutes désertes ; à la vue des Européens la peur avait saisi ces Indiens; ils avaient pris la fuite, et étaient allés se cacher dans les bois les plus épais et les moins accessibles. Il n'aperçut que deux ou trois jeunes Indiens montés à la cîme des arbres, pour observer la marche et la contenance des Européens. Quelque impénétrables que fussent ces bois, ils ne furent point un obstacle au zèle du Père Cavallero ; il en perça l'épaisseur, et se rendit, quoiqu'avec beaucoup de peine, au lieu où étaient ses chers Indiens.

Après leur avoir renouvelé ses instructions, il baptisa un bon nombre d'enfans qu'ils lui présentèrent. Lorsqu'il eut fini, ce pauvre Peuple consterné de la longue sécheresse qui ruinait leurs moissons, et qui leur annonçait une famine générale, se jeta à ses pieds, et le conjura avec larmes d'employer le pouvoir qu'il avait auprès du vrai Dieu qu'il leur annonçait pour en obtenir de la pluie.

Le Père, que ce spectacle avait attendri, ne put se refuser à de si fortes instances, qui étaient une preuve de leur foi et de leur con-

fiance en Dieu ; il planta à terre la croix qu'il portait toujours à la main ; il ordonna à tous les Indiens de se mettre à genoux devant ce signe de notre salut, d'élever leurs mains au Ciel, et de répéter avec lui la prière qu'il allait faire au souverain Maître de l'Univers, et au dispensateur de tous les biens. Dieu daigna exaucer leur prière : à peine fut-elle achevée, qu'une pluie abondante ressuscita leurs moissons et ranima les Campagnes.

Le Père n'eut pas le temps d'être témoin de leur reconnaissance ; il partit aussitôt pour aller visiter les Indiens *Tapacuras*, avec promesse que ce voyage ne serait que de peu de jours. Pendant son absence les Européens dont je viens de parler eurent recours à un stratagème, au moyen duquel ils se promettaient un double avantage ; le premier, de rendre le Missionnaire odieux et suspect aux Indiens, et le second, de se mettre en état de saisir leur proie sans obstacle. A cet effet, ils firent répandre parmi ces Peuples, naturellement ombrageux, que le prétendu Missionnaire, auquel ils donnaient leur confiance, était un Mameluc déguisé en Jésuite, et qu'il était allé quérir ses compagnons pour venir fondre sur eux et les enlever ; qu'ils le cherchaient pour lui mettre les fers aux pieds et aux mains, et le conduire aux prisons de Sainte-Croix de la Sierra.

Quoique ce bruit ne les trouvât pas assez crédules pour y ajouter une foi entière, ce-

pendant une ruse pareille, employée plus d'une fois par les Mamelucs, leur inspirait je ne sais quelle défiance, que le Père eut bientôt dissipée à son retour, en leur découvrant le piége qu'on avait tendu à leur simplicité.

Cette fourberie ayant si mal réussi à ces Européens, ils résolurent d'employer la violence. Le Chef, suivi de sa troupe, et informé par ses espions de la marche du Missionnaire, alla le trouver, et donnant à entendre qu'il était autorisé des Magistrats, et envoyé à la découverte des Mamelucs, il l'accabla d'injures, et leva même la main pour le frapper; puis avec un visage allumé de fureur : « C'est de la part du Roi, lui » dit-il, que je vous ordonne de sortir au » plutôt du pays, et d'aller rendre compte de » votre conduite au Gouverneur de Sainte-» Croix ; obéissez. »

Ces nouvelles insultes ne causèrent pas la moindre émotion au Père Cavallero : « Ne » vous imaginez pas, lui répondit-il d'un air » tranquille, que vos prétentions et vos vues » criminelles me soient inconnues. Vous » croyez que ces lieux déserts et écartés dé-» roberont vos injustices à la connaissance » de ceux qui ont l'autorité et l'obligation » de les punir : vous vous trompez ; sachez » que le châtiment n'est pas si loin que vous » pensez. Du reste, vos menaces et vos arti-» fices sont inutiles ; jamais vous ne m'ar-» racherez d'un lieu où Dieu demande ma » présence, et je ne souffrirai point que vous

» attentiez à la liberté d'un Peuple qui en » jouit sous la protection du Roi et de ses » Edits. »

Ces dernières paroles, dites d'un ton ferme, étonnèrent le Chef de ces brigands, et voyant que ses impostures étaient découvertes, il prit le parti lui-même d'aller chercher fortune ailleurs; on ne le vit plus reparaître. Peu après un Indien de la Nation des *Mannacicas*, qu'il avait fait son esclave, ayant eu l'adresse de s'échapper de ses mains, vint se jeter entre les bras du Missionnaire. Il entendait un peu la langue des Chiquites, et il paraissait avoir naturellement du goût pour les exercices de la Religion. Il étudiait toutes les actions du Père, et il tâchait de les imiter. On le voyait se prosterner comme lui au pied de la Croix, lever comme lui les mains vers le Ciel, et réciter comme lui à haute voix les prières. De si heureuses dispositions du jeune Indien donnèrent au Père une idée favorable du caractère de cette Nation, et dès-lors ses pensées se tournèrent à la conversion des *Mannacicas*.

Ce fut un grand sujet de joie pour ces pauvres Indiens de se voir délivrés de l'inquiétude que leur avait causée cette troupe d'Européens. Leur Cacique venant lui en marquer sa reconnaissance, le pria de se transporter chez les Indiens *Arupores*. « Nous vous ac- » compagnerons, lui dit-il; nous les entre- » tiendrons des vérités de la Religion; notre » exemple les touchera, et nous les engage- » rons de se joindre à nous et aux *Tubacis*,

» nos amis, pour former tous ensemble une » peuplade, où vous puissiez nous enseigner » la doctrine Chrétienne, et nous mettre, » par le Baptême, au rang des enfans de » Dieu. »

Cette prière du Cacique était trop conforme aux vues du Missionnaire pour qu'il ne se rendît pas à ses desirs. Il se mit aussitôt en chemin avec sa suite, et il arriva en peu de jours chez ces Indiens. Il les trouva, en effet, si bien disposés à embrasser la Foi, qu'à cette première visite il baptisa plus de quatre-vingts enfans; car, pour le Baptême des adultes, il n'en est point question: on ne le leur confère que quand ils sont fixés dans une peuplade, où l'on ait tout le loisir de les instruire.

De là il passa dans un autre Village de la même Nation; mais ces fatigues, avec les mauvais alimens qu'il prenait, le jetèrent dans un état de langueur, que son courage s'efforçait en vain de surmonter. Enfin, il sentit défaillir ses forces, et il tomba en faiblesse. Une fièvre ardente qui le saisit au même temps l'eut bientôt réduit à l'extrémité. Assis au pied d'un arbre, il n'attendait plus que sa dernière heure, à laquelle il se disposait. Ces pauvres Indiens étaient désolés de ce que la ruine de leurs campagnes les mettait hors d'état de lui procurer quelque secours. Enfin, après bien des mouvemens, le hasard leur fit trouver une poule qu'ils lui apportèrent, mais il la refusa constamment, et la fit donner à un de ses

Néophytes, qui était presque aussi mal que lui.

Dans le triste état où il se trouvait, il lui vint une forte pensée de promettre à Dieu que s'il lui rendait la santé il la sacrifierait à la conversion des Indiens *Mannacicas*, et qu'il verserait volontiers jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les mettre dans la voie du salut. A peine eut-il fait cette promesse, que la fièvre cessa, qu'il trouva du goût aux mets les plus insipides dont usent ces Indiens, et qu'en très-peu de temps il recouvra ses forces.

Le Cacique du lieu nommé *Pou*, suivi de quelques-uns de ses vassaux, vint le féliciter du rétablissement de sa santé. Le Père qui connaissait la sincérité de l'affection qu'il lui portait, l'entretint du projet qu'il avait formé, et qu'il était sur le point d'exécuter, en le priant de vouloir bien l'accompagner avec les siens dans une expédition, où il s'agissait de gagner tant d'ames à Jésus-Christ.

Le Cacique, qui augurait mal du succès de cette entreprise, lui en exposa les dangers; il lui représenta que cette Nation était très-nombreuse, et encore plus redoutable par sa valeur; qu'elle était irritée au-delà de ce qu'on peut dire contre les Espagnols, à cause du meurtre tout récent qu'ils avaient fait de quelques-uns des siens, qu'elle avait juré de faire périr tout autant d'Espagnols qui tomberaient sous sa main; que se livrer témérairement à un Peuple fier, vindicatif

et outragé, c'était courir à une mort certaine; que tout le chemin qui conduit à leurs Villages était semé de pointes d'un bois très-dur, où il n'était pas possible de marcher sans s'estropier; que ces Villages étaient fortifiés de palissades, qu'il n'était pas aisé de franchir; enfin, lui témoignant qu'il l'aimait comme son père : « Si ces furieux » vous attaquent, lui dit-il, étant seul » comme vous êtes, quelle sera votre dé» fense? »

Le Père, qui l'avait écouté sans l'interrompre, prit son Crucifix à la main, et le lui montrant : « Voilà, lui répondit-il, le bou» clier qui me défendra de leur fureur. Je » ne crains rien quand Jésus-Christ m'or» donne de prêcher sa sainte Loi : ils ne » peuvent, sans sa permission, m'arracher » un cheveu de la tête; et, quand je devrais » expirer sous leurs traits, puis-je aspirer à » un plus grand bonheur? Si vous craignez, » vous autres, vous n'avez qu'à demeurer » un peu au loin derrière moi, tandis que » j'entrerai tout seul dans le Village. Si » l'on m'y fait un bon accueil, je vien» drai vous appeler; si, au contraire, je » suis mal reçu, vous n'aurez qu'à prendre » la fuite. »

Une réponse si ferme et si hardie porta le même courage dans le cœur du Cacique. « Non, certes, nous ne fuirons pas, dit-il, » et s'ils venaient à vous tuer, nous vous ai» mons trop pour ne pas venger votre mort, » dussent-ils nous hacher en pièces; à l'ins-

» tant il frappa sur ses armes. » A ce signal une nombreuse troupe de braves Indiens parurent, et promirent que si les *Mannacicas* osaient attenter à la personne du Père, ils mourraient tous à ses côtés ; mais, avant que de partir, ils le prièrent de leur accorder un peu de temps pour les mieux instruire des vérités Chrétiennes, et pour conférer le Baptême à leurs enfans.

Ce ne fut donc qu'après quelques jours qu'ils se mirent en marche. Lorsqu'ils eurent passé la rivière *Arubaitu*, ou comme d'autres l'appellent, *Zuquibuiqui*, à la vue des pointes aiguës dont le chemin était semé, et des palissades qui environnaient le Village, la frayeur s'empara des Indiens ; ils parlaient tous de retourner sur leurs pas, et de renoncer à une entreprise qu'il n'était pas possible d'exécuter.

« J'avoue, dit le Père, dans une lettre » qu'il écrivit en ce temps-là à son Supé- » rieur, que, quelque brave que soit la Na- » tion des *Purakis*, et quelque amour qu'elle » me porte, il n'y a que Dieu qui ait pu don- » ner assez d'efficacité à mes paroles, pour re- » lever leur courage abattu. A peine eus-je pro- » noncé deux mots, que le Cacique, suivi » de ses vassaux, s'avance, et marchant pas- » à-pas dans un profond silence, il arriva » jusqu'à la palissade, où il ne se trouva » personne pour la défendre. Je ne vous dis- » simulerai point qu'après avoir passé cette » palissade, et que, me voyant près d'être » exposé à la fureur de ces barbares, et selon

» les apparences, de teindre de mon sang leurs » flèches empoisonnées, la crainte me saisit » à mon tour. J'étais pourtant ranimé par la » présence d'un jeune Néophyte qui était à » mes côtés, et qui, levant ses mains inno- » centes vers le Ciel, offrait sans cesse à Dieu » ses sueurs et ses peines, pour planter la » Foi chez ces infidèles, et son sang pour le » verser à son service.

Ils entrèrent dans le Village qu'ils trouvèrent entièrement abandonné : on n'y voyait que des ruines de cabanes que le feu avait consumées, et des cadavres dont la terre était jonchée. A la vue de ce spectacle qui fesait horreur, les *Purakis* exhortèrent le Missionnaire à se retirer ; mais un Indien Mannacica, nommé *Izu*, qui leur servait d'interprète, les assura qu'assez près de là il y avait d'autres terres et d'autres Villages. A ce récit le Père réveilla le courage de ses Indiens, et, se mettant à leur tête, il eut bientôt gagné ce nouveau Village. Il y entra seul avec *Izu*, son interprète, laissant les Indiens derrière lui à une certaine distance.

Aussitôt que ces barbares l'aperçurent, ils poussèrent des cris affreux ; ils firent sortir du Village leurs femmes et leurs enfans ; ils s'armèrent de leurs flèches avec un air menaçant, et jetèrent sur lui des yeux étincelans de fureur. Le Néophyte *Izu* élevant la voix, les conjura de ne point faire de mal à un homme, qui n'était rien moins que leur ennemi. « Je suis un Missionnaire, s'écria le » Père, qui viens vous prêcher la sainte Loi

» de Jésus-Christ. » Tout cela ne fit nulle impression sur ces barbares : on leur vit faire un mouvement qui n'annonçait rien que de funeste. Alors le Cacique *Pou* s'approchant du Père : « n'apercevez-vous pas, lui dit-il, » qu'ils forment un cercle pour nous envi- » ronner de toutes parts, afin qu'aucun de » nous n'échappe de leurs mains? Il est étonnant que le Missionnaire, qui, peu de jours auparavant, frémissait de peur à la seule pensée de ces barbares, parût alors imperturbable. « Je vous avouerai ingénument, » dit-il dans une de ses lettres, qu'au milieu » du plus grand péril où j'étais de perdre la » vie, je n'avais pas la moindre crainte : une » voix intérieure me disait que cette fois-ci » elle ne me serait pas ravie, et, quoique je » me visse couvert d'une nuée de flèches, » j'étais dans la place le Crucifix à la main, » aussi tranquille que si j'eusse été dans mon » Eglise au milieu de mes Néophytes. »

Izu, à la vue du péril que courait le Missionnaire, s'avança jusqu'au milieu de ses compatriotes, et tout nouveau Chrétien qu'il était, il leur parla avec tant de force et d'énergie des grandeurs de Dieu, de la sainteté de sa Loi, et de la nécessité de l'embrasser pour être heureux, que ces cœurs barbares, touchés en même-temps par la grâce, furent tout-à-coup changés; leur fureur s'appaisa, et toute leur haine se dissipa de telle sorte, que les mains encore pleines de flèches, ils vinrent à la file les uns des autres se mettre à genoux aux pieds du Mis-

sionnaire, et baiser avec une profonde vénération le Crucifix qu'il tenait entre les mains : à quoi ne contribua pas peu le Cacique des *Purakis*, qui leur criait de toutes ses forces : « Venez, mes amis, venez rendre hommage » à Jésus-Christ notre Créateur, adorez-» le, et rangez-vous au nombre de ses vas-» saux. »

Quel spectacle plus consolant et plus propre à inspirer de la confiance en la divine miséricorde, que de voir d'un côté des infidèles, qui n'étaient instruits que depuis peu de jours des vérités de la Foi, et qui n'avaient pas encore reçu le Baptême, devenir des Prédicateurs de l'Evangile ! et d'un autre côté, une Nation fière et orgueilleuse, qui ne respirait que la haine et la vengeance s'adoucir tout-à-coup, et s'humilier aux pieds de Jésus-Christ !

Au même moment la place fut remplie des Indiens de l'une et l'autre Nation, qui, déposant toute leur haine, se traitèrent avec amitié, et jurèrent une paix durable, tandis que le Néophyte *Izu*, aidé de ses parens, fabriquait une grande Croix. Le Père la fit planter dans le lieu le plus apparent de la place, comme un monument de la victoire que le Ciel remportait sur l'enfer, et de la possession que Jésus-Christ venait prendre de cette terre consacrée auparavant au démon.

Tout ce grand Peuple rendit hommage à ce signe de notre Rédemption, et écouta attentivement les instructions que leur fit le

Missionnaire par le moyen de son interprète. Les principaux de la Nation en furent si satisfaits, qu'ils le prièrent avec instance de demeurer avec eux, pour continuer à leur enseigner le chemin du Ciel. Le Père l'aurait fort souhaité ; mais on entrait dans l'hiver, qui lui aurait entièrement fermé le retour dans sa peuplade, où les besoins de ses Néophytes demandaient sa présence. Obligé de les quitter, il leur promit de revenir au printemps suivant. On lui fournit un cheval ; et, comme il se préparait à y monter, ces bons Indiens, à l'envi l'un de l'autre, s'empressaient à lui rendre service, et ils l'accompagnèrent pendant un long espace de chemin. Le Père avoue qu'il n'avait jamais reçu d'aucun autre Peuple, tant d'honnêtetés et tant de témoignages d'une affection sincère.

Son départ fut un coup de la Providence ; car s'il fût demeuré plus long-temps avec les Indiens, dont il s'était séparé, il y aurait eu peut-être bien du sang répandu à son occasion. Le *Mapono* ; (c'est ainsi que se nomment les Prêtres de leurs Idoles) le *Mapono* des *Sibacas*, Village de la même Nation, ayant appris ce qui s'était passé dans le Village voisin, entra en fureur, et s'adressant à son Cacique : « nos Dieux vous » ordonnent, lui dit-il, d'aller à la tête » de vos vassaux tuer cet étranger, qui est » venu dans notre voisinage, et qui est leur » ennemi capital ; partez au plutôt, et atten- » dez-le sur le chemin ; il ne pourra vous

» échapper. » Le Cacique lui répondit : qu'il fallait savoir ce que c'était que cet étranger, quel était son dessein, quel sujet de plainte il avait donné, n'étant pas raisonnable d'ôter la vie à un homme, qu'on ne connaissait pas même de vue.

Cette réponse augmenta la rage du *Mapono* : il se rendit avec un nombre des plus dévots à ses Dieux au Village où était venu le Missionnaire, et s'adressant au Cacique, qui se nommait *Chabi* : « Je viens savoir, dit-il, » quel est cet étranger que vous avez reçu » chez vous. Il est l'ennemi déclaré de nos » Dieux, c'est de leur part que je vous parle, » et ils m'ordonnent de le tuer. S'il avait » mérité la mort, répondit le Cacique, je » n'aurais pas besoin de votre secours, et » j'ai en main de quoi punir ceux qui le » méritent. Mais sachez que celui que vous » appelez l'ennemi de vos Dieux, est mon » ami : il s'est livré avec confiance entre mes » mains, il m'a comblé d'amitiés, et il doit » compter sur la mienne, et sur ma recon- » naissance des biens qu'il m'a faits. De » plus, nous sommes sincèrement réconciliés » avec les *Purakis*, nos anciens ennemis. » Ainsi retournez chez vous, et soyez-y tran- » quille ». En même-temps il ordonna à ses gens de prendre leurs armes. Le *Mapono* confus ne répliqua point ; il se retira la rage dans le cœur, et jurant qu'au retour du Missionnaire, l'année suivante, il saurait bien venger ses Dieux outragés : mais ses Dieux ne furent guère sensibles à son zèle ; car ils

ne le préservèrent point, ni lui ni ses complices, d'une mort cruelle que leur causa peu après la maladie contagieuse qui désola leur Village.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, Monsieur, quelle est la nature du pays habité par tant de peuples, qui forment cette nombreuse Nation; quel est leur caractère, leur génie, leur religion, leurs cérémonies, et leurs coutumes; c'est ce que je vais vous exposer le plus succinctement qu'il me sera possible.

La Nation des *Mannacicas* est partagée en une grande multitude de Villages, qui sont situés vers le Nord, à deux bonnes journées de la peuplade de Saint-Xavier, entre de grandes forêts, si épaisses, qu'à peine y voit-on le soleil. Ces bois vont de l'Orient à l'Occident, et se terminent à de vastes solitudes, qui sont inondées la plus grande partie de l'année.

La terre y est abondante en fruits sauvages: on y trouve quantité d'animaux farouches, entre lesquels il y en a un d'une espèce singulière; on le nomme *famacosio*. Cet animal ressemble au tigre par la tête, et au chien par le corps, à la réserve qu'il est sans queue. C'est de tous les animaux le plus féroce et le plus léger à la course, de sorte qu'on ne peut guère échapper à ses griffes: si l'on en rencontre quelqu'un en chemin, et que, pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, l'animal pousse un certain cri, et à l'instant on en voit plusieurs

autres, qui tous ensemble creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent et le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le secret de se défaire de ces animaux; ils s'assemblent en certain nombre, et forment une forte palissade, dans laquelle ils se renferment; puis ils font de grands cris, ce qui fait accourir ces animaux de toutes parts; et tandis qu'ils travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux de la palissade, les Indiens les tuent, sans aucun risque, à coups de flèches.

Tout ce pays est arrosé de plusieurs rivières fort poissonneuses, qui fertilisent les terres, et rendent les moissons abondantes. Ces Indiens ont le teint olivâtre, et sont du reste bien pris dans leur taille. Il règne quelquefois parmi eux une maladie assez extraordinaire: c'est une espèce de lèpre qui leur couvre tout le corps, et y forme une croûte semblable à l'écaille de poisson. Mais cette incommodité ne leur cause ni douleur ni dégoût. Ils sont aussi vaillans que les Chiquites, et même anciennement ils ne formaient tous ensemble qu'une seule Nation. Mais les troubles et les dissentions qui s'élevèrent parmi eux, les obligèrent de se séparer. Depuis ce temps-là, par le commerce qu'eurent ces peuples avec d'autres Nations, leur langage se corrompit entièrement; l'Idolâtrie, inconnue aux Chiquites, s'introduisit parmi eux, de même que l'usage barbare de manger de la chair humaine.

Il y a de l'art dans la disposition de leurs

Villages ; on y voit de grandes rues, des places publiques, trois ou quatre grandes maisons partagées en salles et en plusieurs chambres de suite : c'est où logent le principal Cacique et les Capitaines. Ces maisons sont destinées aussi aux assemblées publiques et aux festins, et servent de Temples à leurs Dieux. Les maisons des particuliers sont construites dans un certain ordre d'architecture qui leur est propre. Ce qui surprend, c'est qu'ils n'ont point d'autre outil que des haches de pierre pour couper le bois et le mettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand soin à fabriquer des toiles et à faire tous les ustensiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vases qu'elles travaillent avec cette terre, sont si beaux et si délicats, qu'à en juger par le son, on croirait qu'ils sont de métal.

Leurs villages sont peu éloignés les uns des autres ; c'est ce qui facilite les fréquentes visites qu'ils se rendent, et les festins qu'ils se donnent très-souvent, et où ils ne manquent guère de s'enivrer. Dans ces assemblées publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique ; les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la seconde place ; les Médecins sont au troisième rang ; après eux les Capitaines, et ensuite le reste de la Noblesse.

Les habitans de chaque Village rendent à leur Cacique une obéissance entière. Ils bâtissent ses maisons ; ils cultivent ses terres ;

ils fournissent sa table de ce qu'il y a de meilleur dans le Pays. C'est lui qui commande dans tout le Village, et qui fait punir les coupables. Les femmes sont tenues à la même obéissance à l'égard de la principale femme du Cacique (car il peut en avoir tant qu'il lui plaît); tous lui payent la dixième partie de leur pêche, ou de leur chasse, et ils ne peuvent y aller sans avoir obtenu sa permission.

Le Gouvernement y est héréditaire. On y prépare de bonne heure le fils aîné du Cacique, par l'autorité qu'on lui donne sur toute la jeunesse, et c'est comme un apprentissage qu'il fait de la manière de bien gouverner. Quand il est parvenu à un âge mûr et capable du maniement des affaires, son père se démet du gouvernement, et lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonies. Tout dépossédé qu'il est, on n'en a pas moins d'affection et de respect pour lui. Quand il vient à mourir, ses obsèques se font avec grand appareil, où l'on mêle une infinité de superstitions. Son sépulcre se place dans une voûte souterraine bien murée, afin que l'humidité n'altère pas sitôt ses ossemens.

La Nation des *Mannacicas* est, comme je l'ai déjà dit, fort nombreuse, et se divise en une multitude de Villages, et de Peuples, dont je renvoie les noms à la marge. Leur Pays forme une espèce de pyramide qui s'étend du Midi au Nord, et dont les extrémités sont habitées par ces Indiens. Au milieu sont d'autres Peuples aussi différens pour

la langue qu'ils parlent, qu'ils sont semblables pour la vie barbare qu'ils mènent.

A la base de la pyramide, sont à l'Orient les *Quimonocas*, et à l'Occident les *Tepacuras*. Le côté du Nord, en laissant au-delà les *Puizocas* et les *Paunacas*, est environné de deux rivières nommées *Potaquissimo* et *Zununaca*, dans lesquelles se jettent plusieurs ruisseaux qui portent la fécondité dans toutes ces terres. Les premiers Villages, vers l'Orient, sont ceux des *Eirinucas*, etc. (1) Vers l'Occident se trouvent ceux de *Zounaaca*, etc. (2) En tirant de là vers la pointe de la pyramide au Nord, on rencontre les *Quimiticas*, etc. (3) Les *Zibacas*, qui n'en sont pas fort éloignés, ont été jusqu'ici préservés des irruptions des Mamelucs, lesquels ont désolé tout le reste du Pays qui s'étend jusqu'au fleuve Paraguay. Entre l'Orient et le Septentrion, derrière les *Zibacas*, et à plusieurs lieues plus loin, on trouve les *Parabacas*, les *Quiziavas*, les *Nuquicas* et les *Mapasinas*, Nation fort brave, mais qui a

(1) Muposicos, Zibacas, Jurocarecas, Quiviquicas, Cozocas, Subarecas, Ibocicas, Ozenimaaca, Tumumaaca, Zouca, Quitesuca, Osaaca, Matezupinica, Totaica, Quinomeca. (Note de l'ancienne édition.)

(2) Quitemuca, Ovizibica, Bernca, Obariquica, Obobococa, Monocaraca, Quizemaaca, Simonuca, Piquica, Otuquimaaca, Oinluuca, Bararoca, Quimamaca, Cuzica, Pichazica, et d'autres encore qu'on ne connaît point. (Note de l'ancienne édition.)

(3) Bovituzaica, Sepeseca, Otaroso, Tobaizica, Munaizica, Zaruraca, Obisisioca, Baquica, Obobizooca, Sotiaca, Otenemema, Otigoca, Barayzipuuoca, Zizooca, Tobazica. (Note de l'ancienne édition.)

été détruite en partie par une sorte d'oiseaux nommés *Peresiucas*, qui vivent sous terre; et qui n'étant pas plus gros qu'un moineau, ont tant de force et sont si hardis, que voyant un Indien, ils se jettent sur lui et le tuent. Vis-à-vis de ces Peuples sont les *Mochozuus* et les *Picozas*, qui vont brutalement tout nus; les femmes mêmes n'ont qu'une bandelète qui leur pend du cou pour y attacher leurs enfans. Les *Tapacuras*, qui s'étendent entre l'Occident et le Septentrion, sont également nus, et se nourrissent de chair humaine. Fort près de là sont les *Boures*, etc. (1).

Pour ce qui est de la Religion de ces Peuples et des cérémonies qu'ils y observent, il n'y a point, dans toutes les Indes Occidentales, de Nation plus superstitieuse. Cependant, au travers des fables grossières et ridicules, et des dogmes monstrueux qui les asservissent au démon, on ne laisse pas de découvrir quelques traces de la vraie Foi, qui, selon la commune opinion, leur fut prêchée par saint Thomas ou par ses disciples : il paraît même qu'ils ont quelque idée confuse de l'avénement de Jésus-Christ incarné pour la Rédemption des hommes.

---

(1) Oyurcs, Sepes, Carababas, Payzinones, Toros, Omunaizis, Canamazi, Comano, Penosquis, Jovatabes, Zutimus, Oyurica, Sibu, Otezoo, Baraisi, Mochosi, Tesu, Pochaquinnape, Mayeo, Jobarasica, Zasuquichoco, Tepopechosisos, Sosoaca, Zumonocococa, et plusieurs autres dont on n'a pu encore avoir connaissance. (Note de l'ancienne édition.)

C'est une tradition parmi eux, que, dans les siècles passés, une Dame d'une grande beauté conçut un fort bel enfant, sans l'opération d'aucun homme; que cet enfant étant parvenu à un certain âge, opéra les plus grands prodiges qui remplirent toute la terre d'admiration; qu'il guérit les malades, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles, et fit une infinité d'autres merveilles qui étaient fort au-dessus des forces humaines; qu'un jour ayant rassemblé un grand Peuple, il s'éleva dans les airs, et se transforma dans ce soleil que nous voyons. Son corps est tout lumineux, disent les *Mapono* ou Prêtres des Idoles; et s'il n'y avait pas une si grande distance de lui à nous, nous pourrions distinguer les traits de son visage.

Il paraît très-naturel qu'un si grand personnage fût l'objet de leur culte: cependant ils n'adorent que des démons et ils disent qu'ils leur apparaissent quelquefois sous des formes horribles. Ils reconnaissent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils distinguent des autres Dieux qui ont beaucoup moins d'autorité; savoir, le Père, le Fils et l'Esprit. Ils nomment le Père *Omequeturiqui*, ou bien *Urago-Zoriso*; le nom du Fils est *Urusana*, et l'Esprit se nomme *Urupo*. Cette Vierge qu'ils appellent *Quipoci*, est la mère de Dieu *Urusana*, et la femme d'*Uragozo-riso*. Le Père parle d'une voix haute et distincte; le Fils parle du nez, et la voix de l'Esprit est semblable au tonnerre. Le Père est le Dieu de la justice et châtie les méchans;

le Fils et l'Esprit, de même que la Déesse, font la fonction de médiateurs, et intercèdent pour les coupables.

C'est une vaste salle de la maison du Cacique, qui sert de Temple aux Dieux. Une partie de la salle se ferme d'un grand rideau, et c'est là le sanctuaire où ces trois Divinités, qu'ils appellent d'un nom commun à toutes trois *Tinimaacas*, viennent recevoir les hommages des Peuples et publier leurs oracles. Ce sanctuaire n'est accessible qu'au principal *Mapono*; car il y en a deux ou trois autres subalternes en chaque Village, mais il leur est défendu d'en approcher, sous peine de mort.

C'est d'ordinaire dans le temps des assemblées publiques, que ces Dieux se rendent dans leur sanctuaire. Un grand bruit, dont toute la maison retentit, annonce leur arrivée. Ces Peuples, qui passent le temps à boire et à danser, interrompent leurs plaisirs, et poussent de grands cris de joie pour honorer la présence de leurs Dieux. « *Tata* » *equice*, disent-ils, c'est-à-dire, Père, » êtes-vous déjà venu? » Ils entendent une voix qui leur répond : « *Panitoques*, qui » veut dire : Enfans, courage, continuez à » bien boire, à bien manger, et à vous bien » divertir; vous ne sauriez me faire plus de » plaisir : j'ai grand soin de vous tous : c'est » moi qui vous procure les avantages que » vous retirez de la chasse et de la pêche, » c'est de moi que vous tenez tous les biens » que vous possédez ».

Après

Après cette réponse, que ces Peuples écoutent en grand silence et avec respect, ils retournent à leur danse et à la *chicha*, qui est leur boisson; et bientôt leurs têtes étant échauffées par l'excès qu'ils font de cette liqueur, la Fête se termine par des querelles, par des blessures, et par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Les Dieux ont soif à leur tour, et demandent à boire : aussitôt on prépare des vases ornés de fleurs, et on choisit l'Indien et l'Indienne qui sont le plus en vénération dans le Village, pour présenter la boisson. Le *Mapono* entr'ouvre un coin du rideau, et la reçoit pour la porter aux Dieux, car il n'y a que lui qui soit leur confident, et qui ait le droit de les entretenir. Les offrandes de ce qu'on a pris à la chasse et à la pêche ne sont pas oubliées.

Quand ces Peuples sont au fort de leur ivresse et de leurs querelles, le *Mapono* sort du Sanctuaire, et leur imposant silence, il leur annonce qu'il a exposé aux Dieux leurs besoins; qu'il en a reçu des réponses les plus favorables, qu'ils leur promettent toute sorte de prospérités, de la pluie selon les besoins, une bonne récolte, une chasse et une pêche abondantes, et tout ce qu'ils peuvent desirer. Un jour qu'un de ces Indiens, moins dupe que ses compatriotes, s'avisa de dire, en riant, que les Dieux avaient bien bu, et que la *chicha* les avait rendus de bonne humeur, le *Mapono*, qui entendit ce trait de raillerie, changea aussitôt ses magnifiques pro-

messes en autant d'imprécations, et les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine et de la mort.

Il arrive souvent que ce *Mapono* rapporte, de la part des Dieux, des réponses bien cruelles : il ordonne à tout le Village de prendre les armes, d'aller fondre sur quelqu'un des Villages voisins, de piller tout ce qui s'y trouvera, et d'y mettre tout à feu et à sang. Il est toujours obéi. C'est ce qui entretient parmi ces Peuples des inimitiés et des guerres continuelles, et ce qui les porte à s'entre-détruire les uns les autres. C'est aussi la récompense des hommages qu'ils rendent à l'esprit infernal, qui ne se plaît que dans le trouble et la division, et qui n'a d'autre but que la perte éternelle de ses adorateurs.

Outre ces Dieux principaux, ils en adorent d'autres d'un ordre inférieur, qu'ils nomment *Isituus* ; ce qui signifie, Seigneurs de l'eau. L'emploi de ces Dieux est de parcourir les rivières et les lacs, et de les remplir de poissons en faveur de leurs dévots. Ceux-ci les invoquent dans le temps de leur pêche, et les encensent avec de la fumée de tabac. Si la chasse ou la pêche a été abondante, ils vont au Temple leur en offrir une partie en signe de reconnaissance.

Ces Idolâtres croient que les ames sont immortelles, ils les nomment *Oquipau*, et qu'au sortir de leurs corps, elles sont portées par leurs Prêtres dans le Ciel, où elles doivent se réjouir éternellement. Quand quelqu'un vient à mourir, on célèbre ses obsèques

avec plus ou moins de solennité, selon le rang qu'il tenait dans le Village. Le *Mapono*, auquel ils croient que cette ame est confiée, reçoit les offrandes que la mère et la femme du défunt lui apportent; il répand de l'eau pour purifier l'ame de ses souillures; il console cette mère et cette femme affligées, et leur fait espérer que bientôt il aura d'agréables nouvelles à leur dire sur l'heureux sort de l'ame du défunt, et qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque temps, le *Mapono*, de retour de son voyage, fait venir la mère et la femme; et, prenant un air gai, il ordonne à celle-ci d'essuyer ses larmes, et de quitter ses habits de deuil, parce que son mari est heureusement dans le Ciel, où il l'attend, pour partager son bonheur avec elle.

Ce voyage du *Mapono* avec l'ame est pénible: il lui faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes escarpées, descendre dans des vallées remplies de rivières, de lacs et de marais bourbeux, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des fatigues, il arrive à une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois, gardé nuit et jour par un Dieu nommé *Tatusiso*, qui préside au passage des ames, et qui met le *Mapono* dans le chemin du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur, le corps plein d'ulcères et couvert de misérables haillons. Il ne va point au Temple pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir, parce qu'il est continuellement occupé à passer les ames. Il

arrive quelquefois que ce Dieu arrête l'ame au passage, sur-tout si c'est celle d'un jeune homme, afin de la purifier. Si cette ame est peu docile, et résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'ame, et la précipite dans la rivière, afin qu'elle se noie. C'est là, disent-ils, la source de tant de funestes évènemens qui arrivent dans le monde.

Des pluies abondantes et continuelles avaient ruiné les moissons dans la terre des Indiens *Jurucares*. Le Peuple qui était inconsolable, s'adressa au *Mapono*, pour demander aux Dieux quelle était la cause d'un si grand malheur. Le *Mapono*, après avoir pris le temps de consulter les Dieux, rapporta leur réponse, qui était qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme, dont le père vivait encore dans le Village, cette ame manqua de respect au *Tatusiso*, et ne voulut point se laisser purifier, ce qui avait obligé ce Dieu cruellement irrité, de la jeter dans la rivière.

A ce récit le père du jeune homme qui aimait tendrement son fils, et qui le croyait déjà au Ciel, ne pouvait se consoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de ressource dans ce malheur extrême. Il dit au père affligé que, s'il voulait lui préparer un canot bien propre, il irait chercher l'ame de son fils au fond de la rivière. Le canot fut bientôt prêt, et le *Manopo* le chargea sur ses épaules. Peu après les pluies étant cessées, et le Ciel devenu serein, il revint avec d'agréables nouvelles, mais le canot ne reparut jamais.

Du reste, c'est un pauvre Paradis que le leur, et les plaisirs qu'on y goûte ne sont guère capables de contenter un esprit tant soit peu raisonnable. Ils disent qu'il y a de fort gros arbres qui distillent une sorte de gomme, dont ces ames subsistent ; que l'on y trouve des singes que l'on prendrait pour des Ethiopiens ; qu'il y a du miel et un peu de poisson; qu'on y voit voler de toutes parts un grand aigle, sur lequel ils débitent beaucoup de fables ridicules, et si dignes de compassion, qu'on ne peut s'empêcher de déplorer l'aveuglement de ces pauvres Peuples.

Le Père Cavallero avait employé tout l'hiver à cultiver dans la peuplade les nouveaux Chrétiens, et à instruire les Catéchumènes ; le retour de la belle saison l'avertissait de continuer ses excursions Apostoliques, mais les besoins de ses Néophytes le retinrent plus de temps qu'il ne croyait ; ce ne fut qu'à la mi-Octobre et aux approches de l'hiver, qu'il partit avec quelques fervens Néophytes, qui, avant leur départ, s'étaient fortifiés de la divine Eucharistie, et s'étaient préparés à répandre leur sang pour annoncer Jésus-Christ aux Nations Infidèles. Les pluies ne recommencèrent pas sitôt qu'ils l'appréhendaient, et ils eurent beaucoup à souffrir de la soif dans leur voyage, sur-tout pendant deux jours, où ils furent obligés d'abord de comprimer avec les mains un peu de terre imbibée d'eau, pour en tirer quelque goutte, et se rafraîchir la bouche. Mais enfin, lorsqu'ils étaient extrêmement pressés de la soif,

ils trouvèrent dans le creux d'un arbre une eau pure et claire, et en assez grande quantité pour se désaltérer.

Les premiers Villages où il entra, le comblèrent de joie ; car il trouva les Peuples constamment attachés aux vérités Chrétiennes qu'il leur avait prêchées. Après avoir demeuré avec eux quelques jours, il avança plus avant. Il lui fallut mettre un jour entier à grimper une haute montagne toute hérissée de rochers. Quand il fut arrivé au sommet, il se sentit fort abattu, sans trouver de quoi réparer ses forces. Un Indien de sa suite, après avoir cherché de tous côtés, lui apporta certaines herbes, lesquelles, à ce que disent les Gentils, font les délices de leurs Dieux. On eut bien de la peine à les cuire. La faim devint alors le meilleur assaisonnement : le Père en mangea, mais il ne put s'empêcher de sourire, en disant qu'il fallait que ces Dieux eussent terriblement faim, et l'estomac bien chaud, pour prendre goût à un mets semblable.

Après être descendu de la montagne, ses gardes se trompèrent, et ne prirent pas le droit chemin : errant à l'aventure dans des bois épais, il fut si maltraité des branches d'arbres souvent entrelacées ensemble, des arbres épineux, des herbes piquantes, des taons et des Moustiques, qu'il ne pouvait se soutenir sur ses pieds, et que ses Néophytes étaient obligés de le mettre sur son cheval, et de l'en descendre.

Enfin, après bien des incommodités souf-

fertes dans ce voyage, il approcha du Village des *Sibacas*. C'est le lieu dont le *Mapono* avait juré sa perte l'année précédente, ainsi que je l'ai rapporté, et qui peu après fut enlevé avec ses complices par la maladie contagieuse dont le Village fut affligé.

Le Père envoya au-devant un fervent Chrétien nommé *Numani*, afin de pressentir la disposition de ces Peuples. Il les trouva persuadés que la mort du *Mapono*, causée par la contagion assez récente, était une punition de leurs Dieux, d'où ils concluaient que le Missionnaire était leur grand ami, et qu'il fallait bien le recevoir. Ainsi ce n'était point le desir de profiter de ses instructions, mais la crainte d'un nouveau désastre, qui les portait à lui faire un bon accueil. Le Père étant entré dans le Village, tira à part le Cacique, et commença par détruire le préjugé ridicule qu'il s'était formé; il lui découvrit ensuite le motif qui lui avait fait supporter tant de fatigues pour le venir voir; qu'il était touché de leur aveuglement, et de la vie malheureuse qu'ils menaient sous la tyrannie du Démon; qu'il venait dissiper leurs ténèbres, et les éclairer des lumières de la Foi, en leur fesant connaître le vrai Dieu pour l'adorer, et sa sainte Loi pour l'observer, et se procurer par-là un véritable bonheur dans cette vie et dans l'autre.

Tandis que ces paroles frappaient les oreilles de ce barbare, Dieu lui fesait entendre sa voix au fond du cœur : il fut touché et converti. L'exemple de son *Mapono*

contribua à fortifier ses bons desirs. Ce *Mapono* était un jeune homme, fils de celui qui, l'année précédente, s'était engagé par serment de boire le sang du Missionnaire. Un jeune Chrétien fut l'instrument dont Dieu se servit pour le retirer de l'infidélité : et d'ailleurs l'éloignement où il était de la vérité, était plus l'effet de son ignorance, que de la dépravation de son cœur. Il ouvrit les yeux à la lumière, et il devint aussitôt Apôtre que Disciple; car ce jour-là même il gagna à Jésus-Christ deux des principaux du Village.

Le Peuple ne tarda pas à les imiter. Il s'assembla le jour suivant dans la grande place, où le Père les entretient fort longtemps des mystères de la Foi qu'ils devaient croire, des commandemens de la Loi qu'ils devaient pratiquer, afin de vivre Chrétiennement, et de mériter, par une vie Chrétienne, un solide contentement en cette vie, et un bonheur éternel en l'autre. On planta ensuite par ses ordres une grande Croix, et au pied de cette Croix on dressa une espèce d'autel, sur lequel furent exposées les images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de l'Archange saint Michel. Tout ce Peuple se mit à genoux, et après une inclination profonde, il cria à haute voix : Jésus-Christ Notre-Seigneur, soyez notre Père : sainte Marie Notre-Dame, soyez notre Mère. C'est ce que ces bons Indiens répétaient sans cesse, et ce qui répandait dans le cœur du Missionnaire une joie et une consolation qu'il ne pouvait exprimer. » O mon Seigneur

» et mon Dieu ! s'écriait-il de son côté, » que je suis bien payé de mes sueurs et de » mes fatigues, en voyant ce grand Peuple » vous reconnaître pour son Créateur et son » Seigneur. Qu'il vous aime, qu'il vous » adore, c'est toute la récompense que je » vous demande en ce monde ».

La Foi prit de si fortes racines dans le cœur de ces Indiens, que quelques-uns d'eux, et entr'autres le jeune *Mapono* dont je viens de parler, souffrirent pour sa défense des vexations cruelles. Le Démon, outré de se voir chassé d'un lieu où, depuis tant de siècles, il était le maître, suscita un de ses suppôts, qui ameuta quelques autres Indiens, et, tous ensemble, ils environnèrent le jeune homme, et lui firent les reproches les plus amers. « Vous, lui dirent-ils, qui étiez le » Ministre de nos Dieux, et qu'un si bel » emploi obligeait à maintenir leur culte, » et vous les abandonnez lâchement, au lieu » de les défendre ! vous écoutez les discours » séduisans d'un imposteur qui vous trompe, » et vous devenez le vil instrument de ses per- » nicieux desseins ! Reconnaissez votre faute, » demandez-en pardon à nos Dieux, réparez-la » au plutôt, représentez au Cacique ses pro- » messes et ses engagemens, et tous deux » travaillez de concert à rétablir la Religion » de vos pères, qui est sur le penchant de » sa ruine : sans quoi nos Dieux vont tirer » une vengeance si éclatante, qu'elle répan- » dra la terreur dans tous les Villages d'alen- » tour ».

Le jeune Catéchumène, loin d'être effrayé de ces menaces, ne fit qu'en rire ; et à l'instant ces barbares se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, l'accablèrent de coups, et le maltraitèrent de telle sorte, que le sang lui sortait de la bouche en abondance. Un de ses amis, touché de l'état où l'on venait de le mettre, s'approcha de lui, et l'exhorta à marquer du moins à l'extérieur quelque respect pour les Dieux, et à dire un mot pour la forme au Cacique. Le jeune homme lui répondit qu'il sacrifierait volontiers le reste de vie qu'on lui laissait, pour la défense de la sainte Loi qu'il avait embrassée, et pour témoigner son amour à Jésus-Christ, le seul Dieu que nous devons adorer. Sa constance confondit ses persécuteurs, et Dieu, pour le récompenser, le rétablit dans sa première santé.

Le Père Cavallero, après avoir baptisé tous les enfans que ces nouveaux Catéchumènes lui présentèrent, forma le dessein d'aller chez les Indiens *Quiriquicas*. Il en fit part au Cacique du lieu, nommé *Patozi*, et le pria de l'accompagner avec un nombre de ses vassaux, pour lui ouvrir un passage au travers des forêts qui se trouvent sur la route. Le Cacique ne goûta pas d'abord cette proposition, à cause de la haine implacable que les Indiens qu'il allait chercher, portaient à ceux de son Village. Cependant l'amour qu'il avait pour le Missionnaire, surmonta ses craintes et ses répugnances. Il espérait même de conclure avec eux une paix qui pût mettre

fin pour toujours à leurs divisions. Le Père avait outre cela quelques Néophytes, à la tête desquels était un nommé Jean *Quiara*, que la bonté de son naturel, et l'innocence de ses mœurs rendaient aimable même aux Infidèles.

Il se mit donc en chemin, et il eut à essuyer sur la route les mêmes fatigues et les mêmes incommodités qu'il avait souffertes dans ses autres voyages, et qu'il est inutile de répéter. Lorsqu'il fut près du Village, il fit prendre le devant à deux de ses Néophytes, pour observer ce qui s'y passait. Ils trouvèrent que tout y était en mouvement. Un suppôt du Démon, informé de l'arrivée du Père, répandait l'alarme de tous côtés, criant de toutes ses forces, que les Dieux ordonnaient de prendre les armes pour les défendre de leur ennemi capital qui s'approchait, une grande Croix à la main, pour les chasser de ce lieu, et détruire le culte qu'on leur rend : qu'il n'y avait point de temps à perdre, et que s'ils ne s'armaient promptement de force et de courage, pour confondre et terrasser cet ennemi, les Dieux qu'ils avaient toujours adorés, tomberaient dans le mépris, et la Religion serait anéantie.

Ce discours émut tout le Peuple et le remplit de fureur; mais il fit une impression toute contraire sur l'esprit du *Mapono :* « Il » faut, se disait-il à lui-même, que nos » Dieux soient bien faibles, puisqu'un seul » homme les fait trembler. Si cet étranger, » s'écria-t-il, est l'ennemi de nos Dieux,

» que n'usent-ils de leur puissance pour l'é-
» craser, ou du moins pour le chasser bien
» loin de nos terres, et lui ôter toute envie
» d'y revenir ? Pourquoi empruntent-ils
» notre secours pour leur défense ? Ne
» peuvent-ils pas se défendre eux-mêmes?
» Ou ils ne sont pas ce qu'ils veulent
» paraître, ou ils veulent paraître ce qu'ils
» ne sont pas ».

Une réflexion si raisonnable devait ouvrir les yeux au Cacique et aux principaux du village, mais ils n'y firent pas même attention, et ils ne songèrent qu'à se tenir bien armés, et à attendre de pied ferme cet ennemi irréconciliable des Dieux. Le Père parut enfin accompagné de peu de Néophytes ; car toute sa suite était demeurée derrière. Il s'éleva tout-à-coup un bruit confus de voix tumultueuses, et les Indiens s'avancèrent bien armés : à mesure qu'ils s'approchaient du Père, ils formaient deux aîles pour l'envelopper. Alors la pensée vint à un des Néophytes d'élever bien haut l'image de la sainte Vierge, afin que tous l'aperçussent : il était prévenu d'une secrète confiance, qu'elle les protègerait dans un danger si pressant. En effet, ces barbares se mettant en devoir de décocher leurs flèches contre le Missionnaire, leurs bras devinrent si faibles, qu'ils ne purent pas même les mouvoir, ce qui les effraya tellement, qu'ils s'enfuirent avec précipation dans la forêt, sans qu'aucun d'eux osât en sortir. Il ne resta dans le Village qu'un seul de ces Indiens nommé *Sonema*, qui

fut d'un grand secours dans la suite pour leur conversion.

Le jour suivant, le Missionnaire se trouvant comme le maître dans le Village, dont tous les habitans avaient disparu, ne put voir d'un œil tranquille les deux temples consacrés au Démon: il en renversa les tabernacles, et mit en pièce les statues; il en retira les ornemens, et tout ce qui servait à un culte si abominable; et après avoir allumé un grand feu, il y jeta tous ces symboles de l'idolâtrie. Le Cacique *Patozi*, qui ne voyait nul jour à entamer des propositions de paix avec ces Indiens fugitifs, prit le parti de se retirer avec ses vassaux, et conjura le Missionnaire de venir avec lui, et de mettre ses jours en sûreté. « Partez: à la bonne » heure, lui répondit le Père; mais je ne » sortirai pas d'ici que je n'aie annoncé » Jésus-Christ à ce pauvre Peuple, dussé-je » y perdre la vie ». Ses Néophytes tinrent le même langage.

Après le départ de *Patozi*, le Père prit son Bréviaire, et, tandis qu'il récitait son Office, il aperçut tout à coup à ses côtés un Indien de haute taille, et d'un air sérieux. Ce barbare voyant le livre que le Père tenait entre les mains, s'imagina qu'il contenait le charme qui avait rendu leurs bras immobiles. Il fit des efforts pour le lui arracher des mains. Le Père qui reconnut que c'était le Cacique du lieu, tâcha de le désabuser de son erreur. Il l'entretint d'abord des artifices du Démon, qui abusait de leur crédu-

lité pour les perdre ; il lui parla ensuite du vrai Dieu, à qui nous sommes redevables de notre être, et qui mérite seul nos adorations, et de sa Loi toute sainte, à l'observation de laquelle est attaché notre bonheur. Le Cacique l'écouta sans dire un seul mot, puis levant les épaules, il se retira à sa maison, où il prit une grosse poignée de flèches qu'il porta dans la forêt.

Il tint la nuit suivante un grand Conseil de tous les principaux du Village, où se trouva l'Indien *Sonema*. Ils furent longtemps dans l'irrésolution sur le parti qu'ils devaient prendre. Ce qui leur était déjà arrivé, leur fesait craindre que de nouveaux efforts pour perdre le Missionnaire ne fussent inutiles. *Sonema* parla alors ; et après avoir fait les plus grands éloges de la bonté et de la douceur de l'homme Apostolique ; il leur parla avec tant d'admiration des instructions qu'il lui avait faites de la Loi du vrai Dieu, que tous unanimement se déterminèrent à retourner au Village, et à se mettre entre ses mains. Ils sortirent donc de leurs bois ; et entrant dans le Village, ils allèrent droit à la cabane où était le Missionnaire, qui les reçut avec toutes sortes de caresses et d'amitiés : il semble que Notre Seigneur eût mis dans son air et dans ses manières, je ne sais quoi de plus qu'humain, qui attirait la confiance et le respect de ces Peuples. Ils se jetèrent à ses pieds ; ils lui demandèrent pardon, et aucun d'eux n'osait le quitter sans sa permission. Le

Mapono vint le dernier, se tenant en sa présence dans une posture modeste. Le Père le reçut à bras ouverts, et le fit asseoir auprès de lui : il lui exposa les vérités de la Religion ; il lui fit sentir que sans la connaissance du vrai Dieu, et sans la foi en Jésus-Christ, il était impossible de se sauver. Enfin, il lui témoigna qu'il était pénétré d'une vive douleur, mêlée d'indignation, de les voir tyrannisés par les *Tinimaacas*, cette Trinité diabolique qui ne cherchait que leur perte.

Tout le Peuple était attentif, et ne savait quel serait le fruit de cet entretien. Les uns croyaient que le *Mapono* ne manquerait pas de s'irriter et d'user de violence, pour défendre, avec éclat, la divinité des Démons ; d'autres s'attendaient à un succès plus favorable, et ils ne se trompèrent point. Ce *Mapono* avait de l'esprit et un beau naturel, et Dieu agissait dans son cœur par la force de sa grâce. Il se jeta aux pieds du Père, et le pria de l'admettre au rang des Chrétiens ; et pour preuve de la sincérité de ses desirs, il se leva aussitôt ; et adressant la parole à tous ces Indiens qui l'environnaient, il confessa hautement qu'il avait été trompé, et qu'il avait trompé les autres ; qu'il rétractait tout ce qu'il avait appris, et ce qu'il leur avait enseigné ; qu'il n'y a de vrai Dieu que Jésus-Christ ; que sa Loi est la seule qui conduit au salut éternel ; que pour réparer son infidélité passée, non-seulement il les exhortait à embrasser cette Loi sainte,

mais qu'il allait la faire connaitre aux Indiens *Jurucares*, *Cozicas*, et *Quimiticas*, afin qu'ils la suivissent à son exemple. Ce fut là un sujet de joie bien sensible pour le Missionnaire et ses zélés Néophytes, qui ne cessaient d'embrasser le nouveau Catéchumène, et de montrer leur affection au grand Peuple qui s'empressait d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ.

Le Père ayant fait faire une grande Croix, on la porta en procession jusqu'au milieu de la place où elle devait être plantée, tandis que les Néophytes chantaient les Litanies à deux chœurs de musique. Ces barbares, qui n'avaient jamais entendu une pareille harmonie, se croyaient transportés dans le Ciel, et ne pouvaient se lasser de l'entendre. Il se mit ensuite à baptiser les enfans. « On m'en présenta une si prodi-
» gieuse multitude, dit-il dans une de ses
» lettres, que toute la journée se passa à
» leur administrer le Baptême, et que les
» bras me tombaient de lassitude: pourrais-je
» exprimer l'abondance des consolations
» intérieures que je goûtais, voyant tant de
» jeunes Indiens régénérés dans les eaux du
» Baptême, et leurs parens qui étaient peu
» auparavant si entêtés de l'idolâtrie, deve-
» nus de fervens Catéchumènes! La saison
» des pluies qui était déjà commencée, ne
» me permit pas de demeurer plus long-
» temps parmi eux: il fallut partir pour
» retourner dans ma peuplade. Ces bons
» Indiens ne pouvaient se consoler de mon

» départ. Ils m'environnaient en sanglottant: » mon Père, me disaient-ils, faut-il que » vous nous abandonniez sitôt ? Ne nous » oublierez-vous pas ? Quand viendrez-vous » nous revoir ? Que ce soit au plutôt, » nous vous en conjurons. Puis s'adressant » à mes Néophytes, ils les priaient avec » larmes de m'amener incessamment dans » leur Village. Ils tinrent toujours le même » discours pendant un long espace de chemin » qu'ils m'accompagnèrent. Enfin, quand il » fallut se séparer, ils m'offrirent plusieurs » enfans pour me servir à l'Eglise: j'en choisis » trois qui me suivirent, et que je gardai » dans la peuplade ».

Le dessein du P. Cavallero était de parcourir toutes les terres de la Nation des *Manacicas*, afin d'en déraciner l'idolâtrie, d'y planter la Foi, et de disposer ces Peuples nombreux à se réunir dans des peuplades, pour y être instruits et y être admis au Baptême. Aussitôt que la saison le permit, il fit choix d'un nombre de fervens Néophytes, prêts comme lui à répandre leur sang, pour la conversion de ces infidèles, et il partit avec eux le quatrième d'Août de l'année 1707. Il arriva le jour qu'on célèbre la Fête de l'Assomption de la sainte Vierge, sur les bords de la rivière *Zununaca*. Le Cacique des Indiens *Zibacas*, nommé *Petumani*, vint au-devant de lui à la tête d'un nombre de ses vassaux, avec une provision abondante de poissons pour le régaler. Etant pressé de se rendre au Village, il laissa plu-

sieurs de ses gens pour accompagner le Père, pour lui applanir le chemin et lui fournir tout ce qui serait nécessaire pour sa subsistance.

Quand le Missionnaire arriva au Village, le Cacique vint le complimenter et le conduire à la grande place, où tous les Indiens, hommes, femmes et enfans s'étaient assemblés pour le recevoir. Dès qu'il parut, ce ne furent qu'acclamations et que cris de joie : tous l'environnèrent, et chacun s'empressa de lui baiser la main, et de lui demander sa bénédiction. Il songea d'abord à pacifier les troubles qui s'étaient élevés depuis son départ, entr'eux et les Indiens *Ziritucas*, et qui auraient été la source d'une guerre cruelle. Il fit appeler ces Indiens, qui ne firent nulle difficulté sur sa parole de se rendre dans un Village, qu'ils regardaient comme ennemi. Après avoir écouté leurs plaintes réciproques, et réglé leurs différends à l'amiable, il leur fit jurer une amitié constante, et la paix fut parfaitement rétablie.

Le jour suivant, tous les Indiens des deux Villages s'assemblèrent dans la place publique, et le Missionnaire leur renouvela les instructions qu'il leur avait faites l'année précédente, où il leur inspirait de l'horreur pour leurs fausses Divinités, et leur expliquait la Doctrine chrétienne : et afin qu'elle se gravât bien avant dans leur mémoire, il en avait réduit tous les articles en des espèces de Cantiques, qu'il avait composés en leur

langue. Il les fesait chanter par ses Néophytes ; mais ces Indiens ne leur donnaient aucun repos, en les leur fesant répéter sans cesse, afin de les apprendre par cœur, et de les chanter tous les jours, pour en conserver le souvenir.

Une faveur singulière accordée par la sainte-Vierge à un de ces Catéchumènes, contribua beaucoup à les maintenir dans leur attachement à la Foi. Le Cacique avait un neveu nommé *Zumacaze*. Une fièvre maligne le dévorait depuis plus d'un mois, et l'avait réduit à l'extrémité. Il se sentait mourir, et sa douleur était de n'avoir pas reçu le Baptême. Il avait entendu parler du pouvoir de la sainte-Vierge auprès de Dieu, et de sa bonté pour les hommes. La pensée lui vint de l'invoquer, et de mettre en elle toute sa confiance. » Vierge sainte, s'écria-» t-il en présence d'un grand nombre d'in-» diens, je crois que vous êtes la Mère de » Dieu, je crois en Jésus-Christ votre cher » Fils ; voudriez-vous m'abandonner dans » le triste état où je me trouve, et serait-ce » inutilement que j'aurais espéré en vous? » Ne permettez pas que je meure infidèle ; » délivrez-moi de cette fièvre, jusqu'à ce que » je puisse recevoir le saint Baptême, et aller » vous voir et vous aimer dans le Ciel ».

A peine eut-il achevé sa prière, qu'il se sentit exaucé ; ses forces revinrent tout à coup, et sa santé fut entièrement rétablie. Une guérison si prompte accordée à la prière du Catéchumène, enflamma de plus en plus

dans les cœurs de ces Peuples, le desir qu'ils avaient d'être Chrétiens. Dieu touché de la confiance qu'ils avaient en ses miséricordes, continua de répandre sur eux ses bénédictions : ils amenèrent au Missionnaire tous leurs malades, en le suppliant d'intercéder pour eux auprès d'un Dieu si puissant, dont il était le Ministre. Le Père se sentit inspiré de condescendre à leurs desirs : il demandait à chaque malade, s'il croyait en Jésus-Christ, et s'il voulait recevoir le Baptême. Le malade ayant répondu qu'oui, il lisait sur lui l'Evangile de la Messe, que l'Eglise a prescrite pour les infirmes ; et il finissait par ces paroles : *Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru.* Et aussitôt le malade était guéri, Dieu voulant sans doute récompenser leurs saints desirs, et les confirmer dans la Foi qu'ils étaient résolus d'embrasser.

Il finit sa Mission par baptiser les enfans qui étaient nés pendant son absence : le Cacique et les principaux du Village le prièrent de se transporter chez les Indiens *Jurucares*, qui désolaient tous les Villages d'alentour, en pillant les biens de leurs habitans, et les tuant sans miséricorde. Plus ce Peuple était féroce et barbare, plus le Missionnaire eut d'empressement à lui annoncer les vérités de la Foi. Après avoir marché quatre jours, il se trouva à l'entrée de leur Village, dont il croyait être encore bien éloigné. Voyant le péril de si près, il avertit ses Néophytes de faire un acte de contrition, et il leur donna une absolution générale. Un Gentil

qui les considérait fut touché ; et se jetant aux pieds du Père, il lui protesta qu'il voulait vivre et mourir Chrétien.

L'arrivée du Père avait été connue dès la veille du *Mapono ;* et craignant, selon les apparences, qu'il ne dévoilât ses supercheries, il avait déjà commandé, de la part des Dieux, à tous ces Indiens, d'aller se cacher dans les bois. Quand le Père entra dans le Village, il en restait encore quelques-uns qui prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un jeune homme d'une figure et d'une physionomie assez aimable. Le Père s'approcha de lui avec toute sorte de témoignages d'amitié : il lui fit des présens de quelques bagatelles d'Europe, dont ces barbares sont très-curieux, et il le renvoya fort content vers ses compatriotes qui avaient pris la fuite.

Dieu inspira à ce jeune homme tant d'affection pour le Missionnaire, et donna tant de force à ses paroles, qu'il changea en un instant le cœur de ses compatriotes. Peu-à-peu il les ramena au Village, et les conduisit au Missionnaire. Ces barbares, en l'envisageant, ne pouvaient revenir de leur surprise. Ils s'imaginaient que c'était un homme monstrueux, et qui devait être bien terrible, puisqu'il avait jeté l'épouvante parmi leurs Dieux, et qu'il les avait mis en fuite. Mais étant témoins de sa douceur et de son affabilité, ils conclurent que leurs Divinités étaient bien faibles, puisqu'elles appréhendaient un homme de ce caractère. Ces réflexions bannirent de leurs cœurs toute crainte, et y firent

naître un respect et une véritable affection pour l'homme Apostolique.

Le lendemain tout le Peuple s'assembla dans la place, au pied d'une Croix que le Père y avait déjà plantée. Il commença ses instructions sur la Religion. Il leur fit d'abord l'histoire de la création du monde, de la chûte des Anges prévaricateurs, et punis de supplices éternels pour leur révolte; il leur demanda si ces esprits rebelles et condamnés à l'enfer méritaient leurs hommages; il leur exposa les ruses et les artifices de leurs Prêtres, pour les entretenir dans le culte de ces infames Divinités. Il leur expliqua ensuite les mystères de la Foi et les articles de la Loi chrétienne, dont l'observation est suivie d'une éternelle récompense. On l'écoutait avec la plus grande attention. Le *Mapono* qui avait vieilli dans l'infidélité, ne pouvant s'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière, avoua publiquement que jusqu'ici il les avait trompés, pour se procurer de la considération et une subsistance honnête.

Le Père, ayant continué pendant quelques jours l'explication de la Doctrine chrétienne, et voyant l'impression qu'elle fesait sur l'esprit de ces barbares, songea à couper jusqu'à la racine de l'idolâtrie, en leur ôtant tout ce qui pouvait être une occasion de rechûte. Il se fit apporter dans la place les tabernacles de leurs idoles, et tout ce qui servait à leur culte, et après les avoir foulés aux pieds, il les brûla en leur présence. Après quoi il les exhorta fortement à mettre bas les armes et

à finir toute hostilité avec les Peuples voisins : le Cacique et les principaux du Village lui promirent d'aller eux-mêmes leur offrir la paix, et terminer toutes leurs querelles. Mais ce Cacique lui représenta qu'étant fort vieux, et n'ayant que peu de temps à vivre, il avait un extrême desir de recevoir le Baptême. Comme on s'est fait une loi de ne baptiser les adultes que quand ils vivent dans les peuplades, le Père ne put lui accorder cette grâce ; mais il le consola par la promesse qu'il lui fit, que bientôt, ou lui-même, ou quelqu'un de ses compagnons, viendraient le mettre dans la voie du salut. Du reste, il n'eut garde de lui refuser une petite Croix qu'il lui demanda pour gage de sa parole, afin de la porter pendue au cou, et qu'elle fût sa défense contre les attaques du Démon, en lui ajoutant qu'elle servirait de modèle à celles qu'il ferait faire à ses vassaux, pour se garantir pareillement des piéges de l'esprit infernal.

Après avoir baptisé les enfans qu'on lui présenta en grand nombre, il tourna ses pas vers le Village des Indiens *Quiriquicas*, qui après avoir tenté inutilement l'année précédente de le faire mourir, avaient fait paraître ensuite tant d'ardeur pour embrasser la Foi. Ces Indiens vinrent en grand nombre au-devant de lui, et lui firent un bon accueil, mais qui n'était pas accompagné de certains témoignages d'affection particuliers à ces Peuples, et auxquels il s'attendait. Le Missionnaire eut bientôt découvert la cause de leur

froideur. Une maladie contagieuse ravageait leur Village, et ils s'étaient persuadés que lui seul en était l'auteur, et que pour les punir de l'attentat qu'ils avaient formé contre sa vie, il fesait venir d'ailleurs la peste, et la répandait dans l'air qu'ils respiraient.

Le Missionnaire songea d'abord à leur ôter de l'esprit une idée si ridicule. « Je ne suis, » leur dit-il, qu'une faible créature, sans » force et sans pouvoir. Ce fléau qui vous » afflige, vous est envoyé de Dieu, Créateur » et Sauveur, maître de toutes choses; c'est » sa justice que vous devez fléchir, et ses » miséricordes qu'il vous faut implorer. » Il parlait encore lorsqu'on vint l'avertir que le Cacique, nommé *Sanucare*, était sur le point d'expirer : il courut aussitôt à son secours, et il le trouva tombé dans un délire frénétique, sans qu'aucun remède pût le soulager. A cette vue il se prosterna à terre, et fondant en pleurs, il demanda à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, que cette ame rachetée de son sang, pût recevoir le saint Baptême. Au moment le délire cessa, et la raison revint au malade. Le Père en profita pour l'instruire de nos divins Mystères, lui suggérer des actes de contrition, d'amour de Dieu, et de confiance en sa miséricorde, et lui conférer le Baptême, après quoi le malade rendit son ame à son Créateur.

Le lendemain le Père ordonna une procession générale, où il fit porter l'image de la sainte Vierge, dont il implorait l'assistance en faveur de ce Peuple encore nouveau dans la Foi;

Foi ; il visita les cabanes de ceux qui étaient attaqués de la peste ; en fesant mettre les assistans à genoux, il récitait tout haut la Salutation Angélique, puis il demandait au malade s'il croyait en Jésus-Christ, et s'il mettait sa confiance en la protection de sa sainte Mère : aussitôt qu'il avait répondu conformément à sa demande, il lui appliquait l'image de la sainte Vierge. Elle ne fut pas invoquée en vain, car la peste cessa en peu de jours, et tous les malades recouvrèrent la santé.

L'hiver qui approchait, pressait le Père de parcourir d'autres Villages. A peine s'était-il mis en chemin, pour se rendre chez les Indiens *Cozocas*, qu'un Cacique d'un Village voisin, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, l'aborda en lui fesant des plaintes amères, de ce qu'il ne venait pas chez lui ; et pour l'y engager, il n'y a point d'artifices, de prières, et de motifs auxquels il n'eût recours. Le Père ayant tâché de le contenter par les raisons qu'il lui apporta, l'invita à le suivre.

Lorsqu'il fut entré dans le village des *Cozocas*, et qu'il se montra dans une grande place où ces barbares étaient assemblés, il fut accueilli d'eux par une quantité prodigieuse de flèches, qu'ils lui décochèrent de toutes parts : c'est une merveille qu'il n'ait pas perdu la vie. Mais les flèches, quoique décochées avec le plus grand effort, venaient tomber à ses pieds, comme si elles eussent été repoussées par une main invisible ; il n'y eut que deux de ses Néophytes qui en furent

percés, l'un au bras, l'autre dans le bas-ventre. L'intrépidité du Missionnaire, qui, loin de reculer avançait toujours, les frappa, et suspendit leur fureur. Pendant cet intervalle il s'approcha du *Mapono*, et l'abordant avec un air affable : « Ne voyez-vous » pas, lui dit-il, que tous vos efforts pour » me nuire sont inutiles, à moins que Dieu » ne le permette ? Osez-vous dire que les » démons, que vous avez faits l'objet de votre » culte, sont les Seigneurs du Ciel et les » Maîtres de la Terre, eux qui ne sont que » de viles et méprisables créatures, condamnées au feu éternel par la divine Justice ? » Reconnaissez votre aveuglement, adorez » le Dieu qui les punit, qui seul mérite vos » adorations, et qui vous punira comme » eux, si vous fermez les yeux à la lumière » qui vient vous éclairer. »

Le *Mapono*, qui, dans sa fureur, avait dépêché un exprès au Cacique des *Subarecas*, nommé *Abetzaico*, pour venir avec ses soldats l'aider à exterminer l'ennemi capital des Dieux, se trouva tout-à-coup changé, et n'était plus le même homme. Il combla le Père d'amitiés ; il le logea chez lui, et le régala de tout ce qu'il y avait de meilleur dans le pays. *Abetzaico* arriva en même-temps sans armes, et suivi simplement de deux vassaux ; et, comme il était prévenu d'estime et d'amitié pour l'homme Apostolique, il reprocha d'abord au *Mapono* ses excès et le confirma dans les sentimens bien différens où il le trouva.

Cependant on vint avertir le Père, que ses deux Néophytes blessés étaient sur le point de rendre le dernier soupir. Il alla aussitôt les joindre. « Pourrais-je exprimer » dit-il, dans une de ses lettres, combien » mon cœur fut touché et attendri, quand » je vis ces deux Néophytes étendus sur la » terre toute rouge de leur sang, en proie » aux moustiques, et n'ayant que quelques » feuilles d'arbres pour couvrir leurs plaies! » Mais quelle fut mon admiration, quand » je fus témoin de leur patience, des ten- » dres entretiens qu'ils avaient avec Jésus- » Christ et la sainte Vierge, et de la joie » qu'ils fesaient paraître de verser leur sang » pour procurer le salut à ces barbares! » L'un d'eux n'avait reçu le Baptême que » depuis quelques mois; la flèche lui avait » percé le bras de part en part, et ses nerfs » blessés lui causaient de fréquentes pâmoi- » sons. Pour l'autre, les intestins lui sor- » taient du bas-ventre, et on eut bien de la » peine à les remettre dans leur état natu- » rel. Ils éprouvèrent bientôt l'un et l'autre » l'effet de leur confiance en la Mère de Dieu: » celui-ci, après un légor sommeil, se trouva » guéri; et celui-là, en peu de jours, ne » ressentit plus de douleur, et eut le libre » usage de son bras. »

Le Père demeura quelques jours avec ces Indiens, jusqu'à ce qu'il les eût entièrement gagnés à Jésus-Christ. Cependant *Abetzaico* le sollicitait continuellement de venir dans son Village, et il n'y eut pas moyen de se

Universitas CANADIANA

refuser plus long-temps à ses fortes instances. Aussitôt que le Père parut parmi les *Subarecas*, ce ne furent que fêtes et que réjouissances, ces bons Indiens ne sachant comment exprimer leur joie, et le desir qu'ils avaient d'embrasser la Loi chrétienne. Dieu récompensa leur ferveur par la santé qu'il rendit à tous les malades, sur lesquels le Missionnaire lut le saint Evangile. Mais leur joie se changea bientôt en une morne tristesse, lorsqu'ils le virent obligé de se séparer d'eux : comme son départ ne pouvait se différer, ils voulurent que la fleur de leur jeunesse l'accompagnât, pour lui applanir le chemin et le pourvoir de vivres, lui, et ceux qui étaient à sa suite.

Après avoir marché pendant quelques jours dans une épaisse forêt, par un sentier étroit et difficile, ses guides perdirent leur route et s'égarèrent. Il lui fallut errer plusieurs jours à l'aventure dans les bois, sans savoir où il allait, et ne trouvant pour vivre que les feuilles d'un certain arbre et des racines sauvages. Dans cet extrême embarras il eut recours à l'Archange saint Raphaël et aux saints Anges Gardiens, et peu après, lorsqu'il y pensait le moins, il se vit à la porte du Village des Indiens *Aruporecas*, où il avait fait Mission les années précédentes.

Il fut bien consolé de trouver dans ces Peuples le même éloignement de l'idolâtrie, et le même desir de professer la Loi chrétienne, où il les avait laissés. Il passa quel-

ques jours à les instruire de nouveau et à les confirmer dans leurs bons sentimens, puis il reprit sa route.

Après avoir traversé des lacs, des marais et des bois, il s'égara de nouveau sans pouvoir s'orienter ni découvrir le chemin qu'il devait prendre. Il avait ouï dire que le Village des Indiens *Bohocas* se trouvait dans ces cantons-là, auprès d'une haute montagne. Il fit monter un Indien au sommet d'un grand arbre pour observer tout l'horizon. Cet Indien aperçut heureusement la montagne, et c'est vers ce côté-là qu'ils dirigèrent leur route. Ils arrivèrent bien fatigués au Village, où ces bons Indiens n'oublièrent rien pour rétablir leurs forces. On avait logé le Père dans une cabane fort propre. Il y trouva des disciplines armées d'épines très-piquantes; et ayant appris qu'il y en avait un grand nombre de semblables dans le Village, il craignit que cette apparence d'austérité ne cachât quelque reste de superstition. Il fit venir le Cacique, qui se nommait *Sorioco*, et lui montrant une de ces disciplines, il lui demanda ce que signifiait cette nouveauté, qu'il n'avait vue nulle part. « Je vais vous l'expliquer, répondit le » Cacique : les Indiens *Barillos* s'avisèrent » de vouloir s'établir parmi nous, et nous » y consentîmes. C'est un Peuple hautain et » superbe, qui prit bientôt des airs dédai- » gneux et méprisans, tournant en ridicule » toutes nos actions. Nous en fûmes piqués » au vif, et nous conjurâmes leur perte

» Dans le silence de la nuit nous fîmes périr » tous les hommes, ne réservant que les » femmes, qui pouvaient être de quelque » utilité. Le châtiment suivit de près notre » crime : la peste se répandit dans le Vil- » lage, et nous la regardâmes comme une » punition de Dieu. Dès-lors nous songeâ- » mes à appaiser sa colère. Nous savions que » dans les peuplades Chrétiennes, cet ins- » trument de pénitence est en usage pour » expier ses fautes ; nous y eûmes recours, » et deux fois le jour nous allions nous pros- » terner au pied de la Croix, et criant à » Dieu miséricorde, nous nous frappions » avec ces disciplines jusqu'à répandre du » sang en abondance. Il paraît que notre pé- » nitence fut agréée de Dieu ; car en peu de » jours la peste cessa, et nul de ceux qui » en furent atteints ne mourut. Depuis ce » temps la Croix est encore beaucoup plus » en vénération parmi nous. » Le Père con- çut par ce discours quelle serait la ferveur des Indiens, lorsque, rassemblés dans des peuplades, comme ils le souhaitaient, ils seraient parfaitement instruits des vérités de la Religion. Il les laissa dans cette douce es- pérance, et continua son voyage jusqu'à la réduction ou peuplade de Saint-Xavier, où, après cinq mois de fatigues et de souffran- ces, il arriva au mois de Janvier de l'année 1708.

Dès que la saison des pluies fut passée, le Père Cavallero songea à recueillir le fruit de ses travaux auprès de tant de barbares

qu'il avait disposés au Christianisme et à établir dans une vallée commode une réduction ou peuplade, où il pût les rassembler. Il n'y avait point à choisir, car le pays est tout couvert de bois. Il ne se présenta qu'une assez vaste campagne, mais fort marécageuse et infestée de moustiques. Elle est située dans le voisinage des Indiens *Tapacuras* et *Paunaucas*. C'est dans cette campagne et aux bords d'un grand lac, qu'il fut forcé d'établir la nouvelle peuplade sous le titre de l'Immaculée Conception. Il y avait aux environs de ce lac plusieurs habitations d'Indiens *Paunapas*, *Unapes* et *Carababas*. Ces Peuples sont extraordinairement sauvages, mais lâches et timides : hommes et femmes, ils n'ont pas le moindre vêtement qui les couvre : ils n'ont proprement d'autre Dieu que leur appétit brutal, et s'ils rendent quelque culte au Démon, ce n'est qu'autant qu'ils se persuadent qu'il y va de leur intérêt : ils ne vont point à la chasse dans les bois, et ils se contentent de ce que leurs campagnes leur fournissent. Ils parurent fort dociles aux instructions que leur fit le Missionnaire, et ils consentirent tous à vivre dans la peuplade, pourvu qu'on leur permît la *chica*, qui est leur boisson ordinaire, et dont ils ne pouvaient pas se priver, disaient-ils, parce que l'eau crue leur causait de violentes coliques d'estomac. Le Père n'eut pas de peine à leur en permettre l'usage, parce qu'ils la prenaient avec modération, et qu'ils n'étaient pas sujets à s'enivrer comme les

autres barbares. Pour composer cette liqueur qui leur est si agréable, ils font rôtir le maïs jusqu'à ce qu'il devienne du charbon, et après l'avoir bien pilé, ils le jettent dans de grandes chaudières d'eau, où ils le font bouillir. Cette eau noire et dégoûtante est ce qu'ils appellent *chica*, et ce qui fait leurs délices.

D'autres Peuples voisins des Indiens *Mannacicas* vinrent habiter la même peuplade, qui se trouva en peu de temps très-nombreuse. Mais comme l'air y était mal-sain, et qu'il y avait lieu de craindre que les maladies ne vinssent ravager son troupeau, le Père résolut de la transporter ailleurs. Il découvrit pour lors une grande plaine fort agréable, qui avait à l'Orient les *Puyzocas*; au Nord, les *Cozocas*; et à l'Occident, les *Cosiricas*. C'est dans cette plaine qu'il se fixa, et qu'avec le secours de ses Catéchumènes, il eut bientôt rebâti la peuplade. Il s'appliqua aussitôt avec un zèle infatigable à cultiver ce grand Peuple, à déraciner le fond de barbarie avec lequel il était né, à l'humaniser peu-à-peu, et à l'instruire de nos divins Mystères et des obligations de la vie Chrétienne. Toute la journée était occupée dans ces fonctions laborieuses, et le temps de la nuit il le réservait pour la prière, et pour un léger repos de quelques heures, qui le mît en état de reprendre le lendemain ses travaux ordinaires.

Lorsqu'après une année entière de sueurs et de fatigues, il eut établi dans sa nouvelle peuplade le même ordre qui s'observe dans

les autres peuplades Chrétiennes, qu'il vit ses Néophytes bien affermis dans la Foi, et se portant avec ferveur à tous les exercices de la piété, il laissa pendant quelque-temps à son compagnon le soin de les entretenir dans ces saintes pratiques, et il tourna ses vues vers d'autres Nations barbares, pour les soumettre au joug de l'Evangile. La conversion des Indiens *Puyzocas* était la plus difficile; ces infidèles devinrent le principal objet de son zèle.

Il partit accompagné de trente-six Indiens *Mannacicas*, auxquels il avait donné tout récemment le Baptême. Il souffrit plus que jamais dans ce voyage, parce qu'une humeur maligne s'étant jetée sur ses jambes, il ne pouvait marcher qu'avec le secours de ses Néophytes. Enfin, il arriva bien fatigué chez les *Puyzocas*; on l'y reçut avec des démonstrations de joie extraordinaires, chacun s'empressant à lui marquer son affection, et à lui offrir des fruits du pays et d'autres soulagemens semblables. Le Cacique ne cédait à pas un de ses vassaux dans les témoignages de son amitié, tandis que lui et les siens, sous de trompeuses caresses, couvraient la plus noire perfidie. Il ordonna que ces nouveaux venus fussent partagés dans différentes cabanes, ensorte qu'ils ne fussent que deux ou trois ensemble.

Aussitôt qu'ils se furent mis à table pour prendre un léger repas, une troupe de femmes parurent toutes nues dans la place, se tirant des lignes noires sur le visage. C'est

une cérémonie en usage parmi eux, lorsqu'ils trament quelque funeste complot. Au même temps ces barbares vinrent fondre sur les Néophytes, et les assommèrent. Quelques-uns échappés à leur fureur, coururent en hâte à la cabane où était le Père, qui disait tranquillement son Office : l'un d'eux le chargea sur ses épaules pour lui sauver la vie par la fuite. Ce fut inutilement : il fut bientôt atteint par ces furieux, qui le percèrent d'un javelot. Le Père se sentant frappé à mort, se débarrassa du Néophyte qui le portait, et se mettant à genoux devant son Crucifix, il offrait à Dieu son sang pour ceux qui le répandaient si cruellement : prononçant ensuite les saints noms de Jésus et de Marie, il reçut sur la tête un coup de massue qui lui arracha la vie. Ce fut le 18 de Septembre de l'année 1711 qu'il termina sa carrière par une mort si glorieuse. Vingt-six Néophytes qui l'accompagnaient furent pareillement les victimes de leur zèle. Les autres retournèrent à la peuplade de la Conception, et cinq y moururent de leurs blessures. Ces nouveaux Fidèles furent consternés, lorsqu'ils apprirent la perte qu'ils venaient de faire. Ils allèrent en grand nombre, bien armés, chercher le corps de leur cher Père ; ils l'apportèrent à la peuplade avec la plus grande vénération, et ils continuent de le révérer comme un de ces hommes Apostoliques, qui (1) se sont livrés eux-mêmes,

(1) *Qui tradiderunt animas suas, pro nomine Domini nostri Jesu Christi.*

et ont exposé leur vie, pour annoncer aux Nations le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cependant le Père de Zéa, qui demeurait à la peuplade de Saint-Joseph, pensait de son côté à établir une réduction ou peuplade. Un nombre de zélés Néophytes partirent par ses ordres pour aller à la recherche des barbares. Ils marchèrent pendant plusieurs jours; et enfin, ils découvrirent des traces de pieds d'hommes, qui marquaient qu'un bon nombre d'Indiens avait passé un peu plus loin; ils aperçurent un vieillard avec sa famille, qui ensemençait ses terres. Ce pauvre Indien pâlit à la vue des Néophytes, et tout tremblant de peur, il les supplia de ne pas lui ôter la vie. Les Néophytes ne purent s'empêcher de rire de sa frayeur, et pour le délivrer de toute inquiétude, ils accompagnèrent de quelques présens, et entr'autres d'un petit couteau, les marques d'amitié qu'ils lui donnèrent. Le vieillard sautant de joie, conduisit ses bienfaiteurs à son Village, où on les accueillit avec toute sorte de témoignages d'amitié, auxquels ils répondirent par de petits présens, qui gagnèrent entièrement ces infidèles. Mais comme leur langue était différente, et qu'ils ne s'entendaient ni les uns ni les autres, on leur accorda deux jeunes gens qu'ils emmenèrent avec eux, pour apprendre la langue des Chiquites, et leur servir d'interprètes.

Ces Indiens sont de la Nation des *Morotocos*. Ils sont de haute taille, et d'une complexion robuste. Ils font leurs flèches et

leurs lances d'un bois très-dur, qu'ils savent manier avec beaucoup d'adresse. Les femmes y ont toute l'autorité ; et non-seulement les maris leur obéissent, mais ils sont encore chargés des plus vils ministères du ménage et des détails domestiques. Elles ne conservent pas plus de deux enfans ; quand elles en ont davantage, elles les font mourir, pour se débarrasser des soins qu'exige leur enfance. Quoiqu'ils aient des Caciques et des Capitaines, il n'y a parmi eux nul vestige de gouvernement et de religion. Leur pays est sec et stérile, et tout environné de montagnes et de rochers : ils n'ont pour tout aliment que des racines qu'ils trouvent en abondance dans les bois. Ils ont des forêts de palmiers ; le tronc de ces arbres leur fournit une moëlle spongieuse, dont ils expriment le suc qui leur sert de boisson. Quoique, durant l'hiver, l'air soit fort froid dant leur climat, et que souvent il y gêle, ils sont totalement nus, et n'en ressentent nulle incommodité. Un calus général leur épaissit la peau, l'endurcit, et les rend insensibles aux injures de l'air.

Les deux jeunes Indiens *Morotocos* ne pouvaient contenir la joie qu'ils ressentaient d'avoir quitté leur misérable pays, et de se trouver parmi les Chrétiens dans un lieu où ils avaient abondamment de quoi satisfaire aux besoins de la vie. Quand ils eurent appris la langue des Chiquites, le Père Philippe Suarez les prit pour interprètes, et alla visiter les cinq Villages d'Indiens qui

forment cette Nation, pour leur faire connaître le vrai Dieu. Les entretiens que le Missionnaire eut avec eux sur les vérités de la Religion, appuyés du rapport que leurs jeunes compatriotes leur firent de la vie qu'on menait dans la peuplade, les déterminèrent tous à le suivre, et à aller s'y établir.

D'autres Néophytes de la même peuplade avaient fait une semblable excursion chez d'autres Indiens d'une Nation nommée *Tapiquies*, et avaient pareillement amené avec eux deux de ces Indiens pour apprendre la langue Chiquite, et servir d'interprètes. A quelque temps de là leurs parens ayant eu quelque inquiétude sur la destinée de leurs enfans, se rendirent à la peuplade pour s'en informer par eux-mêmes. On leur témoigna tant d'amitié, et ils furent si charmés des exercices qui s'y pratiquaient, qu'ils engagèrent tous les Indiens de leur Nation à venir fixer leur demeure parmi ces nouveaux fidèles, et à s'assujétir aux lois de l'Evangile. Il n'y eut que quelques familles qui ne purent se résoudre à quitter leur terre natale; mais enfin, en l'année 1715, que le P. Suarez passa par leurs habitations, elles surmontèrent leurs répugnances, et vinrent se joindre à leurs compatriotes.

Ces nouveaux venus donnèrent des connaissances bien particularisées d'une infinité d'autres Nations répandues dans toutes ces terres, jusqu'à la grande Province de *Chaco*, et entr'autres des Indiens *Zamucos*, qui

habitent six grands Villages, dont chacun est plus peuplé que la réduction de Saint-Joseph ; et six autres moins grands, mais qui se touchent presque les uns les autres, tant ils sont voisins, et où l'on parle la même langue. On prit dès-lors le dessein de travailler à la conversion de ce grand Peuple : mais auparavant on ne pouvait se dispenser de former au plutôt une nouvelle peuplade, en partageant celle de Saint-Joseph, laquelle était devenue si nombreuse par le concours de tant de familles Indiennes, qui étaient venues s'y établir, que les terres des environs ne pouvaient plus suffire à leur subsistance.

A neuf lieues de Saint-Joseph se voit une belle plaine, nommée Naranjal, qui n'est stérile que par le défaut de culture ; c'est cette plaine que l'on choisit, de l'agrément des Néophytes, pour y bâtir la peuplade sous l'invocation de saint Jean-Baptiste ; elle fut composée d'anciens Néophytes et de quatre Nations différentes d'Indiens, qui se portèrent tous avec une égale ardeur à construire l'Eglise et les maisons, et en même-temps à défricher les terres, et à les ensemencer. Le Père Jean-Baptiste Xandra, que le Père de Zéa s'était associé pour gouverner la nouvelle peuplade, n'omit rien de tout ce qu'un grand zèle peut inspirer pour former ces barbares aux vertus civiles et Chrétiennes, et Dieu bénit tellement ses travaux, que le Père de Zéa, au retour de quelques excursions qu'il avait faites dans les terres infidè-

les, fut fort surpris de trouver une nouvelle Chrétienté, devenue en peu de temps si raisonnable et si fervente.

Il crut qu'il était temps d'exécuter le dessein qui lui tenait si fort à cœur, de porter le nom de Jésus-Christ à la nombreuse Nation des infidèles *Zamucos*. Cette entreprise fut beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait prévu. Il partit au mois de Juillet de l'année 1716, accompagné d'un grand nombre de ses Néophytes. Les tempêtes qu'il essuya d'abord, les continuels tourbillons de vents furieux, et le débordement des rivières ne lui permirent de faire que quatorze lieues en dix-neuf jours. Il passa par quelques Villages des Indiens *Tapiquies*, absolument ruinés, où il trouva une trentaine de ces Indiens, qu'il gagna à Jésus-Christ, et qu'il fit conduire par quelques-uns de ses Néophytes à la réduction de Saint-Joseph. Lorsqu'il eut marché encore quelques lieues, il se présenta une forêt longue de dix lieues, la plus épaisse et la moins accessible qu'il eût encore trouvée dans ses différentes courses; il fallut s'y faire un passage. Les Indiens y travaillèrent, mais quand ils en eurent défriché environ la moitié, ils perdirent entièrement courage. Le Père les ranima par ses paroles, et encore plus par son exemple, se mettant à leur tête la hache à la main; et enfin, en dix-neuf jours, ils percèrent tout le bois; mais il est inconcevable ce qu'ils eurent à souffrir d'une infinité de moustiques et de différentes sortes de taons, qui ne leur donnaient

de repos ni jour ni nuit, et qui, par leurs continuelles piqûres, les défigurèrent entièrement, et leur laissèrent long-temps les marques de leur persécution.

Au sortir du bois il se vit dans une vaste Campagne, tout-à-fait stérile, et qui était terminée par une autre forêt, où il fallait se faire jour avec les mêmes fatigues que dans celle qu'il venait de traverser. Le pays ne fournit ni gibier ni poisson, ni même de ruches à miel, comme on en trouve par-tout ailleurs, et la terre ne produit que quelques racines, dont l'amertume n'était pas supportable au goût, quelque affamé qu'on fût. Le Père alla visiter deux Villages qui n'étaient pas éloignés, où il croyait trouver quelque ressource; mais toutes les habitations étaient abandonnées, les Indiens s'étant répandus dans les forêts pour y chercher de quoi subsister. Il rencontra cependant une soixantaine de ces barbares, auxquels il n'eut pas de peine à persuader les vérités de la Foi. Il les mit entre les mains de quelques-uns de ses Néophytes, qui les menèrent à la peuplade de Saint-Joseph. Comme les forces manquaient à toute sa suite faute d'alimens, il fut contraint de renoncer pour le présent à son entreprise, et d'en différer l'exécution à l'année suivante.

L'impatience où était le Père de Zéa de porter la Foi chez les Indiens *Zamucos*, lui fit devancer le temps où d'ordinaire les pluies finissent. Il prit avec lui douze fervens Chrétiens pleins d'ardeur et de courage, avec

lesquels il se mit en chemin au mois de Février de l'année 1717, et après avoir suivi la même route qu'il avait tenue l'année précédente; il se trouva enfin à cette seconde forêt, au travers de laquelle il fallait s'ouvrir un passage. Ils y travaillèrent sans relâche; mais les eaux, qui croissaient chaque jour, les gagnaient insensiblement, et quand ils eurent pénétré jusqu'au milieu de la forêt, ils se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le risque où ils étaient de se noyer obligea le Missionnaire et sa suite à rebrousser chemin, et à retourner pour la seconde fois à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste.

Le Père de Zéa, que tant de difficultés n'avaient point rebuté, partit pour la troisième fois au mois de Mai avec plusieurs Néophytes; et enfin, il vint à bout de finir l'ouvrage commencé quelques mois auparavant, et de traverser la forêt. Il arriva le 12 Juillet au premier Village des *Zamucos :* la joie que causa son arrivée surpassa ses espérances; ces Peuples ne savaient quelles caresses lui faire; ils l'environnèrent avec les plus grandes démonstrations de repect et d'amitié; ils s'empressaient à lui baiser la main; ils ne cessaient d'embrasser les Néophytes; ils les logèrent dans leurs cabanes, et ils les régalèrent aussi bien que pouvait le permettre la pauvreté de leur pays.

Le lendemain le Père les assembla dans la grande place; il leur déclara le sujet qui lui avait fait essuyer tant de fatigues pour venir les voir, que son dessein était de leur

faire connaître le vrai Dieu qu'ils ignoraient, de les engager à pratiquer sa Loi, et à se procurer un éternel bonheur; puis il leur demanda s'ils agréaient que des Missionnaires vinssent les instruire des vérités de la Foi, et leur enseigner le chemin du Ciel. Ils répondirent que c'était là depuis long-temps l'objet de leurs desirs, et que s'ils n'étaient pas Chrétiens, c'est que personne ne leur avait encore expliqué les vérités qu'ils devaient croire, et les commandemens qu'ils devaient observer.

Le Père ne pouvant contenir la joie qu'il ressentait au fond du cœur : « Si cela est » ainsi, répliqua-t-il, il faut commencer » par élever une Eglise au vrai Dieu, et vous » réunir tous dans un même lieu pour l'ho» norer et le servir. » Alors les deux principaux Caciques se levèrent, et dirent qu'ils ne souhaitaient rien davantage, mais qu'il fallait choisir un lieu plus favorable que leur Village, et qu'il pouvait s'assurer que tous leurs voisins, qui sont de leur Nation, se joindraient volontiers à eux, pour former tous ensemble une nombreuse peuplade. Cependant le Père fit planter une grande Croix sur un tertre. Tous ces Indiens se mirent à genoux et l'adorèrent. Les Néophytes chantèrent ensuite les Litanies de la Ste Vierge, après quoi le Père mit tout ce Peuple et la peuplade où il allait s'établir, sous la protection de saint Ignace. Il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans douleur de part et d'autre, mais ils se consolèrent mutuelle-

ment sur ce qu'ils ne seraient pas long-temps sans se revoir. Le Père en s'en retournant eut occasion d'entretenir des vérités Chrétiennes une centaine d'Indiens qu'il trouva sur sa route, et de les gagner à Jésus-Christ. Ces Indiens étaient de trois Nations différentes ; savoir : des *Zinotecas*, des *Joporetecas* et des *Cucarates*. Il les emmena avec lui à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste.

A peine fut-il arrivé qu'il reçut une lettre du Révérend Père Général, qui le constituait Provincial de la Province du Paraguay ; ce fut un coup de foudre pour lui ; il comptait consommer l'ouvrage qu'il avait commencé de la conversion de ses chers *Zamucos*, et sacrifier le reste de ses jours à les conduire dans la voie du salut ; mais considérant que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, il vit les ordres de Dieu dans ceux de son Supérieur ; il s'y conforma avec une parfaite résignation, et il confia l'établissement et le soin de la nouvelle peuplade au zèle du Père Michel de Yegros.

Ce Père n'avait, ce semble, qu'à recueillir le fruit des travaux de son prédécesseur ; il ne s'agissait plus que de convenir avec les Indiens *Zamucos* de l'endroit qui leur agréerait davantage, pour y bâtir la peuplade. Il partit donc au mois de Septembre de l'année 1718, avec le frère Albert Romero, et un certain nombre de nouveaux Chrétiens. Quand il fut arrivé dans la forêt la plus proche du Village, il fit prendre le devant à quelques-uns de ses

Chrétiens, pour aller avertir le principal Cacique de son arrivée, et lui porter de sa part une canne fort propre, et une veste de couleur. C'est un riche présent dans l'idée de ces Indiens.

Toutes les amitiés dont ces Peuples sont capables, ils les témoignèrent aux députés du Missionnaire : ils furent admis à la table du Cacique, dont tout le repas consistait en des racines de cardes sauvages. Le lendemain le Cacique, accompagné de Chrétiens et d'un nombre de ses vassaux, alla au-devant du Père, qu'il rencontra presque au sortir de la forêt, et ils vinrent de compagnie jusqu'à l'endroit où la Croix était plantée, et où tout le Peuple s'était assemblé. La joie fut universelle parmi ces barbares, et ils ne savaient comment l'exprimer. Le Cacique parla au nom de tous, et dit que nonobstant leur pauvreté, et l'extrême disette qu'ils avaient eu à souffrir, il n'avait jamais voulu permettre que ses vassaux s'éloignassent du Village, de crainte qu'un Missionnaire n'arrivât pendant leur absence ; que dans l'impatience où il était de son arrivée, il avait souvent envoyé à la découverte, et y était allé lui-même, pour voir s'il n'en paraîtrait pas quelqu'un, et qu'il pouvait juger de là combien il désirait sa présence, et le plaisir qu'elle leur causait.

On traita ensuite de l'endroit le plus convenable pour l'établissement de la peuplade. Le Père leur dit que dans un de ses voyages

il avait passé par des terres qui sont au-delà de leurs montagnes, et dans le voisinage des Indiens *Cucarates*, et que ces terres lui paraissaient fort propres à être cultivées, et à fournir abondamment à leurs besoins. Le Cacique répondit au Père qu'il connaissait parfaitement ces campagnes, et qu'on ne pouvait faire un meilleur choix ; qu'il retournât donc chez lui, afin de préparer tout ce qui était nécessaire pour la nouvelle peuplade, tandis que lui disposerait ses voisins à le suivre, et que, quand il serait temps, ils iraient tous ensemble l'attendre sur le lieu même ; mais que pour éviter toute méprise, il lui donnait deux de ses vassaux qui l'accompagneraient, et qui prendraient le devant, afin de venir l'informer du jour qu'il aurait fixé pour son départ. Les autres Indiens donnèrent leur suffrage par acclamations, et en lui témoignant le desir qu'ils avaient de recevoir au plutôt le saint Baptême, ils le prièrent de presser son retour.

Le Missionnaire partit avec un contentement qui était au-dessus de ses expressions. Il arriva comblé de joie à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, avec les deux Catéchumènes qu'il amenait, auxquels les Néophytes témoignèrent une affection extrordinaire tout le temps qu'ils demeurèrent avec eux. Sur la fin de Juillet de l'année 1719, le Père les dépêcha vers leur Cacique, afin de l'avertir qu'il était sur le point de se rendre au lieu dont ils étaient convenus, et qu'il comptait de l'y trouver, lui, et tous ceux qui devaient

le suivre, et former ensemble la nouvelle peuplade. Il partit en effet peu après, avec le Frère Albert Romero, et un bon nombre de Néophytes, qui étaient chargés des ornemens nécessaires pour célébrer le saint Sacrifice de la Messe, et de tous les outils propres à défricher et à cultiver les terres.

Quand ils arrivèrent au lieu destiné, où ils s'attendaient de voir rassemblée une multitude de ces Indiens, ils furent fort étonnés de n'y pas trouver une seule ame. Le Père envoya plusieurs de ses Néophytes pour parcourir le Pays d'alentour : nul de ces Indiens ne parut. Ils pénétrèrent jusqu'à leur Village, ils en trouvèrent les habitations brûlées ; ce n'était plus qu'une vaste solitude. Ils apprirent néanmoins que ces barbares s'étaient retirés à quelques journées de là, proche un lac fort poissonneux, et qu'ils avaient fermé les passages par où l'on pouvait s'y rendre.

Le Frère Romero prit la résolution de les aller chercher. Il se mit en chemin avec quelques Néophytes, et pénétra enfin jusqu'au lieu de leur retraite : il les fit ressouvenir de la promesse qu'ils avaient faite à Dieu et aux Missionnaires d'embrasser le Christianisme, et de se réunir à ce dessein dans cette vaste campagne, qu'ils avaient choisie eux-mêmes pour y bâtir la peuplade. Ces barbares répondirent sans se déconcerter, qu'ils n'avaient pas changé de sentiment, et qu'ils étaient prêts à le suivre à l'heure même. En effet, ils partirent avec lui en grand nombre, un Cacique à leur tête, et ils déguisèrent avec

tant d'artifices l'atrocité du crime qu'ils méditaient, qu'on ne pouvait guères soupçonner leur sincérité : les premiers jours du voyage ils ne s'entretenaient d'autre chose avec le Frère, que de l'ardent desir qu'ils avaient de recevoir le Baptême, et de pratiquer la Loi chrétienne. Mais le premier jour d'Octobre ils se démasquèrent et dévoilèrent leur perfidie. Ils se jetèrent sur les Néophytes, dont douze furent massacrés : au même temps le Cacique saisit le Frère Romero, et lui fendit la tête d'un coup de hache. Il le dépouilla de ses habits, et, dans la crainte que les Chiquites ne vinssent tirer vengeance d'un si noir attentat, ils prirent tous la fuite, et se réfugièrent dans les bois.

Les Néophytes échappés à la cruauté de ces barbares, apportèrent une nouvelle si peu attendue ; elle se répandit bientôt dans toutes les peuplades Chrétiennes, où ce saint Frère fut extrêmement regretté de tous les Néophytes, qui la plupart avaient ressenti les effets de son zèle et de sa charité.

Voilà, Monsieur, tout ce qui j'ai pu apprendre sur l'état présent des Missions de la Province du Paraguay, jusqu'en l'année 1726. L'éloignement des lieux ne permet pas d'en recevoir de fraiches nouvelles ; il est à croire que depuis ce temps-là on aura fondé la peuplade de Saint-Ignace. A mesure que Dieu bénit les travaux des ouvriers Evangéliques, et qu'ils réduisent sous l'empire de Jésus-Christ tant de Nations barbares, ce sont autant de sujets qu'ils acquièrent à la Monar-

chie d'Espagne. Je ne manquerai pas de vous faire part des nouvelles connaissances qui me viendront dans la suite, et de vous donner en cela des preuves du desir que j'ai de vous satisfaire, et du respect avec lequel je suis, etc.

LETTRE

Du Père Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la réduction de Saint-Ignace des Indiens Zamucos, dans le Paraguay, le 17 Mai 1738.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Vous avez, sans doute, reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire en l'année 1735, où je vous fesais le détail de la mort du vénérable P. Lizardi, le compagnon inséparable de mes travaux chez les Chiriguanes, qui le massacrèrent inhumainement. Je vous ajoutais qu'on prenait la résolution d'abandonner une Nation perfide et cruelle, qui a répandu le sang de tant d'ouvriers Evangéliques, lesquels, par leur zèle et par des peines immenses, n'ont jamais pu adoucir tant soit peu sa férocité.

Depuis

Depuis ce temps-là, jusqu'à cette année, j'ai été chargé de la Mission de presque toute la Province de *Los-Chichas*, de celle de *Lipez*, et de nos vallées circonvoisines. Ces Missions sont très-laborieuses. Pour m'y rendre plus utile, j'avais appris la langue Indienne, qu'on nomme la langue *Quichoa*, que parlent les Indiens de presque tout le Pérou, et j'avais acquis la facilité de leur prêcher les vérités Chrétiennes en leur langue naturelle. Lorsque je m'y attendais le moins, je reçus une lettre du Révérend Père Provincial, qui me destinait aux Missions des Chiquites, et me recommandait de m'y rendre dans le cours de cette année.

Ces Missions sont si pénibles, que les Supérieurs n'y envoient personne, qui ne les ait demandées avec beaucoup d'instance. Ainsi je regardai comme un heureux présage des bénédictions que Dieu daignerait répandre sur mes travaux, la grâce singulière d'y être nommé sans qu'il y eût eu de sollicitation de ma part.

On compte plus de trois cens lieues depuis *Tarija*, où j'étais, jusqu'à la première réduction ou peuplade des Chiquites, qui est celle de Saint-François-Xavier. Il me fallut traverser d'affreuses montagnes, et je n'avais que quatre mois pour faire ce voyage; car, pour peu que je me fusse arrêté sur la route, les pluies continuelles de la Zone torride, m'en auraient fermé l'entrée. Vous serez surpris de tout le Pays qu'il m'a fallu parcourir, et de la quantité de lieues que

j'ai été obligé de faire depuis huit ans que je suis dans ces Missions. Le détail que je vais vous en faire, ne vous sera peut-être pas désagréable, du-moins il vous donnera une connaissance certaine de la distance d'un lieu à un autre.

De Buenos-Ayres où j'arrivai d'abord, et qui fut ma première entrée dans ces Missions, j'allai à Santa-Fé, ce sont quatre-vingts lieues : de Santa-Fé à la ville de Corrientes, cent cinquante lieues ; de Corrientes à la réduction de Saint-Ignace, soixante-douze ; de Saint-Ignace à celle qu'on nomme *Corpus*, soixante ; de celle-ci à *Gapeyu*, quatre-vingts ; de *Gapeyu* à Buenos-Ayres, deux cens ; de Buenos-Ayres à Corduba, cent soixante ; de Corduba à Santiago, cent ; de Santiago à San Miguel, quarante ; de San Miguel à Salta, quatre-vingts ; de Salta à Tarija, quatre-vingt-dix ; de Tarija aux Chiriguanes, où j'ai fait quatre voyages, deux cent quatre-vingts ; de Tarija à Lipez, quatre-vingts ; de Tarija à los Chichas, soixante-dix ; de Tarija à Cinti, quarante ; de Tarija aux Vallées, quatre-vingts ; de Tarija à Saint-Xavier, première réduction des Chiquites, trois cens ; de Saint-Xavier à la réduction de Saint-Ignace des Zamucos, cent soixante-dix. Ce qui se monte à deux mille cent trente-deux lieues. Que serait-ce si j'ajoutais à ce calcul, les lieues que j'ai faites en détours, car je ne parle que de celles qu'il m'a fallu faire en droiture ? on en compterait plus de trois mille.

La première réduction des Chiquites, nommée de Saint-Xavier, est par seize degrés de latitude Sud, et trois cent dix-huit degrés de longitude. Celle de Saint-Ignace des *Zamucos*, d'où je vous écris, est par vingt degrés de latitude Sud, et trois cent vingt de longitude, éloignée d'environ mille lieues de Buenos-Ayres, par la route que l'on doit suivre pour y arriver.

Ce fut à la fin d'Octobre de l'année dernière que j'arrivai à la réduction de Saint-Xavier, après avoir mis trois mois dans mon voyage. A peine eus-je pris quelques jours de repos, que je reçus un nouvel ordre de me rendre à la réduction de Saint-Ignace des *Zamucos*, qui en est éloignée, ainsi que je l'ai dit, de cent soixante-dix lieues. Il n'y a presque point de communication entre cette peuplade et celles des Chiquites, dont la plus proche est à quatre-vingts lieues de distance. Elle est composée de plusieurs Nations qui parlent à-peu-près la même langue; savoir, des *Zamucos*, des *Cuculados*, des *Tapios*, des *Ugaronos* et des *Satienos*, qui se soumirent enfin à Jésus-Christ en l'année 1721. Ces Nations étaient extrêmement féroces, et il est incroyable combien elles ont coûté à réduire; elles sont maintenant plus traitables; mais il y a encore à travailler pour déraciner entièrement de leurs cœurs certains restes de leur ancienne barbarie.

Le dessein qu'on a eu en pressant mon départ, c'est l'extrême desir où l'on est

depuis long-temps de découvrir le fleuve Picolmayo, et les Nations barbares qui habitent l'un et l'autre rivage de ce grand fleuve. Il me fallait demeurer parmi les Indiens *Zamucos*, pour apprendre leur langue, qu'on parle dans toutes ces contrées. Dieu a tellement béni mon application à l'étude de cette langue, qu'en cinq mois de temps que j'y ai employés, je suis en état de leur prêcher les vérités de la Religion. Je n'attends plus que les ordres des Supérieurs pour exécuter cette entreprise : on m'annonce qu'elle est très-périlleuse ; car il s'agit de faire brèche dans le plus fort asile, où le Démon se soit retranché dans cette Province, et d'en ouvrir la porte aux hommes Apostoliques qui viendront travailler à la conversion de toutes ces Nations barbares, dont on ne sait pas encore les noms. Il n'y a aucun chemin qui y conduise ; toutes les avenues en sont fermées par d'épaisses forêts qui paraissent impénétrables, où il faut se conduire la boussole à la main, pour ne pas s'y perdre. Enfin ce Pays, où jusqu'à présent personne n'a encore mis le pied, est le centre de l'infidélité, d'où ces barbares sortent souvent en très-grand nombre, et désolent toutes les Provinces voisines. Je m'attends bien que les Indiens qui m'accompagneront pour percer ces épaisses forêts, ne tarderont point à m'abandonner si ces infidèles nous attaquent ; et quand ils auraient le courage de tenir ferme, quelle pourrait être la résistance d'un contre cent ? Je serai donc le premier en proie à leur

fureur ; mais je mets toute ma confiance en Dieu, qui disposera de tout pour sa plus grande gloire, et qui, si c'est sa volonté, peut de ces pierres faire naître des enfans d'Abraham. S'il me conserve, je crois que j'aurai à vous écrire bien des choses capables de vous faire plaisir, et de vous édifier. J'ai besoin plus que jamais du secours de vos prières, sur-tout à l'Autel, et dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, avec respect, etc.

ÉTAT PRÉSENT

De la Province de Paraguay, dont on a eu connaissance par des lettres venues de Buenos-Ayres, datées du 20 de Février 1733 ; *traduit de l'Espagnol.*

Les connaissances qu'on a eues tout récemment de la révolte des Peuples de la Province de *Paraguay*, contre le Roi d'Espagne, leur Souverain, consistent en une lettre que le Père Jérôme Herran, Provincial des Missionnaires Jésuites établis dans cette Province, a écrite à Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte, vice-Roi du Pérou ; en une courte relation de ce qui s'est passé depuis la date de sa lettre, et dans une lettre que le Père Herran a reçue du vice-Roi, avec l'arrêté du Conseil Royal de Lima, Capitale du Pérou.

LETTRE

Du Révérend Père Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Compagnie de Jésus dans la Province de Paraguay, à son Excellence Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte, vice-Roi du Pérou.

MONSEIGNEUR,

CE n'est qu'en arrivant dans la ville de Cordoue, que j'appris la révolte des Peuples de la province de Paraguay, lesquels, en se donnant le nom de *Communes*, ont chassé Don Ignace de Soroeta, à qui vous aviez confié le gouvernement de cette Province. Je me suis mis aussitôt en chemin pour aller visiter les trente peuplades d'Indiens qui sont sous la conduite de nos Missionnaires, et dans la dépendance du Gouvernement de *Buenos-Ayres*. A mon arrivée dans ces peuplades, je sus avec une entière certitude, que les rebelles s'étaient unis ensemble, pour déposer les Officiers de la justice Royale et le Commandant des troupes. Voici à quelle occasion cette révolte devint presque générale.

Don Louis Bareyro, Alcade ordinaire et Président de la Province, ayant pris le dessein d'étouffer les premières semences d'une révolte naissante, demanda du secours au

Commandant des troupes, qui vint en effet avec un nombre suffisant de soldats, pour réduire ceux qui commençaient à lever l'étendard de la rébellion. Le Président se voyant ainsi soutenu, fit faire des informations contre les coupables, et ayant certainement connu par ces informations les chefs et les complices de la révolte, il les fit arrêter et les condamna à la mort.

Lorsqu'on fut sur le point d'exécuter la sentence, le Commandant auquel on avait cru pouvoir se fier, mais qui dans le cœur trahissait les intérêts de son Prince, au lieu d'appuyer la Justice, ainsi qu'il était de son devoir et qu'il l'avait promis, passa tout-à-coup avec ses troupes dans le parti des rebelles, les fit entrer dans la capitale, et pointa le canon contre la maison de Ville, où étaient le Président et quelques Régidors, zélés serviteurs du Roi.

Les rebelles étant entrés dans la Ville sans la moindre résistance, se partagèrent dans tous les quartiers, pillèrent les magasins et les maisons de ceux qui demeuraient fidèles à leur Souverain, les traînèrent avec ignominie dans les prisons, ouvrirent la prison publique et en firent sortir comme en triomphe ceux qui avaient été condamnés à mort. De plus ils ordonnèrent, sous peine de la vie, qu'on leur présentât toutes les informations du procès criminel, et ils les firent brûler dans la place publique.

Après s'être rendus ainsi les maîtres sans qu'il y eût eu une goutte de sang répandu,

ils établirent une Justice qu'ils eurent l'insolence d'appeler Royale. Ils donnèrent les premiers emplois à trois des principaux chefs de la révolte, qui avaient été condamnés à mort ; ils firent l'un Alferez Royal, ils donnèrent à un autre la charge de Régidor, et le troisième ils le nommèrent Président.

Don Louis Bareyro ne put mettre sa vie en sûreté que par une prompte fuite, et ce ne fut qu'après avoir essuyé bien des fatigues, et avoir couru plusieurs fois risque de tomber dans les embuscades qu'on lui avait dressées, qu'il arriva heureusement dans nos peuplades. Les autres Régidors se réfugièrent dans les Eglises, où néanmoins ils ne se trouvaient pas trop tranquilles, par la crainte continuelle où ils étaient, que les rebelles ne vinssent les arracher de ces asiles, ainsi qu'ils les en menaçaient à tout moment.

Leur dessein était de faire irruption dans nos peuplades, et sur-tout de s'emparer de quatre de ces peuplades les plus voisines ; savoir, de celle de Saint-Ignace, de celle de Notre-Dame de Foi, de celle de Sainte-Rose, et de celle de Sant'Iago ; persuadés que si elles étaient une fois dans leur pouvoir, on ferait de vains efforts pour les soumettre. En effet, s'ils possédaient ces peuplades, ils deviendraient les maîtres du grand fleuve *Parana* et de *Neembucu* qui est un marais de deux lieues, inaccessible à la cavalerie, où avec une poignée de gens ils arrêteraient tout court les nombreuses troupes que Votre Excellence pourrait envoyer pour les réduire.

J'avais prévu de bonne heure leur dessein ; c'est pourquoi à mon passage par *Buenos-Ayres*, j'en conférai avec Monseigneur Don Bruno de Zavala, Gouverneur de cette Ville, et de tout le Pays où se trouvent nos Missions. Selon ses ordres qu'il m'a confirmés dans la suite par plusieurs de ses lettres, on a fait choix, dans chacune des peuplades, d'un nombre de braves Indiens, pour en former un petit corps d'armée capable de s'opposer aux entreprises des rebelles.

On peut compter sur la fidélité des Indiens, et sur leur zèle pour tout ce qui est du service du Roi ; ils en ont donné depuis cent ans des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se sont présentées ; et entre autres il y a peu d'années qu'ils chassèrent les Portugais de la colonie du Saint-Sacrement, éloignée de nos peuplades de plus de deux cens lieues ; ils y signalèrent leur valeur et leur constance dans les travaux et les dangers inévitables d'un assez long siége, sans que pour leur entretien il en ait coûté une seule réale aux finances du Roi.

Ce corps d'Indiens bien armés et prêts à affronter tous les périls, commence à donner de l'inquiétude aux rebelles ; ils se sont adressés à Monseigneur notre Evêque, et lui ont protesté qu'ils étaient fidèles sujets du Roi, qu'ils n'avaient garde de vouloir rien entreprendre sur les peuplades, et qu'ainsi ils le priaient de m'engager à renvoyer les Indiens chez eux.

L'artifice était grossier, aussi n'y fit-on

nulle attention ; il ne convenait pas de désarmer les Indiens, tandis que les rebelles ne cessaient pas d'être armés, que les grands chemins étaient couverts de leurs soldats qui commettaient toute sorte d'hostilités, et ôtaient à la Ville toute communication avec les Pays circonvoisins, et que même ils portaient l'audace jusqu'à intercepter les lettres de leur Evêque et les miennes, dont ils fesaient ensuite publiquement la lecture.

Les rebelles voyant qu'on n'avait pas donné dans le piége qu'ils avaient dressé, s'avisèrent d'un stratagème plus capable de déguiser la perfidie et la duplicité de leur cœur, et d'assurer les Indiens de leurs intentions pacifiques. Les chefs qu'ils avaient mis en place rendirent visite à Monseigneur l'Evêque, et l'abordant avec le plus profond respect et avec les apparences du repentir le plus vif et le plus sincère, ils le supplièrent de suivre les mouvemens de sa tendresse pastorale, en s'intéressant pour eux auprès de Votre Excellence, de lui demander leur grâce, et de l'assurer qu'ils étaient entièrement disposés à rentrer dans l'obéissance, qui que ce fût qu'on leur envoyât pour Gouverneur, fut-ce Don Diego de Los-Reyes. « Nous avons, ajoutèrent-ils, » une autre prière à faire à Votre Seigneurie » illustrissime, c'est d'ordonner une neu- » vaine en l'honneur des Saints Patrons de » la Ville, avec des processions et des œuvres » de pénitence, afin d'obtenir un heureux » succès de la démarche paternelle qu'elle » veut bien faire en notre faveur. »

Le Prélat fut infiniment consolé de trouver dans leurs cœurs de si saintes dispositions ; sa droiture naturelle ne lui permit pas de soupçonner qu'on en imposât à son zèle. La neuvaine commença, et un si saint temps fut employé par les rebelles à mieux affermir leur conspiration. Ils entrèrent dans la Ville, non pas pour assister aux prédications, à la procession, et aux prières publiques, mais dans le dessein de chasser les Jésuites de leur Collége, ainsi qu'ils l'exécutèrent le 19 de Février de cette présente année.

La sentence de mort que Votre Excellence a prononcée contre Don Joseph Antequera et Don Juan de Mena son Procureur, et qui a été exécutée selon ses ordres, leur a servi de prétexte à former de nouveaux complots pour animer les Peuples, et les porter à cette sacrilége entreprise. Ils ont répandu de tous côtés que, par le moyen de leurs affidés, ils avaient entre les mains toutes vos procédures ; ils les ont revêtues des circonstances les plus odieuses, entr'autres que Votre Excellence avait achevé d'instruire le procès de quatorze d'entr'eux, qu'elle les avait condamnés à mort, et qu'elle avait nommé un Oydor de l'Audience royale de *Los Charcas* pour en hâter l'exécution. Et afin d'assouvir leur rage contre les Jésuites, dont le zèle et la fidélité les importune et traverse leurs desseins, ils ont publié que ces Pères étaient les moteurs et les instigateurs de toutes les résolutions que Votre Exellence a prises.

Les esprits s'étant échauffés par toutes ces

impostures, ils allèrent vers le midi au Collége au nombre de deux mille cavaliers, poussant des cris pleins de fureur ; ils en rompirent les portes à grands coups de haches, y entrèrent à cheval, saccagèrent la maison, et emportèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains ; ils en firent sortir les Pères avec tant de précipitation, qu'ils ne leur donnèrent pas le temps de prendre leur Bréviaire, ni d'aller dans leur Eglise pour saluer le saint Sacrement, et le mettre à couvert des profanations qu'on avait lieu de craindre.

Monseigneur l'Evêque ayant appris ces sacriléges excès, déclara que les rebelles avaient encouru l'excommunication, et ordonna d'annoncer l'interdit par le son des cloches. C'est néanmoins ce qui ne s'exécuta point, car plusieurs des rebelles entourèrent la tour où sont les cloches, et défendirent d'en approcher, sous peine de la vie, tandis que d'autres postèrent des gardes autour du Palais Episcopal, avec ordre à leur Evêque de ne pas mettre les pieds même sur le seuil de sa porte.

Votre Excellence apprendra ce qui s'est passé depuis par les lettres que ce Prélat m'a adressées, pour faire tenir à Votre Excellence ; elle verra que n'ayant pas même la liberté de punir les attentats commis contre sa personne, il a été forcé de lever l'excommunication, et elle jugera par-là du pitoyable état où est cette Province, et du peu de religion de ses habitans.

Ces rebelles non contens d'avoir chassé les

Jésuites de leur maison et de la Ville, les chassèrent encore de la Province, et les traînèrent jusqu'à celle de Buenos-Ayres. Cependant nos Indiens en armes au nombre de sept mille, font bonne garde à tous les passages qui peuvent donner entrée dans leurs peuplades, et ils sont résolus de mourir plutôt que de perdre un pouce de terre. C'est ce qui a arrêté les rebelles, et qui les empêche de passer la rivière *Tibiquari*, laquelle sépare la Province de Buenos-Ayres de celle de Paraguay.

Les Indiens se maintiendront toujours dans ce poste, à moins qu'il ne leur vienne des ordres contraires de Votre Excellence. Elle peut s'assurer de leur fidélité et de leur bravoure; et quoique leur petit nombre suffise pour s'opposer aux entreprises des révoltés, dans une guerre qui de leur part n'est que défensive, cependant si Votre Excellence a besoin d'un plus grand nombre de troupes pour le service du Roi, elles seront prêtes à se mettre en campagne au premier ordre de Votre Excellence, sans qu'il soit nécessaire de tirer de la caisse Royale de quoi fournir à leur subsistance, car nos Indiens que le Roi a distingués de tous les autres Indiens du Pérou, par les privilèges et les exemptions qu'il leur a accordés, ont toujours servi et continueront de servir Sa Majesté sans recevoir aucune solde.

Je n'avance rien à Votre Excellence du courage et de la valeur de ces Peuples, dont je n'aie été moi-même le témoin. Je leur ai

servi d'Aumônier pendant huit ans de suite, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Indiens barbares *Guenoas*, *Bohanes*, *Charruas* et *Yaros*, qu'ils défirent en bataille rangée, et qu'ils mirent en déroute. Le succès de ces expéditions fut si agréable à Sa Majesté, qu'elle leur fit écrire pour les remercier de leur zèle, et pour leur témoigner combien elle était satisfaite de leurs services.

Si j'insiste si fort sur le courage des Indiens, c'est pour rassurer Votre Excellence contre les discours de certaines personnes qui, ou par une fausse compassion pour les coupables, ou par une mauvaise volonté pour le Gouvernement, s'efforcent de rabaisser la valeur Indienne, et d'exagérer les forces, le courage, et le nombre des habitans de Paraguay, pour persuader à Votre Excellence qu'il n'y a point de ressource contre un mal qui devient contagieux de plus en plus par la lenteur du remède, et qui gagnera insensiblement les autres Villes.

Je crois toutefois devoir représenter à Votre Excellence, que si elle prend la résolution de réduire cette Province par la force des armes, il est à propos qu'elle envoie un corps de troupes réglées, et commandées par des Chefs habiles et expérimentés. Deux raisons me portent à lui faire cette représentation.

La première, c'est que ce corps d'Espagnols sera comme l'ame qui donnera le mouvement à l'armée Indienne; car bien que les Indiens soient intrépides, accoutumés à

braver les périls, ils n'ont pas assez d'expérience de la guerre, et leur force augmentera de moitié, lorsqu'ils seront assujétis aux lois de la discipline militaire.

L'autre raison est, qu'après avoir fait rentrer cette Province dans l'obéissance qu'elle doit à son Roi, il faut y maintenir la tranquillité, et arracher jusqu'à la racine les semences de toute révolte; ce qui ne se peut pas faire, à moins que le Gouverneur qui y sera placé par Votre Excellence n'ait la force en main pour se faire respecter et obéir.

Je suis convaincu qu'aussitôt que les rebelles apprendront que les troupes s'avancent pour leur faire la guerre, leurs Chefs et ceux qui ont fomenté la rebellion, se voyant trop faibles pour se défendre, fuiront au plus vite dans les montagnes, d'où ils tiendront la Province dans de continuelles alarmes. Il est donc nécessaire qu'on y entretienne, pendant quelque temps, une garnison de troupes réglées, qui soient aux ordres et sous la conduite du Gouverneur, afin qu'il en puisse disposer comme il le jugera à propos, pour le plus grand service de Sa Majesté.

Je me suis informé de Don Louis Bareyro, qui s'est réfugié dans nos peuplades, quel pouvait être le nombre des habitans qui sont sur la frontière de la Province de Paraguay: il m'a répondu qu'étant l'année dernière Président de cette Province, il avait fait faire le dénombrement de tous ceux qui

étaient capables de porter les armes, et que ce nombre ne montait qu'à cinq mille hommes: mais il m'assure que maintenant il n'y en a pas plus de deux mille cinq cens, qui soient en état de faire quelque résistance aux forces que Votre Excellence enverra pour rétablir la paix. Il m'a ajouté que bien que les rebelles paraissent résolus de faire face à vos troupes, et de se bien défendre à la faveur du terrain qu'ils occupent, ils ne verront pas plutôt approcher votre armée, qu'ils s'enfuiront dans les montagnes.

Tel est, Monseigneur, l'état où se trouvent les rebelles de la Province de Paraguay, c'est-à-dire, presque tous ses habitans, et ceux-là même que la sainteté de leur profession oblige de contenir les Peuples, par leurs prédications et par leurs exemples, dans l'observance des lois Divines et Ecclésiastiques, et dans l'obéissance qu'ils doivent à leur Souverain: on n'y voit plus que tumulte et que confusion; on ne sait ni qui commande ni qui obéit; on n'entend parler que de haines mortelles, que de pillages et de sacriléges.

Monseigneur l'Evêque a travaillé avec un zèle infatigable pour arrêter tant de désordres: mais son zèle et ses travaux n'ont eu aucun succès auprès de ces hommes pervers, qui, comme des frénétiques, se sont jetés avec fureur sur le Médecin charitable, qui appliquait le remède à leurs maux. Ils ont traité indignement sa personne, ainsi que Votre Excellence le verra par ses lettres, où

il expose les raisons qui l'ont forcé d'absoudre de l'excommunication les sacriléges qui ont profané le lieu Saint et violé l'immunité Ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'a exigé d'eux aucune satisfaction : mais en pouvait-il espérer de gens obstinés dans leurs crimes, qui, par leurs menaces, par leurs cris et par les expressions impies qu'ils avaient continuellement à la bouche, ne fesaient que trop craindre qu'ils n'en vinssent jusqu'à secouer tout-à-fait le joug de l'obéissance qu'ils doivent à l'Eglise ?

Dieu veuille jeter sur eux des regards de miséricorde, et les éclairer de ses divines lumières, afin qu'ils reviennent de leur aveuglement. Je prie le Seigneur qu'il conserve Votre Excellence pendant plusieurs années, pour le bien de l'Etat et pour le rétablissement de la tranquillité troublée par tant d'offenses commises contre la Majesté Divine et contre la Majesté Royale, etc.

Depuis la date de cette lettre, nos Indiens se sont toujours tenus sous les armes, et gardent avec soin le poste où ils sont placés sur les bords de la rivière *Tibiquari*. Cependant les Communes de Paraguay sont dans de grandes inquiétudes, causées ou par l'ambition des uns qui voudraient toujours gouverner, ou par la crainte qu'ont les autres des résolutions que prendra Monseigneur notre vice-Roi, pour punir tant d'excès, et une désobéissance si éclatante.

Mais ce qui les inquiète encore davantage,

c'est de voir, dans leur voisinage, l'armée des Indiens *Guaranis*, prête à exécuter sur le champ les ordres qu'on jugera à propos de lui donner. Il n'y a point de moyen que ces rebelles n'aient employé pour persuader à nos Indiens, qu'ils n'avaient jamais eu la pensée d'envahir aucune de leurs peuplades, ni de commettre la moindre hostilité à leur égard ; qu'ils devaient compter sur la sincérité de leurs paroles, et se retirer dans leurs habitations sans rien craindre de leur part. Ces démarches n'ayant eu nul succès, ils eurent recours à Monseigneur notre Evêque, et le prièrent, fort inutilement, d'interposer son autorité pour éloigner les Indiens. Enfin ils députèrent deux de leurs Régidors vers l'armée Indienne, pour lui donner de nouvelles assurances de leurs bonnes intentions, et lui protester qu'ils n'avaient jamais eu le dessein de rien entreprendre contre les peuplades.

Toute la réponse qu'ils reçurent des Indiens, fut qu'ils occupaient ce poste par l'ordre de Monseigneur Don Bruno de Zavala leur Gouverneur, afin de défendre leurs terres et de prévenir toute surprise, et qu'ils y demeureront constamment, jusqu'à ce qu'il vienne des ordres contraires de la part ou de son Excellence, ou de Monseigneur le vice-Roi ; que du reste les habitans de Paraguay pouvaient s'adresser à l'un ou à l'autre de ces Messieurs pour en obtenir ce qu'ils paraissaient souhaiter avec tant d'ardeur.

Les députés s'en retournèrent peu contens du succès de leur négociation, et encore plus inquiets qu'auparavant, parce qu'ils avaient été témoins oculaires de la bonne disposition de ces troupes, de leur nombre, de leur valeur et de leur ferme résolution à ne pas désemparer du poste qu'elles occupaient.

Dans ces circonstances, il me fallut visiter la Province pour remplir les obligations de ma Charge. En arrivant à Buenos-Ayres, j'appris que les Peuples de la ville de *Las-Corientes* avaient imité l'exemple des habitans de Paraguay, et étaient entrés dans leur révolte sous le même nom de *Communes*. Voici à quelle occasion leur soulèvement éclata.

Monseigneur Don Bruno avait donné ordre à son Lieutenant de cette Ville, d'envoyer un secours de deux cens hommes aux Indiens campés sur les bords de *Tibiquari*, au cas que les rebelles de Paraguay se préparassent à quelque entreprise. Comme le Lieutenant se mettait en devoir d'exécuter cet ordre, les habitans l'emprisonnèrent en lui déclarant qu'ils étaient frères et amis des Paraguayens, et unis d'intérêts avec eux pour la conservation et la défense de leurs droits et de leur liberté. Ensuite, soit par crainte que le prisonnier n'échappât de leurs mains, soit dans la vue de mieux cimenter leur union réciproque, ils firent conduire ce Lieutenant sur les terres de Paraguay, pour y être en plus sûre garde. Ils eurent même

l'audace d'envoyer des Députés à Monseigneur le Gouverneur de Buenos-Ayres, pour lui rendre compte de leur conduite, et lui faire entendre qu'il devait donner les mains à tout ce qu'ils avaient fait pour le grand service du Roi, et confirmer le nouveau gouvernement des *Communes*, approuver les Officiers qu'ils avaient établis, et abandonner à leur République le droit de les déposer ou de les placer selon qu'elle le jugerait à propos. Un pareil discours fit assez connaître que ces Peuples avaient secoué le joug de l'Autorité souveraine, et voulaient vivre dans une entière indépendance.

Cependant les Paraguayens charmés de trouver de si fidèles imitateurs, ne tardèrent pas à leur en marquer leur reconnaissance : ils leur envoyèrent deux barques remplies de soldats pour les soutenir dans ce commencement de révolte, et les attacher plus fortement aux intérêts communs. En même-temps ils rassemblèrent leurs milices, et firent descendre la rivière à deux mille de leurs soldats, commandés par le Capitaine-Général de la Province. Cette petite armée parut à la vue du camp de *Tibiquari*, et s'y maintint jusqu'à la nuit du 15 de Mai, qu'une troupe de nos Indiens passa la rivière à gué, donna vivement sur la cavalerie qui était de trois cens hommes, et les amena au camp sans la moindre résistance. La terreur se mit dans le reste des troupes Paraguayènes, qui cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Deux de nos Indiens eurent la hardiesse

d'aller jusqu'à la ville de l'Assomption, et après en avoir reconnu l'assiette, les différentes entrées et sorties de la place, les diverses routes qui y conduisent, ils s'en retournèrent sains et saufs au camp, où ils firent le rapport de ce qu'ils avaient vu et examiné.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'on apprit que Monseigneur le vice-Roi avait nommé Don Isidore de Mirones et Benéventé pour Juge-Gouverneur, et Capitaine-Général de la province de Paraguay : ce Gentilhomme avait la confiance du vice-Roi, et il la méritait par son habileté et sa sagesse, dont il avait donné des preuves toutes récentes, en pacifiant avec une prudence admirable les troubles de la province *Cochabamba* dans le Pérou. Il marchait à grandes journées, et approchait de la province de *Tucuman*, lorsqu'en arrivant à Cordoue, il reçut un contre-ordre, parce que Sa Majesté avait pourvu du Gouvernement de Paraguay Don Manuel Augustin de Ruiloba de Calderon, Capitaine-Général de la garnison de *Callao*. Le vice-Roi lui ordonna de partir en toute diligence, et de prévenir à l'heure même par ses lettres le Gouverneur de Buenos-Ayres, afin qu'à son arrivée dans ce port il trouvât tout prêt, et qu'il pût sans aucun retardement se rendre à son Gouvernement avec les troupes Espagnoles et Indiennes, qui doivent l'accompagner pour réduire cette Province et la soumettre à l'obéissance de son légitime Souverain.

LETTRE

De Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte, vice-Roi du Pérou, au Révérend Père Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Province de Paraguay.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI reçu la Lettre que votre Révérence m'a écrite le 15 Mars, où elle expose dans un grand détail ce qui s'est passé dans la province de Paraguay, la rebellion de ses habitans, et l'état où se trouvent les Peuples voisins de cette Province, afin qu'étant bien informé de toute chose, je puisse y pourvoir de la manière qui convient au service de Sa Majesté : c'est sur quoi je n'ai point perdu de temps. Don Manuel Augustin de Ruiloba Calderon, Commandant de la garnison de Callao, a été nommé par le Roi Gouverneur et Capitaine-Général de la province de Paraguay : il part en toute diligence, après avoir reçu les ordres que je lui ai donnés, pour apporter le remède convenable à ces troubles.

Comme je connais votre attachement pour la personne du Roi, et le zèle avec lequel vous vous portez à tout ce qui est du service de Sa Majesté, je ne doute point que vous ne continuyez d'apporter tous vos soins, et de tirer des peuplades de vos Missions les

secours nécessaires, pour faciliter au nouveau Gouverneur l'exécution de ses ordres.

La Lettre ci-jointe adressée à l'Excellentissime Seigneur Don Bruno Zavala, contient des ordres qu'il doit exécuter d'avance, afin que Don Manuel de Ruiloba trouve toutes choses prêtes à son arrivée et puisse agir dans le moment. Faites partir cette Lettre par la voie la plus sûre et la plus courte, afin qu'elle soit remise promptement audit Seigneur Don Bruno, ainsi qu'il convient au service de Sa Majesté.

Faites part aussi de ce que je vous mande à Monseigneur l'Evêque, en lui marquant combien je suis satisfait de sa conduite, et du zèle avec lequel il a servi Sa Majesté. Que le Seigneur conserve plusieurs années Votre Révérence comme je le desire. A Lima, le 24 de Juin 1732. Le Marquis de CASTEL-FUERTE.

COPIE de l'acte dressé dans le Conseil Royal de Lima.

Dans la ville de *Los-Reyes* du Pérou, le 24 de Juin de l'année 1732, furent présens dans le Conseil Royal de Justice Excellentissime Seigneur Don Joseph de Armandariz, Marquis de Castel-Fuerte, Capitaine-Général des armées du Roi, vice-Roi, Gouverneur et Capitaine-Général de ses Royaumes du

Pérou ; et les Seigneurs Don Joseph de la Concha, Marquis de Casa Concha ; Don Alvaro de Navia Bolanoy Moscoso ; Don Alvaro Cavero ; Don Alvaro Quitos ; Don Gasnar Perez Buelta ; Don Joseph-Ignace de Avilès, Président et Oydor de cette Audience Royale, où assista le Seigneur Don Laurent Antoine de la Puente son Avocat fiscal pour le civil ; lecture fut faite de différentes Lettres et autres papiers envoyés à son Excellence, qui informent des troubles suscités dans la province de Paraguay par différentes personnes ; laquelle lecture ayant été entendue, et après de mûres réflexions sur l'importance des faits que contiennent ces Lettres, il a été résolu qu'on prierait son Excellence d'enjoindre au Père Provincial de la province de Paraguay, ou en son absence à celui qui gouverne les Missions voisines de ladite Province, de fournir promptement au Seigneur Don Bruno de Zavala et à Don Manuel Augustin de Ruiloba, Gouverneur de Paraguay, le nombre d'Indiens Tapes et des autres peuplades bien armés qu'ils demanderont pour forcer les rebelles à rentrer dans l'obéissance qu'ils doivent à Sa Majesté, et exécuter les résolutions que Son Excellence a prises de l'avis du Conseil. Son Excellence s'est conformée à cet avis. En foi de quoi, conjointement avec lesdits Seigneurs, elle a paraphé la présente.

Don MANUEL-FRANÇOIS FERNANDEZ DE PAREDES, premier Secrétaire du Conseil, pour les affaires du Gouvernement et de la Guerre.

MÉMOIRE

MÉMOIRE

Apologétique des Missions établies par les Pères Jésuites dans la Province de Paraguay, présenté au Conseil Royal et suprême des Indes, par le Père Gaspard Rodero, Procureur-Général de ces Missions; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. (*Traduit de l'Espagnol.*)

UN Ecclésiastique étranger, qui avait sans doute ses raisons pour cacher son nom et sa patrie, parut en cette Cour d'Espagne en l'année 1715. Il trouva le moyen d'approcher de la personne du Roi, et de lui présenter un Mémoire où il renouvelait les anciennes calomnies dont on a tâché de noircir les Missionnaires du Paraguay, et suppliait Sa Majesté de lui donner les pouvoirs nécessaires pour remédier au prétendu désordre de ces Missions, et pour travailler à la conversion des Nations infidèles répandues dans ces vastes Provinces. Le Roi eut à peine jeté les yeux sur cet écrit, qu'il aperçut la malignité de l'accusateur, et la fausseté de ses accusations, où la vraisemblance n'était pas même gardée; c'est pourquoi, non content de rejeter cet indigne libelle, il porta un nouveau

décret l'année suivante 1716, par lequel il ordonnait de conserver aux Indiens de ces Missions, toutes les grâces et les priviléges que les Rois ses prédécesseurs leur avaient accordés. On trouvera ce décret à la fin de ce Mémoire.

Le jugement d'un Prince si éclairé et si équitable devait faire rentrer en lui-même l'auteur du libelle : sa passion n'en fut que plus irritée. Il retourna en France, où il fit imprimer son écrit en Français et en Latin : il le répandit en Angleterre, en Hollande et dans la Flandre, où il fut reçu avec applaudissement des gens animés de son même esprit, et même de quelques Catholiques portés naturellement à croire toutes les fables qu'on imagine et qu'on débite contre les Jésuites.

Comme ce libelle avait indigné Sa Majesté Catholique, et tous ceux qui, ayant vécu dans ces Provinces éloignées, avaient été témoins de ce qui s'y passe, il ne méritait guères que les Jésuites y fissent attention. Aussi n'en firent-ils pas plus de cas que de tant d'autres contes satiriques que les ennemis de l'Eglise ne cessent de publier contre leur compagnie.

Dix-huit ans après le mauvais succès que cet infortuné libelle avait eu en Espagne, l'auteur ou quelqu'un de ses partisans, a cru devoir le reproduire : les troubles arrivés en l'année 1732 dans la Province de Paraguay lui ont paru une occasion favorable pour le remettre au jour traduit en langue Espagnole, et simplement en manuscrit ; comme s'il

s'agissait d'une découverte toute récente qu'on eût fait de la prévarication des Missionnaires. Les Agens des habitans de la ville de l'Assomption, qui sont à la suite de la Cour, ont été le canal par où il a fait passer son écrit dans les mains d'un Seigneur de grand mérite, et qui approche de plus près la personne de Monseigneur le Prince des Asturies, ne doutant point qu'il ne fût communiqué à ce Prince, et qu'à la vue de ces priviléges accordés aux Indiens, et qu'on disait être contraires aux droits héréditaires de la Couronne, Son Altesse Royale n'interposât son autorité pour les faire révoquer, et ne prît des impressions désavantageuses aux Jésuites. Mais, quoique ce Seigneur ignorât que ce Mémoire eût déjà été rejeté du Roi, il en conçut l'idée que méritait un écrit, où l'Auteur n'osait mettre son nom, et qui rappelait d'atroces calomnies dénuées de preuves, et tant de fois détruites depuis plus d'un siècle par les témoignages les plus irréfragables.

L'acharnement de l'anonyme à décrier de si saintes Missions, et l'audace avec laquelle il voudrait en imposer à toute l'Europe, ne permettent pas de différer plus long-temps à le convaincre de ses calomnies par des preuves évidentes, et auxquelles il n'y a point de réplique.

Mais, avant que de répondre en détail à chaque article de son libelle, il est à propos de faire remarquer en général combien il connaît peu la situation de ces Provinces, la

nature de leur climat, les fruits qu'elles produisent et la distance des peuplades. Selon lui ce Pays est un Paradis sur terre, qui fournit en abondance aux Missionnaires de quoi mener la vie la plus délicieuse. On voit bien qu'il n'a pas éprouvé ce que l'on a à souffrir tout-à-la-fois, et d'un climat brûlant où l'on ne respire qu'un air embrasé, et de l'humidité des terres causée par les vapeurs continuelles qui s'élèvent du fleuve *Parana*, et qui retombent en épais brouillards. Une pareille situation est sans doute fort avantageuse à la santé, et très-propre à rendre un pays fertile en fruits délicieux.

A la vérité, les peuplades qui sont sur les bords de l'*Uraguay*, jouissent d'un climat plus doux et plus tempéré. Comme elles sont à la hauteur de vingt-six degrés, elles se sentent du voisinage de *Buenos-Ayres;* les vents qui s'y élèvent répandent en l'air une fraîcheur agréable : aussi voit-on que, pourvu qu'on cultive la terre, elle produit une partie de tout ce qu'on trouve en Espagne. On voyait le siècle passé des troupeaux sans nombre de bœufs, de moutons et de chevaux qui erraient dans ces vastes Campagnes, lesquelles s'étendent d'un côté jusqu'à la mer et au Brésil, et de l'autre côté jusqu'à *Buenos-Ayres* et à *Monte-Video*. Mais maintenant tout est presque entièrement ruiné, en partie par la sécheresse qui règne depuis quelques années, et encore plus par l'avidité des Espagnols, qui ont détruit tous ces bestiaux sans en retirer d'autre profit que

la graisse qu'ils ont gardée pour eux, et les cuirs dont ils ont fait commerce dans toute l'Europe. Il faudra bien des années pour réparer cette perte. Il ne reste plus qu'une certaine quantité d'animaux domestiques, qu'on conserve avec grand soin dans chaque peuplade, soit pour la nourriture de ses habitans, soit pour les donner en échange des autres choses dont ils ont besoin toutes les fois que le Gouverneur de *Buenos-Ayres* leur donne ordre de venir, ou pour combattre les ennemis de l'Etat, ou pour travailler aux fortifications des places de son Gouvernement, comme on le verra dans la suite. C'est sur ce premier fondement que l'auteur du libelle établit d'abord les grandes richesses qu'il suppose aux Missionnaires.

Il vient ensuite au prétendu commerce qu'ils font de ce qu'on appelle l'herbe du Paraguay, qui est si fort recherchée, non-seulement des Peuples de l'Inde méridionale, mais encore de toutes les Nations du Nord. Il faut avertir d'abord que ce n'est que sur les montagnes de *Maracayu*, éloignées de près de deux cens lieues des peuplades du Paraguay, que croissent naturellement les arbres qui produisent cette herbe si estimée. Nos Indiens en ont absolument besoin, soit pour leur boisson, soit pour l'échanger avec les denrées et les autres marchandises qui leur sont nécessaires : c'est ce qui a été sujet à de grands inconvéniens; il leur fallait passer plusieurs mois de l'année

à voyager jusqu'à ces montagnes. Pendant ce temps-là ils manquaient d'instruction ; les habitations se trouvant dépeuplées, étaient exposées aux irruptions de leurs ennemis : de plusieurs mille qui partaient, il en manquait un grand nombre au retour : le changement de climat et les fatigues en fesaient mourir plusieurs ; d'autres, rebutés par le travail, s'enfuyaient dans les montagnes, et reprenaient leur premier genre de vie, ainsi qu'il est arrivé chez les Espagnols de l'Assomption, qui ont perdu dans ces voyages presque tous les Indiens qu'ils avaient à leur service à 40 lieues aux environs de leur Ville, et qui voudraient bien se dédommager de ces pertes, en ruinant nos peuplades, pour s'approprier les Indiens qui y sont sous la conduite des Jésuites.

Les Missionnaires, pleins de zèle pour le salut de leur troupeau, cherchèrent les moyens de remédier à des inconvéniens si funestes : ils firent venir de jeunes arbres de *Maracayu*, et les firent planter aux environs des peuplades, dans le terroir qui leur parut avoir le plus de rapport avec celui de ces montagnes : ces plants réussirent assez bien, et de la semence qu'ils recueillirent, et qui est assez semblable à celle du lierre, ils firent dans la suite des pépinières. Mais on a l'expérience que cette herbe, produite par des arbres qu'on cultive, n'a pas la même force ni la même vertu que celle qui vient sur les arbres sauvages de *Maracayu*. *C'est de cette herbe*, dit l'anonyme, *que les Jé-*

suites font un commerce si considérable, qu'ils en retirent plus de 500,000 piastres chaque année. Voilà ce qu'il avance hardiment et sans apporter la moindre preuve. Il prétend sans doute que, tout inconnu qu'il veut être, il doit être cru aveuglément sur sa parole. Mais que ne dit-il du-moins dans quelle contrée des Indes les Jésuites font ce grand commerce, avec quelles Nations, et quelles sont les marchandises qu'ils en retirent? Ce n'est pas certainement par ménagement pour les Missionnaires qu'il garde sur cela un profond silence.

Voici ce qu'il y a de certain : le Roi a accordé aux Indiens de nos peuplades la permission d'apporter chaque année à la ville de Sainte-Foi ou à celle de la Trinité de *Buenos-Ayres*, jusqu'à 12,000 arrobes (1) de l'herbe du Paraguay. Cependant il est constant, et par les témoignages qu'ont rendus les Officiers du Roi, et par les informations juridiques faites en l'année 1722, qu'à peine ont-ils apporté chaque année six mille arrobes de cette herbe : encore n'était-ce pas de la plus fine et de la plus délicate, qu'on appelle *Caamini*, qui est très-rare, mais de celle de *Palos*, qui est la plus commune. Il est constant que le prix courant de cette herbe dans les Villes que je viens de nommer, et à la recette Royale où se portent les tributs, est de quatre piastres par chaque arrobe, et par conséquent, que

(1) L'arrobe pèse vingt-cinq livres.

ce que les Indiens emportent ne monte qu'à vingt-quatre mille livres. Il est encore constant qu'on n'a jamais vu aucun Indien de ces peuplades vendre ailleurs de cette herbe. C'est donc tout au plus vingt-quatre mille livres qu'ils retirent chaque année. Mais ce n'est pas là le compte de l'anonyme ; il en fait monter le produit à plus de 500,000 piastres. Il suppose donc que les Indiens en vendent 150,000 arrobes, et il ne fait pas réflexion que le Paraguay entier ne pourrait en fournir cette quantité à tout le Royaume du Pérou.

L'auteur du libelle n'en demeure pas là : dans le dessein qu'il a de décrier les Missionnaires, et de les faire passer pour des gens d'une avarice insatiable, il a recours à une nouvelle fiction. Il prétend que *cette herbe et l'or que les Indiens tirent de leurs mines produisent aux Missionnaires un revenu de Souverain.* On ne peut comprendre qu'un Ecclésiastique qui se pique de probité, ose hasarder une pareille calomnie sur un fait qui a été tant de fois examiné par l'ordre de nos Rois, et dont la fausseté a été reconnue et publiée par les Officiers Royaux, chargés d'en faire sur les lieux des informations juridiques. La ville de l'Assomption du Paraguay, ou, pour mieux dire, ses Magistrats avaient intenté deux fois cette accusation contre les Missionnaires ; mais ils furent convaincus d'avoir avancé une fausseté manifeste, et déclarés calomniateurs par deux Sentences juridiques, l'une

de Don André de Léon Caravito en l'année 1640, et l'autre en l'année 1657, de Don Jean Blasquez Valverde, Oydor de l'audience Royale de *las Charcas*, qui, par ordre de Sa Majesté, avait fait la visite de cette Province et de toutes les peuplades qu'elle contient. Ils rendirent compte de leur commission au Conseil des Indes, en lui envoyant la sentence qu'ils avaient portée, et qui fut confirmée par ce Tribunal suprême. En voici la teneur :

« Ledit Seigneur Oydor a visité en personne toutes ces Provinces et les peuplades d'Indiens qui y sont sous la direction » des Missionnaires Jésuites, menant avec » lui ceux-là même qui les ont accusés » d'avoir des mines cachées, afin qu'ils puissent les lui découvrir, et le conduire dans » les endroits où ils marquent dans leur » mémoire qu'elles se trouvent. Et en conséquence, il a publié d'office, et à la requête des Missionnaires, les ordres de sa » commission, et a promis au nom de Sa » Majesté de grandes récompenses, et des » emplois honorables à ceux qui découvriraient ces mines, et qui déclareraient où » elles sont. Puis s'étant transporté sur les » lieux, il a examiné toutes choses, pour » en rendre un compte exact à Sa Majesté, » et remettre au Conseil des Indes les procès-verbaux avec son sentiment, ainsi » qu'il lui est ordonné. Tout bien considéré, et ce qu'il a vu lui-même, et ce » qu'il a appris de la visite que le Seigneur

» Don André de Léon Garavito, Chevalier
» de l'Ordre de Saint-Jacques, et Oydor
» de l'audience Royale de la Plata, a fait
» dans cette Province en qualité de Gou-
» verneur : vu toutes les pièces des procès-
» verbaux, les actes et les sentences qu'il
» a portés contre les délateurs de ces mines,
» et le désaveu qu'en ont fait ces faux ac-
» cusateurs, ordonne qu'on doit déclarer,
» et déclare comme nuls, de nulle valeur
» et de nul effet, les actes, les décrets et
» les informations faites par les Régidors et
» autres Magistrats de la ville de l'Assomp-
» tion; veut et prétend qu'ils soient biffés
» des registres comme étant faux, calom-
» nieux et contraires à la vérité, tout ayant
» été vérifié oculairement dans lesdites Pro-
» vinces, en présence des accusateurs mê-
» mes qui ont été cités juridiquement, sans
» qu'on ait trouvé le moindre vestige de
» mines, ni la moindre apparence qu'il y
» en ait jamais eu, ou qu'il y en puisse ja-
» mais avoir, ainsi que les déposans l'ont
» avancé témérairement, méchamment et à
» dessein, comme il le paraît, de décré-
» diter la sage conduite des Missionnaires
» Jésuites qui sont occupés depuis tant d'an-
» nées dans cette partie de l'Inde à la pré-
» dication de l'Evangile, et à l'instruction
» d'un si grand nombre d'Infidèles qu'ils
» ont convertis à notre sainte Foi. Et, quoi-
» que le crime commis par les Régidors et
» autres Magistrats, mérite la peine portée
» par la loi contre les calomniateurs, etc. »

Il rapporte ensuite les noms des principaux coupables au nombre de quatorze, et la peine qu'ils méritent, en l'adoucissant néanmoins, parce qu'étant convaincus par leurs propres yeux de la fausseté de leurs accusations, ils en firent un désaveu juridique, et parce que les Missionnaires en demandant leur grâce, prièrent que tout fût enseveli dans un éternel oubli ; mais aussi en les avertissant que s'ils venaient à récidiver, ils seraient bannis pour toujours de la Province, comme perturbateurs du repos public, et condamnés aux peines afflictives que les lois imposent aux faux accusateurs, qui ne disent pas la vérité au Roi et à ses Ministres.

C'est ce qui ne peut être ignoré de l'auteur du libelle, et encore moins de ceux qui ont conduit sa plume. Le soin qu'ils ont pris de cacher leurs noms en publiant ces calomnies, donnerait lieu de croire qu'ils ont appréhendé le châtiment dont ledit Seigneur Oydor fit punir un Indien, appelé Dominique, pour avoir intenté cette fausse accusation contre les Missionnaires, ainsi qu'on le peut voir à la page 10 des actes authentiques. Cet Indien qu'on lui amena, non content d'assurer avec serment qu'il avait vu les mines et le lieu où elles étaient, présenta encore une carte où l'on avait dessiné un petit château ou forteresse avec ses murs, ses tours, son artillerie, et les soldats destinés à défendre les environs du lieu où se trouvaient ces prétendues mines.

Le Seigneur Oydor mena l'Indien avec lui dans la visite qu'il fit de la Province : mais peu de jours avant que d'arriver à la peuplade de la Conception, qui était le lieu marqué dans cette carte imaginaire, l'Indien disparut. Cette fuite fit une grande impression sur l'esprit de ce Seigneur, qui la regarda comme une forte preuve contre les Missionnaires, car leurs ennemis ne cessèrent de lui représenter que c'était un artifice de ces Pères, qui, s'étant saisis de l'Indien, le tenaient caché, afin qu'il ne révélât pas le lieu où étaient leurs trésors.

Dans le temps qu'on appuyait le plus sur cette preuve, arriva un exprès envoyé par le Missionnaire de la peuplade de *los Reyes*, qui donnait avis qu'un Indien étranger était venu dans sa peuplade, lequel, selon l'indice qu'on en avait donné, paraissait être l'Indien dont on était en peine. On le fit venir aussitôt, et c'était effectivement l'Indien fugitif. Le visiteur lui demanda la raison qui l'avait porté à prendre la fuite, avec menace de le mettre à la question s'il ne disait pas la vérité. L'Indien répondit (ce que l'auteur du libelle pourrait répondre comme lui) qu'il n'avait jamais vu ces peuplades ; qu'il savait encore moins ce que c'était que cette forteresse, et que la carte qu'il en avait présentée, n'avait pu être dressée par un ignorant comme lui, qui ne savait ni lire ni écrire ; mais qu'étant au service d'un Espagnol nommé Christoval Rodriguez, il avait été forcé, par ses promesses et par ses me-

naces, de produire cette fausseté contre les Missionnaires.

Nonobstant cet aveu, le visiteur se transporta sur les lieux désignés avec d'habiles mineurs, lesquels, après avoir examiné les terres, déclarèrent avec serment que, non-seulement il n'y avait point de mines d'or ou d'argent, mais que ces terres n'étaient nullement propres à produire ces métaux. Sur quoi l'Indien fut condamné à recevoir deux cens coups de fouet.

Comment l'anonyme a-t-il eu la hardiesse de publier une pareille accusation, dont la fausseté a été évidemment reconnue par trois Officiers aussi distingués que le sont Don André de Léon Garavito, Don Juan Blasquez Valverde, Oydor de l'audience Royale de *Las Charcas*, et Don Hyacinthe Laris, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, qui, ayant été nommés par le Roi et par son Conseil des Indes, pour connaître d'un fait si odieux, ont déclaré par une sentence définitive, approuvée et confirmée par les Conseils du Roi, que c'était une pure fable qui ne méritait pas la moindre attention.

A la bonne heure, dit sur cela le feseur de libelles, qu'il n'y ait point de mines d'or ou d'argent dans les terres de Paraguay; les Missionnaires en ont d'une autre espèce bien plus sûres, et moins sujettes à s'épuiser dans les travaux continuels de trois cent mille familles d'Indiens, dont ils tirent par an plus de cinq millions de piastres. Et pour

en donner une idée plus juste, ajoute-t-il, l'on suppose que chaque famille d'Indiens ne produit aux Jésuites que cinquante francs par an toute dépense faite; le produit général, à raison de trois cent mille familles, se trouvera monter à cinq millions de piastres.

Selon le compte de cet anonyme, les Jésuites de Paraguay mériteraient de grands éloges, s'ils avaient conquis à Jésus-Christ, et assujéti à la domination Espagnole quinze cent mille Indiens, sans d'autres armes que le zèle infatigable avec lequel ils se sont employés pendant plus d'un siècle à leur conversion. Mais il se trompe dans son calcul; car, enfin, il est évident, par les derniers rôles, que le Gouverneur de *Buenos-Ayres*, supputant le nombre d'Indiens qui composent les trente peuplades, a arrêté qu'il n'y en a aucune qui aille à plus de huit mille, et que la plupart ne passent pas quatre à cinq mille : ce qui fait en tout environ cent cinquante mille ames. Il faut retrancher de ce nombre tous ceux que les lois ou les priviléges accordés par nos Rois, exemptent de payer le tribut, c'est-à-dire, les femmes, les Caciques, les Corrégidors, les Alcades, ceux qui servent à l'Eglise, les Musiciens, les infirmes, les jeunes gens qui n'ont pas encore dix-huit ans, et les hommes qui sont au-dessus de cinquante. Selon ce calcul, il n'y a guère que le tiers des habitans de chaque peuplade qui paie le tribut d'une piastre par tête. Je laisse à l'anonyme à supputer les cinq millions que son imagina-

tion, ou plutôt sa passion contre les Missionnaires, a enfantés pour les décrier dans le public.

Je consens, dit l'auteur du libelle, que le tribut qui se paie au Roi n'aille pas fort loin, par l'attention qu'ont les Missionnaires à n'accuser que la moitié de leurs Indiens pour la capitation : mais ce qui se tire du commerce qu'ils font de l'herbe du Paraguay, du coton, de la laine, des troupeaux, du miel et de la cire, doit se monter à plusieurs millions.

Une pareille accusation fondée sur de vaines conjectures d'un auteur que sa passion aveugle, ne mériterait point de réponse. On ne peut ignorer à quoi se monte le revenu que produit le travail des Indiens de toutes les peuplades, il a été vérifié tant de fois par les visiteurs, tant ecclésiastiques que séculiers, dont plusieurs sont encore aujourd'hui à la Cour, qu'il n'est pas aisé de s'y méprendre. Il est certain que toutes les terres ne produisent pas les mêmes choses. Nous voyons qu'en Espagne, dans l'espace de trois cens lieues, une Province fournit à l'autre ce qui lui manque. Il en est de même dans l'étendue de la Province de Paraguay, qui est de deux cens lieues. Les Pays chauds donnent de la cire, du coton, du miel, du maïs ou blé d'Inde : les Pays froids fournissent des troupeaux de bœufs et de moutons, de la laine et du froment. Le commerce de ces denrées se fait par échange, car on n'y connaît ni or, ni argent.

Il est encore certain que les Missionnaires font faire trois semences aux Indiens de chaque peuplade, qui sont en état de travailler. La première est pour les Indiens ; la seconde pour le bien commun de la peuplade, et la troisième est destinée à l'entretien des Eglises. Ainsi la première récolte se porte toute entière dans leurs maisons pour la subsistance de leur famille. La seconde, qui est la plus abondante, se dépose dans de vastes magasins, pour faire subsister les infirmes, les orphelins, les veuves, ceux qui sont occupés aux travaux publics, ou à qui les provisions viennent à manquer, pour n'avoir pas semé autant de grains qu'il était nécessaire ; et enfin pour assister les autres peuplades, que la sécheresse, des maladies populaires, ou la mort de leurs bestiaux réduisent quelquefois à une extrême indigence, et qui périraient, s'ils n'étaient promptement secourus. Enfin, la troisième récolte est employée à l'entretien de l'Eglise, aux ornemens, à la cire, au vin, à la nourriture des Musiciens et des autres Officiers qui servent à l'Eglise, et à la subsistance du Missionnaire qui ne reçoit point d'autre honoraire de ses continuels travaux.

Tout ce qu'il y a de surplus, et qui peut se trafiquer, comme les toiles de coton, la laine, le miel, la cire, et l'herbe du Paraguay, se transporte dans des canots aux villes de Sainte-Foy et de *Buenos-Ayres*, où les Missionnaires ont deux Procureurs qui font vendre ces marchandises, pour acheter toutes

les choses dont les peuplades ont besoin, comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnais pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de soie pour les ornemens de l'Église, ou d'autres choses de dévotion propres à entretenir la piété de ces Peuples, tels que sont des crucifix, des médailles, des estampes, etc. En telle sorte qu'il n'entre jamais dans les peuplades ni or, ni argent. Cela supposé, que notre anonyme nous dise d'où se tirent chaque année les millions de piastres dont il parle, et en quel endroit on les tient cachés ? S'il les découvre, il s'enrichira en un instant par une voie très-légitime, car les lois d'Espagne accordent aux délateurs le tiers des richesses, dont on a fraudé les droits du Roi.

Mais pour rendre croyables toutes ces fables, qui sont uniquement de son invention, et dont il a amusé un certain public, il passe à la magnificence et aux richesses des Eglises de ces Missions, dont il fait la description la plus pompeuse. Selon lui, la face de l'autel est superbe ; on y voit trois grands tableaux avec de riches bordures d'or et d'argent massifs. Au-dessus de ces tableaux sont des lambris en bas-reliefs d'or ; et au-dessus, jusqu'à la voûte, règne une sculpture de bois enrichie d'or ; aux deux côtés de l'autel sont deux piédestaux de bois, couverts de plaques d'or ciselé, sur lesquels il y a deux saints d'argent massif. Le tabernacle est d'or; le soleil où l'on expose le saint Sacrement, est d'or enrichi d'émeraudes et d'autres pier-

res fines : le bas et les côtés de l'autel sont garnis de drap d'or avec des galons : l'autel est orné de chandeliers et de vases d'or et d'argent. Il y a deux autres autels, à la droite et à la gauche, qui sont ornés et enrichis à proportion du grand autel ; et dans la nef, vers la balustrade, est un chandelier d'argent à trente branches, garni d'or, avec une grosse chaîne d'argent qui va jusqu'à la voûte. Après cette description, l'on peut juger, ajoute-t-il, quelle est la richesse de cette Mission, si les quarante-deux Paroisses sont sur le même pied, comme on a lieu de le croire.

C'est ici où pour la première fois notre anonyme apporte une sorte de preuve de ce qu'il avance : il cite deux soldats Français de même Pays que lui, qui ont vu toutes ces richesses de leurs propres yeux. Il faut que les yeux de ces soldats eussent le même privilége que la fable attribue aux mains de Midas, et que convertissant tout ce qu'ils voyaient en or, ils aient pris du bois ou du cuivre doré pour de l'or et de l'argent massifs. Les yeux des Espagnols ne sont pas à beaucoup près si perçans.

Nous ne dissimulerons pas néanmoins, et nous sommes sûrs que tout ce qu'il y a de Catholiques ne nous en blâmeront pas, que dans quelque partie du monde où nous ayons des Eglises, nous tâchons de les orner le mieux qu'il nous est possible, selon la mesure des fondations, ou de la libéralité des fidèles que leur piété porte à contribuer

à une œuvre si sainte. Nous n'avons garde de rougir d'une chose qui a mérité à saint Ignace notre fondateur les plus grands éloges de l'Église, lorsqu'elle dit que c'est principalement à ses soins qu'on est redevable de la décoration et de la magnificence de nos autels. *Templorum nitor ab ipso incrementum accepit.* Mais que les Églises de ces Missions surpassent en richesses toutes les Églises de l'Europe, comme le dit l'anonyme, c'est une nouvelle fable ajoutée à toutes celles qu'il débite dans son libelle.

Jusqu'ici l'anonyme n'a vomi son fiel que contre les Missionnaires, il attaque maintenant tout ce qu'il y a eu d'Officiers Espagnols distingués par leur naissance, leur probité et leur mérite, à qui nos Rois ont confié le gouvernement de ces Provinces ; quoiqu'on mérite plus de croyance que lui, en niant simplement ce qu'il avance sans preuve, cependant, comme il y a des personnes qui suivent cette maxime de Machiavel, *on le dit, il en est donc quelque chose*, il est à propos de mettre au jour toute la malignité de ses calomnies. Quelle audace de dire, comme il fait, que les Juges, les Trésoriers, les Gouverneurs et autres Officiers du Roi gagnés à force d'argent par les Missionnaires, connivent à tous ces désordres ; qu'ils sont tous d'intelligence pour tromper Sa Majesté, et que c'est à qui pillera le mieux !

On ne peut voir sans indignation qu'un homme sans caractère, tel que l'anonyme,

traite avec tant d'indignité des Officiers illustres, et dont l'intégrité reconnue a mérité toute la confiance de nos Rois. A qui prétend-il persuader que, pendant plus d'un siècle, tout ce qu'il y a eu de Gouverneurs et de Missionnaires ont eu si peu de religion, qu'ils aient volé au Roi des sommes immenses sans le moindre scrupule? Est-il croyable que se trouvant au milieu d'ennemis alertes et implacables, tels que sont les habitans de la ville de l'Assomption, aucun d'eux, dans l'espace de cent ans, n'ait pu donner une preuve certaine de ces fraudes et de ce pillage?

C'est une chose constante, que chaque année le tribut est exactement payé par tous les Indiens qui sont sur le rôle des Officiers du Roi; que non-seulement les Missionnaires ne trouvent pas mauvais que les Gouverneurs envoient leurs Officiers, mais que souvent ils les pressent de le faire; que même les Indiens font, à leurs frais, le voyage de *Buenos-Ayres*, qui est de trois cens lieues, pour remettre à la recette générale, en denrées ou en marchandises, la valeur d'une piastre par chaque Indien qui paie le tribut, et qu'ils épargnent par-là à la caisse Royale ce qu'il faudrait payer à un Receveur pour ses peines et pour les frais de son voyage.

Mais pour quelle raison, poursuit l'anonyme, a-t-on accordé aux Indiens de ces peuplades le privilége de ne payer qu'une piastre de tribut, tandis que tous les autres Indiens en paient cinq? Pourquoi leur per-

met-on de porter des armes à feu? Que ne laisse-t-on entrer les Espagnols dans ces peuplades, qui y administreraient la justice, qui policeraient ces Peuples, et qui les feraient travailler, comme les autres Indiens, pour le service du Roi et des Espagnols, à qui il a coûté tant de sang pour conquérir ces Provinces? Comment souffre-t-on que trois cent mille familles soient uniquement employées au service de quarante Missionnaires, sans avoir d'autre Roi ni d'autre Loi que l'ambition démesurée de ces Pères, et leur pouvoir despotique?

Bénissons Dieu de ce que les Jésuites du Paraguay sont traités par l'anonyme de la même sorte que Notre-Seigneur le fut par les Juifs, qui lui reprochaient faussement de défendre qu'on payât le tribut à César. Il est vrai que nos Rois ont ordonné qu'on n'exigeât de chaque Indien qu'une piastre de tribut : ce qui a été d'abord une grâce de leur part, leur a paru dans la suite une espèce de justice. Ils ont eu égard à la grande pauvreté de ces Indiens, qui ne subsistent que du travail de leurs mains, et qui n'ont nul commerce avec aucune autre Nation. Si, pour assujétir les autres Indiens, il en a coûté tant de sang aux Espagnols, cette résistance peut être punie par un tribut plus considérable. Mais il n'en doit pas être de même de ceux qui ne dépendant d'aucune Puissance, et qui, étant parfaitement libres, ont embrassé la Foi, et ont reconnu nos Rois pour leurs Souverains. Ils ont formé trente

peuplades, qui contiennent environ cent cinquante mille ames. Le zèle infatigable des Missionnaires gagne tous les jours à Jésus-Christ de nouveaux Indiens, qui deviendront autant de sujets de la Couronne d'Espagne. Ces motifs sont-ils indignes de la clémence et de la bonté de nos Rois? D'ailleurs, pourraient-ils leur refuser les mêmes priviléges qui s'accordent à ceux qui, demeurant sur les frontières, servent de rempart contre les ennemis de l'Etat, et défendent l'entrée dans les terres de la Monarchie? Tels sont nos Indiens: les plaines des rivières de *Parana* et d'*Uraguay* qu'ils habitent, sont le seul endroit par où les Mamelucs de Saint-Paul du Brésil, les autres Nations barbares, et même les Européens, je veux dire les Anglais et les Hollandais, pourraient pénétrer jusqu'aux mines du *Potosi*. C'est dans nos peuplades que les Missionnaires ont attiré les tristes restes des Missions de la *Guyara*, que les Mamelucs ont saccagées et brûlées, après avoir enlevé plus de cinquante mille Indiens qu'ils ont faits leurs esclaves. Ces cruels ennemis, quoiqu'éloignés de trois cens lieues de nos peuplades, y viennent souvent faire la guerre; mais nos Indiens les ont vaincus dans plusieurs batailles, en ont fait plusieurs prisonniers, et ont forcé les autres à prendre la fuite. C'est ce qui irrite les Brasiliens jusqu'au point de vouloir exterminer nos Indiens: ils voudraient, s'il était possible, raser leurs peuplades, et se frayer ensuite un passage jusqu'au Royaume du Pérou.

En l'année 1641, huit cens Mamelucs armés de fusils descendirent la rivière d'*Uraguay* dans neuf cens canots, ayant à leur suite six mille de leurs Indiens armés de flèches, de lances et de pierres à fronde. Nos Indiens de *Parana* et *d'Uraguay* n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils armèrent à la hâte deux cens canots, où ils avaient élevé de petits Châteaux de bois avec des crenaux et des meurtrières, pour placer leurs fusils, et tirer sans être aperçus. Ayant rencontré l'armée ennemie de beaucoup supérieure à la leur, ils l'attaquèrent avec tant de valeur, qu'ils coulèrent à fond un grand nombre de leurs canots, en prirent plusieurs autres, et forcèrent les ennemis à gagner la terre, et à prendre la fuite. Ils les poursuivirent, et en firent un si grand carnage, qu'il n'en échappa qu'environ trois cens. Ce qui resta de Mamelucs se retira vers *Buenos-Ayres* : ils y bâtirent de petits forts, d'où ils sortaient de temps en temps pour faire des esclaves et les emmener à Saint-Paul.

En l'année 1642, nos Indiens ayant découvert la retraite des Mamelucs, allèrent les attaquer dans leurs forts ; ils les en chassèrent, et les poursuivirent jusques dans les montagnes où ils s'enfuirent, et où plusieurs furent tués, de sorte qu'il n'y en eut que très-peu qui retournèrent à Saint-Paul. Ce qui toucha plus sensiblement nos Indiens dans cette victoire, c'est qu'ils délivrèrent plus de deux mille Indiens, que les Mamelucs retenaient prisonniers, et dont ils eussent fait

des esclaves pour les vendre dans leur pays.

En l'année 1644, que Don Grégoire de Hinostrosa était Gouverneur de la province de Paraguay, il y eut un certain nombre d'Ecclésiastiques et de Séculiers de la ville de l'Assomption qui se révoltèrent, et conjurèrent ensemble sa perte. Il n'eut point d'autre ressource, pour assurer sa personne et son autorité, que d'appeler à son secours nos Indiens *Paranas*. Ils volèrent à ses premiers ordres, et dissipèrent la conjuration. Don Grégoire de Hinostrosa reconnut cet important service dans les informations juridiques qu'il envoya la même année au Conseil Royal des Indes, où il marquait qu'on était redevable de la conservation de ces Provinces au zèle et à la fidélité des Indiens.

En l'année 1646, les barbares *Guayeuriens* qui avaient tué plusieurs Espagnols et Indiens, prirent la résolution de tout exterminer jusqu'à la ville de l'Assomption. Un Cacique de nos Missions qui découvrit leur conspiration, en donna aussitôt avis au Gouverneur Don Grégoire de Hinostrosa. Il eut recours à nos Indiens qui combattirent ces rebelles, les taillèrent en pièces, et les mirent en déroute, sans qu'ils aient jamais osé paraître ; et par-là ils rendirent à la Province sa première tranquillité.

En l'année 1649, le Gouverneur, qui était prêt à remplacer Don Hinostrosa, apprit par une voie sûre, qu'avant même son arrivée, quelques habitans de la ville de l'Assomption avaient

avaient conspiré contre sa vie. Ils auraient exécuté infailliblement leur dessein, s'il n'avait pas mené avec lui mille Indiens de nos peuplades, qui forcèrent les rebelles à prendre la fuite, et à se retirer dans les montagnes. Il n'est pas surprenant que ces peuples, accoutumés depuis long-temps à se révolter contre les Officiers du Roi, conservent une haine implacable contre nos Indiens, dont on s'est toujours servi pour les faire rentrer dans le devoir de l'obéissance.

En l'année 1651, les Paulistes formèrent une grande armée, qu'ils partagèrent en quatre détachemens pour attaquer la province par quatre endroits différens, et s'en rendre les maîtres. Le Gouverneur Don André Garavito de Léon, Oydor de l'audience de *Chuquisaca*, donna ordre aux Indiens de nos peuplades de s'opposer de toutes leurs forces à l'entrée d'un si puissant ennemi, afin d'avoir le temps de faire marcher des troupes Espagnoles, et de les combattre. Cet ordre vint trop tard. Nos Indiens partagés en quatre escadrons, avaient déjà eu le bonheur de joindre en un même jour les quatre détachemens des ennemis. Ils les attaquèrent, les défirent et les forcèrent à s'enfuir avec tant de précipitation, qu'ils laissèrent sur le champ de bataille leurs morts, leurs blessés et leurs bagages, où l'on trouva quantité de chaînes, dont ils prétendaient attacher ensemble le grand nombre d'esclaves qu'ils comptaient de faire.

En l'année 1662, Don Alonso Sarmiento

étant dans le cours de ses visites à cent lieues de la ville de l'Assomption, fut tout à coup assiégé par la Nation la plus guerrière de ces Provinces, n'ayant que vingt personnes avec lui, manquant de vivres et sans la moindre apparence de pouvoir échapper des mains de ces barbares. Un Indien de nos Missions avertit de l'extrême danger où était le Gouverneur, et sur le champ on envoya trois cens hommes, qui par une marche forcée, ayant fait en un jour et demi le chemin qui ne se fait jamais qu'en quatre jours, tombèrent rudement sur les ennemis, en tuèrent plusieurs, mirent les autres en fuite, délivrèrent leur Gouverneur, et l'escortèrent jusques dans la Capitale.

Il serait ennuyeux d'entrer dans un plus grand détail : il suffit de dire que Don Sébastien de Léon, Gouverneur du Paraguay, a attesté juridiquement, que non-seulement les Indiens des Missions lui ont sauvé plusieurs fois la vie, mais encore que, dans l'espace de cent ans, il n'y a eu aucune action dans cette Province, et il ne s'y est remporté aucune victoire, à laquelle ils n'aient eu la meilleure part, et où ils n'aient donné des preuves de leur valeur et de leur attachement aux intérêts du Roi. A quoi l'on doit ajouter les témoignages de tout ce qu'il y a eu d'Officiers d'épée et de robe, qui attestent de leur côté, que dans toutes ces actions, leur solde montait à plus de trois cent mille piastres, dont ils n'ont jamais voulu rien percevoir, regardant comme une grande récom-

pense l'honneur qu'ils avaient de servir Sa Majesté, et de pouvoir lui témoigner en quelque sorte leur gratitude des priviléges dont elle avait bien voulu récompenser leur zèle et leur fidélité.

Ce serait cependant faire injure à ces braves Indiens, que de ne pas rapporter l'important service qu'ils rendirent au Roi, lorsqu'on fit le siége de la place nommée de Saint-Gabriel ou du Saint-Sacrement. Dans le dessein qu'eut Don Joseph Garro, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, de recouvrer cette place, qui avait été enlevée à la Couronne d'Espagne, il donna ordre aux Corrégidors de nos peuplades de mettre sur pied le plus promptement qu'ils pourraient une armée d'Indiens. On a peine à croire avec quelle promptitude cet ordre fut exécuté. On ne mit que onze jours à rassembler trois mille trois cens Indiens bien armés, deux cens fusiliers, quatre mille chevaux, quatre cens mules, et deux cens bœufs pour tirer l'artillerie.

Cette armée se mit en marche, et fit les deux cens lieues qu'il y a jusqu'à Saint-Gabriel dans un si bel ordre, que le Général Don Antoine de Vera Muxica qui commandait le siége, fut tout étonné en recevant ces troupes, de les voir si bien disciplinées. Il fut bien plus surpris le jour même de l'action. Il défendit d'abord d'approcher de la place, jusqu'à ce qu'il eût fait donner le signal par un coup de pistolet: il fit ensuite la disposition de toute l'armée pour l'attaque,

et s'étant mis à l'arrière-garde avec les Espagnols, les mulâtres et les nègres, il plaça nos Indiens à l'avant-garde; et vis-à-vis de la place, il fit mettre les quatre mille chevaux à nu, comme pour servir de rempart, et recevoir les premières décharges de l'artillerie. Aussitôt que les Indiens apprirent cette disposition, ils suspendirent leur marche, et députant vers le Général un de leurs Officiers avec le Missionnaire qui les accompagnait pour les confesser, ils lui représentèrent qu'une pareille disposition était propre à les faire tous périr; qu'au feu et au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou blessés retomberaient sur eux, en tueraient plusieurs, mettraient la confusion et le désordre dans leurs escadrons, et faciliteraient la victoire aux ennemis.

Le Général goûta fort cet avis, et s'y conforma en changeant sa première disposition. Les Indiens s'approchèrent des murs de la place dans un si grand silence, et avec tant d'ordre, que l'un d'eux escalada un boulevart, et coupa la tête à la sentinelle qu'il trouva endormie. Il se préparait à tuer une autre sentinelle, lorsqu'il reçut un coup de fusil. A ce bruit qui fut pris par les Indiens pour le signal dont on était convenu, ils grimpèrent avec un courage étonnant sur le même boulevart, ayant à leur tête leur Cacique Don Ignace Landau, et après un combat très-sanglant de trois heures, où les ennemis se défendirent en désespérés, les Indiens commencèrent tant soit peu à s'affai-

blir et à plier. Alors le Cacique levant le sabre, et animant les siens de la voix et par son exemple, ils rentrèrent dans le combat avec tant de fermeté et de valeur, que les assiégés voyant leur place toute couverte de morts et de mourans, demandèrent quartier. Les Indiens qui n'entendaient point leur langue, ne mirent fin au carnage que quand ils en reçurent l'ordre des chefs Espagnols.

Cette action, qui a mérité aux Indiens les éloges de notre grand Monarque, a donné lieu à une des plus atroces calomnies de l'anonyme. Il ne faut que rapporter ses paroles pour découvrir toute sa mauvaise foi. Après avoir dit que trois cent mille familles ne travaillent que pour les Jésuites, ne reconnaissent qu'eux, et n'obéissent qu'à eux : « une circonstance, dit-il, qui le fait con-» naître, c'est que lorsque le Gouverneur » de *Buenos-Ayres* reçut l'ordre de faire le » siége de Saint-Gabriel, où il y avait un » détachement de Cavalerie de quatre mille » Indiens, un Jésuite à leur tête, le Gouver-» neur commanda au Sergent-Major de faire » une attaque à quatre heures du matin ; les » Indiens refusèrent d'obéir, parce qu'ils » n'avaient point d'ordre du Jésuite, et ils » étaient au point de se révolter, lorsque le » Jésuite, qu'on avait envoyé chercher arriva, » auprès duquel ils se rangèrent, et n'exécu-» tèrent les ordres du Commandant que par » la bouche du Père ». D'où il conclut, par cette réflexion : « l'on doit juger de là com-» bien ces Pères sont jaloux de leur autorité à

» l'égard des Indiens, jusqu'à leur défendre » d'obéir aux Officiers du Roi, lorsqu'il s'agit » du service ».

Que l'anonyme accorde s'il peut la malignité de ses inventions, avec les témoignages authentiques de tant de personnes illustres, qui n'avancent rien dont ils n'aient été eux-mêmes les témoins; ils assurent au Roi et à son Conseil qu'il n'y a point de forteresse, de places, ni de fortifications, soit à *Buenos-Ayres*, soit dans le Paraguay, ou à Monte-Video qui n'aient été construites par les Indiens; qu'au premier ordre du Gouverneur, ils accourent au nombre de trois ou quatre cens, le plus souvent sans recevoir aucun salaire, ni pour leurs travaux, ni pour les frais d'un voyage de deux cens lieues; que c'est à la valeur de ces fidèles sujets qu'ils sont redevables de la conservation de leurs biens, de leurs familles et de leurs Villes.

Qu'un soldat Romain eût sauvé la vie à un citoyen dans une bataille ou dans un assaut, ou bien qu'il eût monté le premier sur la muraille d'une Ville assiégée, la Loi ordonnait de l'ennoblir, de l'exempter de tout tribut et de le récompenser d'une couronne civique ou murale. Et notre anonyme trouvera mauvais que nos Rois accordent des grâces à nos Indiens, qui ont tant de fois sauvé la vie, les biens et les villes des Espagnols! Il fera un crime aux Jésuites de faire valoir les continuels services de ce grand Peuple, qui, depuis sa conversion à la Foi, n'a jamais eu d'autre objet que le service de

Dieu, le service du Roi et le bien de l'Etat!

Il a imaginé des richesses immenses dans ces peuplades, et il voudrait le persuader à ceux qui ne sont point au fait de ces pays éloignés. On l'a déjà convaincu de calomnie; mais, qu'il dise ce que les Jésuites font de ces richesses. Les voit-on sortir des bornes de la modestie de leur état? Leur vêtement et leur nourriture ne sont-ils pas les mêmes, et quelquefois pires que ceux des Indiens? Le peu de Colléges qu'ils ont dans cette Province en sont-ils plus riches, et en ont-ils augmenté le nombre? Ils sont tous Européens. Peut-on en citer un seul qui ait enrichi sa famille?

Mais pourquoi ne pas permettre aux étrangers, et même aux Espagnols, de traiter avec les Indiens? Pourquoi avoir fait une Loi qui leur défend de demeurer plus de trois jours à leur passage dans chaque peuplade, où à la vérité, on fournit à tous leurs besoins, mais sans qu'ils puissent parler à aucun Indien? A quoi bon tant de précautions?

Ces précautions, qui déplaisent tant à l'anonyme, ont été jugées de tout temps nécessaires pour la conservation des peuplades. Elles seraient bientôt ruinées, si l'on ouvrait la porte aux mauvais exemples et aux scandales que les Etrangers ne donnent que trop communément. L'ivrognerie est le vice le plus commun parmi les Indiens; on sait que la *Chicha* dans le Pérou, le *Pulque* et le *Tepache* dans la Nouvelle-Espagne, de même que l'eau-de-vie dans les deux Royaumes, y causent les plus grands ravages, et

sont la source d'une infinité de crimes, de haines, de vengeances, et d'autres fautes monstrueuses, auxquelles ces Peuples s'abandonnent avec d'autant plus de brutalité, qu'ils trouvent moins de résistance. C'est une Loi établie parmi les Indiens de nos peuplades, de ne boire aucune liqueur qui soit capable de troubler la raison. Et c'est ce qu'avant leur conversion on ne croyait pas qu'on pût gagner sur eux. Tout esprit d'intérêt en est banni; les jeux mêmes qui leur sont permis, sont exempts de toute passion, parce qu'ils ne les prennent que comme un délassement où ils n'ont ni à perdre ni à gagner. L'avarice, la fraude, le larcin, la médisance, les juremens n'y sont pas même connus.

Pour complaire à l'anonyme, blâmera-t-on les Jésuites de maintenir ces Néophytes dans l'innocence de leurs mœurs, et de fermer l'entrée de leurs peuplades à tous les vices que je viens de nommer, et à beaucoup d'autres, en la fermant aux Etrangers? On a une triste expérience de ce qui se passe dans les peuplades d'Indiens qui sont au voisinage de la ville de l'Assomption; et l'on ne sait que trop qu'ils mènent la vie la plus licencieuse, sans crainte de Dieu, sans respect pour nos Rois, et ne redoutant que leurs Maîtres, qui exercent sur eux une domination tyrannique, et qui les traitent bien moins comme des hommes que comme des bêtes.

Ce qui tient au cœur de l'anonyme, c'est de voir qu'on permette à nos Indiens l'usage des armes à feu. Mais qu'il apprenne que nos

Rois proportionnent les armes qu'ils mettent entre les mains de leurs sujets, aux ennemis qu'ils ont à combattre ; s'ils n'avaient à faire qu'à des Indiens comme eux, l'arc, la flèche, l'épée et la lance leur suffiraient. Mais ils en viennent souvent aux mains avec des troupes Européennes armées de fusils, de balles, de grenades et de bombes. Refuser aux Indiens de pareilles armes, ne serait-ce pas les livrer à une mort certaine, et les mettre hors d'état de défendre l'entrée de nos Provinces aux ennemis de la Couronne?

Mais ne se pourrait-il pas faire que ces Indiens tournassent leurs armes contre les Espagnols? Crainte frivole ; 1.° ils n'ont point ces armes à leur disposition ; elles sont renfermées dans des magasins, d'où on ne les tire que par l'ordre que le Gouverneur intime au Supérieur de la Mission ; 2.° ils n'ont point de poudre, ni aucun moyen d'en faire, et il faut que ces munitions leur soient fournies par les Espagnols, qui ne leur en envoient que dans le besoin, et lorsqu'il faut combattre les ennemis de l'État.

Mais, ajoute-t-on, pourquoi ne pas confier le gouvernement de ces peuplades à des Corrégidors Espagnols? Et moi je demande à mon tour : ces peuplades n'ont-elles pas été établies dans l'espace de plus de cent trente ans, et ne s'accroissent-elles pas tous les jours sans le secours des Corrégidors? Que sont devenues celles qu'ils ont gouvernées? Ne les ont-ils pas ruinées et détruites? Mettraient-ils dans ces peuplades une meilleure

forme de gouvernement ? Instruiraient-ils mieux ces Indiens des principes et des devoirs de la Religion ? Feraient-ils régner parmi eux une plus grande innocence de mœurs ? Les rendraient-ils plus zélés qu'ils le sont pour le service du Roi ? En feraient-ils de plus fidèles sujets ?

On n'ignore pas ce qu'il en a coûté de travaux aux Jésuites, et combien d'entr'eux ont perdu la vie pour réunir ces barbares dans des peuplades, et en faire de fervens Chrétiens et de zélés serviteurs de la Monarchie : parlons de bonne foi, serait-ce là l'unique vue des Corrégidors ? Leur commerce, leur intérêt, le soin de s'enrichir, ne font-ils pas communément le principal objet des peines qu'ils se donnent ? En trouverait-on beaucoup qui brigueraient l'emploi de Corrégidor, s'ils n'en retiraient point d'autre avantage que celui de faire servir Dieu et le Roi ? Je ne citerai ici qu'un seul exemple.

Un Evêque du Paraguay, plein de zèle pour son troupeau, ayant écouté trop légèrement les ennemis des Jésuites, prit la résolution de leur ôter deux de leurs Missions, qui lui paraissaient être dans le meilleur état ; savoir, celle de Notre-Dame de Foi, et celle de Saint-Ignace, où il y avait environ huit mille Indiens, que ces Pères avaient retirés de leurs bois et de leurs montagnes, avec des fatigues immenses et un risque continuel de leur vie. Le Prélat ayant choisi deux Ecclésiastiques de mérite, les envoya dans ces peuplades en qualité de Curés, et les fit escorter

par des soldats qui chassèrent les Missionnaires avec tant de violence, que de quatre qu'ils étaient, l'un mourut en chemin, et les trois autres furent incapables d'aucun travail le reste de leur vie. Ces deux Ecclésiastiques se mirent en possession du spirituel et du temporel des peuplades; mais à peine y eurent-ils demeuré quatre mois, qu'ils vinrent trouver leur Evêque en se plaignant amèrement qu'on les avait envoyés dans un lieu où il n'y avait pas de quoi vivre; que la pauvreté des Indiens était si grande, qu'ils ne pouvaient payer aucune rétribution, ni pour les Messes, ni pour les enterremens, ni pour les mariages; qu'ils ne concevaient pas quel ragoût trouvaient les Jésuites à demeurer avec ces barbares nouvellement convertis, et toujours prêts à les égorger, s'ils manquaient un seul jour à leur fournir des alimens; qu'ils avaient couru ce risque, et que c'était pour cette raison qu'ils s'étaient promptement retirés.

La fuite des pasteurs dissipa le troupeau. Tous ces Indiens s'enfuirent dans leurs montagnes, où ils perdirent bientôt la Foi, tandis que le Roi perdait en un seul jour jusqu'à huit mille sujets. L'ordre qu'a donné l'audience Royale de *Chuquisaca*, de rétablir les Jésuites dans leurs peuplades, ne rappellera pas tous ces Indiens dispersés, et ne servira qu'à préserver les autres peuplades d'un malheur semblable.

Monseigneur Don Christoval Mancha y Valesco, Evêque de *Buenos-Ayres*, donna

dans le même piége : on lui persuada d'ériger les Missions en Cures, et par un Mandement qu'il fit publier dans son Diocèse et dans tous les Pays circonvoisins, il invita les Ecclésiastiques à venir à un certain temps qu'il marquait pour en recevoir les provisions. Le terme étant expiré, et voyant qu'il ne se présentait personne, il examina plus sérieusement la vérité des faits qu'on lui avait exposés, et la manière dont les Jésuites gouvernaient leurs Missions. Comme ce Prélat avait les intentions droites, il eut bientôt découvert la vérité : les mauvaises impressions qu'on lui avait données se changèrent en une si grande estime pour les Jésuites, qu'il leur donna toute sa confiance. La sainte Vierge, à qui il avait une dévotion singulière, lui ayant fait connaître que sa mort approchait, il fit venir le Père Thomas Donvidas, Recteur du Collége, et fit sous sa conduite, pendant huit jours, les exercices spirituels de saint Ignace, qu'il termina par une confession générale ; ensuite, dans les différentes prédications qu'il fit à son Peuple, pour lui dire les derniers adieux, il ne cessa de réfuter les calomnies dont on voulait noircir les Jésuites, en déclarant qu'il avait pensé lui-même y être surpris, et que c'était autant d'artifices du Démon, qui cherchait à perdre une infinité d'ames, en les retirant de la direction de ces Pères, qui les conduisaient dans la voie du salut. Peu de jours après, il mourut comme il l'avait prédit, laissant à son Peuple les exemples des plus héroïques vertus, qu'il

avait pratiquées durant le cours de son Episcopat.

Revenons : les Corrégidors Espagnols auraient-ils de grands avantages à espérer dans ces peuplades, où un Ecclésiastique ne trouve pas même de quoi se faire une subsistance honnête? Supposons qu'on leur en confiât le gouvernement; ou ils suivront la méthode des Missionnaires, ou ils se formeront un système nouveau. S'ils conservent la forme du présent gouvernement, ils doivent s'attendre à être calomniés de même que ces Pères : on ne manquera pas de dire qu'ils fraudent les droits du Roi, qu'ils ont des mines cachées, qu'ils dominent en Souverains. Si pour éviter des reproches si mal fondés, ils prennent une autre route, et changent des usages conformes au génie de ces Peuples, qu'on a étudié depuis si long-temps, la ruine des Missions est certaine, les Indiens se retireront dans leurs montagnes, et les peuplades seront tout à coup désertes : près de deux cent mille Indiens vivront dans les bois sans culte et sans religion ; et ce seront autant de sujets perdus pour le Roi.

C'est ce qu'on a éprouvé dans la Nouvelle-Espagne : on ôta aux Indiens de la *Laguna* leurs Missionnaires ; ils se dispersèrent à l'instant avec la rage dans le cœur contre les Espagnols, et ne cherchant que les moyens de la satisfaire : encore aujourd'hui ils répandent la terreur sur tout le chemin qui conduit aux riches mines de cette Province, et on est obligé d'entretenir à grands frais

des garnisons pour la sûreté de ces passages.

On l'éprouve encore actuellement de la part de deux Nations belliqueuses, les *Nocomies* et les *Abipones* : elles s'étaient soumises volontairement au joug de l'Evangile et à l'obéissance du Roi, sur la parole que les Jésuites leur avaient donnée, qu'elles dépendraient uniquement des Officiers de Sa Majesté. On ne leur a point tenu parole, et dans le moment, ces Peuples ont secoué le joug, et ont fermé les chemins qui mènent au Pérou, ensorte qu'on n'y peut aller sans courir risque de la vie, à moins qu'on ne soit bien escorté. Ils ont même porté l'audace jusqu'à bloquer la ville de Sainte-Foi, avec menace d'assiéger la ville de Cordoue, qui est la capitale du Tucuman.

Si l'anonyme, et ceux qui l'ont mis en œuvre, avaient mérité qu'on eût fait attention à leur mémoire, nos Indiens ne seraient-ils pas en droit de se plaindre ? Quel est donc le crime que nous avons commis, pourraient-ils dire, pour qu'on abroge les priviléges, dont la bonté du Roi et de ses augustes prédécesseurs nous a gratifiés? Ce sont des grâces, il est vrai, mais elles nous ont été accordées à des conditions onéreuses, que nous avons fidèlement remplies. N'avons-nous pas servi de rempart contre les ennemis de sa Couronne? N'avons-nous pas prodigué notre sang et nos vies pour sa défense? Que savons-nous si les habitans de l'Assomption, dont l'anonyme Français n'est que l'interprète, ne sont pas d'intelligence

avec les ennemis de la Monarchie, pour nous désarmer, et par ce moyen-là leur donner un libre passage au Royaume de Pérou, et se soustraire eux-mêmes aux justes châtimens que méritent leurs fréquentes révoltes? Dès qu'il s'agit des intérêts du Roi, et que ses Officiers nous appellent, ne nous voit-on pas voler à leur secours? Ne sommes-nous pas actuellement armés au nombre de six mille hommes par ordre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur de *Buenos-Ayres*, résolus de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le service de Sa Majesté? Enfin, si depuis plus de cent trente ans que nous nous sommes soumis volontairement à la Couronne d'Espagne, notre conduite a toujours été la plus édifiante, et notre fidélité la plus constante, comme on le voit par les informations qui en ont été faites, par les témoignages qu'en ont rendu tant d'Officiers illustres, par les Sentences des Tribunaux, et par les Patentes de nos Rois, écoutera-t-on à notre préjudice un petit nombre de gens infidèles à leur Roi et désobéissans à ses ordres, qui tant de fois ont attenté à la vie de leurs Gouverneurs, qui ont porté l'insolence jusqu'à les déposer, et à en établir d'autres de leur propre autorité, comme ils font actuellement; qui se prévalant du vain titre de conquérans, lequel n'est dû qu'à leurs ancêtres, ont détruit presque toutes les nombreuses peuplades qui leur avaient été concédées à quarante lieues aux environs de la ville de l'Assomption?

Et, en effet, combien ne pourrait-on pas citer de témoignages que tant de saints Evêques, tant d'illustres Gouverneurs, tant d'Officiers distingués des Audiences Royales ont rendus, en différens temps, à la piété de nos Indiens, à leur constante fidélité, et à leur attachement inviolable pour les intérêts de la Monarchie? Je n'en rapporterai que deux assez récens, l'un de Monseigneur Don Pierre Faxardo, Evêque de *Buenos-Ayres*; l'autre du Seigneur Don Bruno de Zabala, Gouverneur et Capitaine-Général de ladite Province; à quoi j'ajouterai les Patentes par lesquelles notre grand Monarque met les Indiens de nos peuplades sous sa royale protection.

LETTRE

De Monseigneur Don Pierre Faxardo, Evêque de Buenos-Ayres, au Roi.

SIRE,

UNE lettre que j'ai reçue de la capitale du Paraguay, signée de ses Régidors, où ma personne n'est pas trop ménagée, me fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majesté; je suis peu touché de leurs injures, mais je ne puis dissimuler à Votre Majesté qu'elle est remplie d'accusations fausses et calomnieuses contre les Missionnaires de cette Province. Comme ils me déclarent dans

leur lettre qu'ils écrivent en conformité au Conseil suprême des Indes, je serais très-blâmable si je manquais de découvrir à Votre Majesté la malignité de leurs calomnies, et de l'informer de la sage et sainte conduite des hommes vraiment Apostoliques, contre lesquels ils se déchaînent avec tant de fureur.

Je puis assurer Votre Majesté que j'ai ressenti très-vivement le contre-coup de ces calomnies : il semble que le saint Esprit les ait eues en vue dans ces paroles du chapitre 6 de l'Ecclésiastique : *Delaturam civitatis, et collectionem populi calumniam mendacem super mortem omnia gravia.* La haine injuste de toute une Ville, l'émotion séditieuse d'un Peuple, et la calomnie inventée faussement, sont trois choses plus insupportables que la mort.

Ce n'est pas la première fois qu'ils ont envoyé au Conseil suprême des Indes de semblables plaintes contre les Missionnaires. Mais ces Pères, qui n'ont d'autre objet que le service de Dieu, la conservation et l'augmentation de ces florissantes Missions, ont supporté toutes ces attaques avec une constance et une égalité d'ame qui m'ont infiniment édifié.

Ce qui fait encore plus mon admiration, c'est que non-seulement ils paraissent comme insensibles à tous les coups qu'on leur porte, mais encore qu'ils ne répondent à tant d'injures de leurs adversaires, que par une suite continuelle de bienfaits. Combien voit-on de pauvres de cette capitale du Paraguay qui

ne subsistent que de leurs charités ? Avec quel zèle ne s'emploient-ils pas au service de ses habitans ? Ils les consolent dans leurs afflictions, ils les éclairent dans leurs doutes, ils leur prêchent les vérités du salut, ils enseignent leurs enfans, ils les assistent dans leurs maladies, ils confessent les moribonds, ils appaisent leurs différends et les réconcilient ensemble, enfin ils sont toujours prêts à leur faire du bien; mais tant de vertus qui devraient gagner l'estime et l'affection de ces Peuples, ne servent qu'à les rendre plus susceptibles des impressions malignes de la calomnie. J'ose le dire, Sire, ces Pères auraient moins d'ennemis, s'ils étaient moins vertueux.

On demanda un jour à Thémistocle quelle raison il avait de s'attrister, tandis qu'il était chéri et estimé de toute la Grèce. « C'est » cela même qui m'afflige, répondit-il, car » c'est une marque que je n'ai point fait d'ac» tion assez glorieuse pour mériter d'avoir » des ennemis. » Ces saints Missionnaires n'ont de vrais ennemis que ceux que leur attirent leurs vertus et leurs actions qui me paraissent héroïques. J'ai souvent parcouru leurs Missions, et j'ose attester à Votre Majesté que, durant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais vu plus d'ordre que dans ces peuplades, ni un désintéressement plus parfait que celui de ces Pères; ne s'appropriant rien de ce qui est aux Indiens, ni pour leur vêtement, ni pour leur subsistance.

Dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens naturellement portés à toute sorte de vices, il règne une si grande innocence de mœurs, que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. Le soin, l'attention et la vigilance continuelle des Missionnaires préviennent jusqu'aux moindres fautes qui pourraient leur échapper. Je me trouvai dans une de ces peuplades une fête de Notre-Dame, et j'y vis communier huit cens personnes. Faut-il s'étonner que l'ennemi commun du salut des hommes, excite tant d'orages et de tempêtes contre une œuvre si sainte, et qu'il s'efforce de la détruire?

Il est vrai que les Missionnaires sont très-attentifs à empêcher que les Indiens ne fréquentent les Espagnols; et ils ont grande raison: car cette fréquentation serait une peste fatale à leur innocence, et introduirait le libertinage et la corruption dans leurs peuplades. On en a un exemple palpable dans la vie que mènent les Indiens des quatre peuplades qui sont aux environs de la capitale du Paraguay.

Il est vrai encore que les Indiens ont pour ces Pères une parfaite soumission; et, c'est ce qui est admirable, que dans des barbares, qui, avant leur conversion, fesaient douter s'ils étaient des hommes raisonnables, on trouve plus de gratitude que dans ceux qui ont eu dès leur enfance une éducation Chrétienne.

A l'égard de leurs prétendues richesses,

on ne pouvait rien imaginer de plus chimérique : ce que ces pauvres Indiens gagnent de leur travail ne va qu'à leur procurer pour chaque jour un peu de viande avec du blé d'Inde et des légumes, des habits vils et grossiers, et l'entretien de l'Eglise. Si ces Missions produisaient de grands avantages, cette Province serait-elle endettée comme elle l'est ? Les Colléges seraient-ils si pauvres, que ces Pères ont à peine ce qui est absolument nécessaire pour vivre ?

Pour moi, qui suis parfaitement informé de ce qui se passe dans ces saintes Missions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à cette Compagnie, qui en a la conduite, ces paroles de la sagesse, et de m'écrier : *o quàm pulchra est casta generatio cum claritate* ! O combien est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat d'un zèle pur et ardent, qui, de tant d'Infidèles, en fait de vrais enfans de l'Eglise, qui les élève dans la crainte de Dieu, et les forme aux vertus Chrétiennes, et qui, pour les maintenir dans la piété et pour les préserver du vice, souffre en patience les plus atroces calomnies ! *Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines.* Sa mémoire est immortelle, et est en honneur devant Dieu et devant les hommes, sur-tout devant Votre Majesté, à qui cette Province est redevable de tant de bienfaits ; c'est en son nom que j'ai l'honneur de présenter ce mémorial à Votre Majesté, et de lui faire la même demande qui fut faite à

l'Empereur Domitien par un de ses sujets : « J'ai un ennemi, disait-il à ce Prince, qui » s'afflige extrêmement de toutes les grâces » que me fait Votre Majesté. Je la supplie » de m'en faire encore de plus grandes, afin » que mon ennemi en ait plus de chagrin. » *Da, Cæsar, tanto tu magis ut doleat.* C'est ce que j'espère de sa bonté, en priant le Seigneur qu'il la conserve un grand nombre d'années pour le bien de cette Monarchie.

A Buenos-Ayres, ce 20 Mai 1721.

† Pierre, *Evêque de Buenos-Ayres.*

LETTRE

Du Seigneur Don Bruno Zabala, Maréchal de Camp, Gouverneur et Capitaine-Général de Buenos-Ayres, au Roi.

Sire,

Je dois rendre témoignage à Votre Majesté que, dans toutes les occasions où l'on a eu besoin du secours des Indiens *Tapes*, qui sont sous la conduite des Pères Jésuites, soit pour des entreprises militaires, soit pour travailler aux fortifications des places, j'ai toujours trouvé dans ceux qui les gouvernent une activité surprenante, et un zèle très-

ardent pour le service de Votre Majesté. Un nombre de ces Indiens, ainsi que je le mande séparément à Votre Majesté, sont actuellement occupés aux ouvrages qui se font à Monte-Video, et ils avancent ces travaux avec une promptitude et une vivacité incroyables, se contentant pour leur salaire d'alimens grossiers dont on les nourrit chaque jour.

Je n'ai garde d'exagérer quand je parle à Votre Majesté, et j'ose assurer que si nous n'avions pas eu le secours de ces Indiens, les fortifications qu'on avait commencé de faire à Monte-Video, et à la forteresse de cette Ville, n'auraient jamais pu être achevées. Les soldats, les autres Espagnols et les Indiens du voisinage qui travaillent à la journée, sont incapables de soutenir long-temps cette fatigue. Ils sont assez ponctuels les trois ou quatre premiers jours, après quoi ils veulent être payés d'avance. Qu'on leur donne de l'argent ou qu'on leur en refuse, c'est la même chose, ils quittent l'ouvrage et s'enfuient. La paresse et l'amour de la liberté sont tellement enracinés dans leur naturel, qu'il est impossible de les en corriger.

Il y a une différence infinie entre ces lâches Indiens et ceux qui sont sous la conduite des Missionnaires. On ne peut exprimer avec quelle docilité, avec quelle ardeur et avec quelle constance ils se portent à tout ce qui est du service de Votre Majesté, ne donnant aucun sujet de plainte ni de murmure, se rendant ponctuellement aux heures

marquées pour le travail, sans jamais y manquer, et édifiant d'ailleurs tout le monde par leur piété et par la régularité de leur conduite, ce qu'on ne peut attribuer, après Dieu, qu'à la sagesse et à la prudence de ceux qui les gouvernent. Aussi M. l'Evêque de cette Ville m'a-t-il souvent assuré que toutes les fois qu'il a fait la visite de ces Missions, il a été charmé de voir la dévotion de ces nouveaux Fidèles de l'un et de l'autre sexe, et leur dextérité dans tous les ouvrages qui se font à la main.

Quoique quelques personnes mal intentionnées, soit par jalousie, soit par d'autres motifs, tâchent de décrier le zèle et les intentions les plus pures d'une Compagnie qui rend de si grands services dans tout le monde, et en particulier dans l'Amérique, ils ne viendront jamais à bout d'obscurcir la vérité de ces faits, dont il y a une infinité de témoins. Ce que j'en dis à Votre Majesté n'est pas pour exalter ces Pères, mais pour lui rendre un compte sincère, tel qu'elle a droit de l'attendre d'un fidèle sujet qu'elle honore de sa confiance; et pour la prévenir sur les fausses impressions que la malignité et les artifices de certaines gens voudraient donner à Votre Majesté, en renouvelant des plaintes et des accusations qu'elle a tant de fois méprisées.

J'ajouterai à Votre Majesté que les Indiens des trois peuplades établies aux environs de cette Ville, seraient bien plus heureux si, dans la manière de les gouverner,

on suivait le plan et le modèle que donnent ces Pères dans le gouvernement de leurs Missions. Ces trois peuplades sont peu nombreuses, et cependant ce sont des dissentions continuelles entre le Curé, le Corrégidor et les Alcades; ce n'est pas pour moi une petite peine, de trouver des Curés qui veuillent en prendre soin; le grand nombre de ceux qui ont abandonné ces Cures, dégoûte presque tous les Ecclésiastiques que je voudrais y envoyer.

C'est uniquement, SIRE, pour satisfaire à une de mes principales obligations, que j'expose ici les services importans que rendent les Indiens *Tapes*, qui sont sous la conduite des Missionnaires Jésuites, dont Votre Majesté connaît l'attachement plein de zèle, pour tout ce qui est de son service. Je ne doute point qu'elle ne leur fasse ressentir les effets de sa clémence et de sa bonté Royale. Pour moi, je ne cesserai de faire des vœux pour la conservation de Votre Majesté, qui est si nécessaire au bien de toute la Chrétienté.

A Buenos-Ayres, le 28 *Mai* 1724.

CLAUSES insérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-Ayres, le 12 Novembre 1716.

A l'égard du troisième article qui concerne les Indiens des Missions, dont les Pères Jésuites sont chargés dans ces Provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces Pères, par leur zèle et leurs travaux, ont converti à la Foi et soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces Peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces Missions, c'est que nous et nos prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commanderies, comme on le voit par plusieurs Patentes et Ordonnances expédiées en différens temps, et spécialement en l'année 1661, où, entr'autres choses, il fut ordonné au Gouverneur du Paraguay d'unir et d'incorporer à la Couronne tous les Indiens des peuplades qui étaient sous la conduite des Jésuites, et de n'exiger pour le tribut qu'une piastre de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne la paieraient pas avant quatorze ans, ni après cinquante; laquelle grâce fut plus étendue en l'année 1684, où, pour procurer une plus grande augmentation des peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseraient de payer après quarante ans, et que les trente premières

années depuis leur conversion à la Foi, et leur réunion dans les peuplades, ils seraient exempts du tribut.

Par une autre Patente expédiée en la même année 1684, et envoyée aux Officiers Royaux de *Buenos-Ayres*, il fut ordonné qu'on conservât aux Indiens des peuplades des Jésuites le privilége de ne payer aucun droit, ni pour l'herbe du Paraguay, ni pour leurs autres denrées; et il était marqué dans la même Patente que ces Indiens payaient neuf mille piastres par an.

Une Patente fut expédiée en l'année 1669, qui ordonnait aux Officiers Royaux qui recevaient les tributs des Indiens de Parana et d'Uraguay, de payer chaque année, sur leur caisse, à chacun des vingt-deux Missionnaires qui ont soin des vingt-deux peuplades, quatre cent quarante-six piastres et cinq réaux.

Et par une autre Patente expédiée en l'année 1707, il est pareillement ordonné que, sur ce qui se perçoit du tribut des Indiens, on paie trois cent cinquante piastres à chaque Missionnaire, (y compris son compagnon) qui a soin des quatre nouvelles peuplades appelées *Chiquites*, et autant à ceux qui gouverneront les peuplades qu'on fondera dans la suite.

A l'égard des armes qu'ont lesdits Indiens, il est certain qu'à mesure que se formèrent ces peuplades, les Missionnaires obtinrent la permission de distribuer des fusils à un nombre d'Indiens, afin de pou-

voir se défendre des Portugais et des Indiens infidèles, qui exerçaient des actes continuels d'hostilité, et qui en différentes occasions avaient fait plus de trois cent mille prisonniers. Ces hostilités cessèrent aussitôt qu'on eut pris le parti de les armer.

Et quoique par une Patente de 1654 on ordonne au Gouverneur du Paraguay de ne pas permettre que les Indiens des peuplades se servent des armes à feu que par son ordre, on dérogea depuis à cette résolution, ayant égard d'une part à la conservation de ces peuples, qui ont donné en tant d'occasions de si fortes preuves de leur zèle et de leur attachement à mon service; et considérant d'une autre part l'utilité qui en résultait pour la sûreté de la ville de *Buenos-Ayres*, et de toute l'étendue de sa Juridiction, comme on l'éprouva en l'année 1702, que deux mille de ces Indiens firent, par ordre du Gouverneur, plus de deux cens lieues, par des chemins très-difficiles, pour s'opposer au saccagement et au pillage que fesaient les Indiens infidèles nommés *Mamelucs* du Brésil, que les Portugais mettaient en œuvre. Les Indiens des Missions les combattirent durant cinq jours, et les défirent entièrement; ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner par une Patente adressée aux Supérieurs de ces Missions, combien j'étais satisfait de la valeur et de la fidélité de ces peuples, attribuant le succès de cette expédition à la sagesse avec laquelle ils les gouvernaient, et en les char-

geant de les assurer qu'ils éprouveront en toute occasion les effets de ma bonté et de ma royale protection.

Ces Indiens ont eu aussi beaucoup de part à une autre expédition, non moins importante, lorsqu'il fut question de chasser les Portugais de la Colonie du Saint-Sacrement. Ils s'y trouvèrent en l'année 1680, au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cens bœufs, et d'autres provisions qu'ils conduisirent à leurs frais, et firent dans cette expédition des actions prodigieuses de valeur; et en l'année 1705, qu'enfin on se rendit maître de cette Colonie, les Indiens qui y vinrent au nombre de quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguèrent également par leur courage. Il y en eut parmi eux quarante de tués, et soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les lettres de Don Juan Alonso de Valdès, Gouverneur de *Buenos-Ayres*.

En l'année 1698, Don André-Augustin de Roblès, craignant que douze vaisseaux de guerre qu'on armait en France, et qui allèrent à Carthagène, ne fussent destinés à envahir la ville de *Buenos-Ayres* dont il était Gouverneur, appela les Indiens à son secours; ils vinrent au nombre de deux mille avec une célérité surprenante. Ce Gouverneur et tous les Officiers qui composent ce Gouvernement, ainsi qu'ils nous en ont informé, furent étonnés de voir le grand ordre et l'adresse de ces Indiens, qui pouvaient tenir tête aux troupes les mieux disciplinées.

Ce fut dans la même occasion qu'ils donnèrent une autre preuve de leur zèle et de leur générosité pour mon service, n'ayant point voulu recevoir leur solde, qui se montait à quatre-vingt-dix mille piastres pour cette campagne, à raison d'une réale et demie qu'on paie à chaque Indien. Ils cédèrent cette somme pour garnir de munitions les magasins de la place. Le Gouverneur et les Officiers du Gouvernement s'exprimaient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connaître jusqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon service, et combien il est important de les conserver, pour assurer la tranquillité de ces Provinces, et en écarter les ennemis de la Monarchie.

Et quoiqu'en l'année 1680, sur les représentations du même Gouverneur Don André de Robles, il eût été résolu de tirer de leurs peuplades mille familles de ces Indiens, pour former une peuplade aux environs de *Buenos-Ayres*, Charles II, de glorieuse mémoire, ayant fait réflexion que le changement de climat pourrait chagriner ces fidèles Indiens, et leur causer de violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étaient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une Patente expédiée en l'année 1683.

Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions, et aux premiers ordres des Gouverneurs, les Indiens de ces Missions accoururent avec un zèle et une promptitude surprenans, soit pour travailler aux ouvrages de fortification, soit pour la défense

de cette ville, et pour tout ce qui concerne mon service; nous, voulant leur donner des marques de notre royale protection, et veiller à leur conservation et à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnons de vous conformer en cela à mes intentions, et non-seulement de ne les pas inquiéter en aucune chose; mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincère et d'une parfaite intelligence avec les Supérieurs de ces Missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contribuerai de tout mon pouvoir à la conservation de leurs peuplades : ordonnons de plus que vous veilliez avec soin à la conservation des exemptions, franchises, libertés et privilèges que nous leur avons accordés, afin qu'étant satisfaits et assurés de notre bienveillance, ils puissent employer leurs armes et leurs personnes à tout ce qui est de notre service, avec le même zèle et le même courage, la même exactitude, et la même fidélité qu'ils ont fait jusqu'à présent.

OBSERVATIONS

Géographiques sur la carte du Paraguay, par l'Auteur de cette carte.

JE me suis servi pour composer la carte du Paraguay, de plusieurs cartes données par les Révérends Pères Jésuites, Missionnaires dans ce pays-là. En 1727, ces Pères

HS
RAGUAY
la Compagnie de JESUS
30
UNO RD
es Espagnoles.
30 40 50 60 70
s Germaniques.
30 40 50 60
ues Françaises.
40 50 60 70 80 90 100
celle Carte, il a paru a l'auteur
de pays étoit trop étendu
nt dans les Cartes précédentes.
rnale d'une Mer à l'autre,
n trouvera environ 120 de nos
ans que dans celles de * * *
n de moins que dans celles de * * *
nos-ayres à la Côte de la Mer du Sud
lieues, ou de 260. ou environ.
r donner plus de grandeur à cette
peu plus au large des détails
eurs.
35
330
Canu fecit.

IHS
LE PARAGUAY
ou les RR. PP. de la Compagnie de JESUS
ont répandu leurs MISSIONS
PAR LE Sr. D'ANVILLE
Géographe ordre du Roi
Octobre 1733.
PEROU
BRESIL
MER DU SUD
MER DU NORD
Lieues Espagnoles.
Lieues Germaniques.
Lieues Françaises.
Dans la composition de cette Carte, il a paru a l'auteur, que ce qu'elle renferme de pays étoit trop étendu entre l'Orient et l'Occident dans les Cartes precedentes. Ainsi a mesurer l'intervalle d'une Mer à l'autre, de St. Vincent a Arica on trouvera environ 120 de nos Lieues Francaises de moins que dans celles de ... et 400 Lieues ou environ de moins que dans celle de ... Sur la distance de Buenos ayres a la côte de la Mer du Sud la difference est de 80 Lieues, ou de 260. ou environ. On auroit voulu pouvoir donner plus de grandeur a cette Carte, pour mettre un peu plus au large des details qui ne sont point ailleurs.
Pampas ou Plaines qui sont desertes
Canu fecit.

adressèrent une grande carte du Paraguay au Révérend Père Général Michel-Ange Tamburini ; cette même carte, comme il m'a paru, renouvelée néanmoins par des changemens en plusieurs endroits, a été représentée au Révérend Père Général François Retz, en 1732 ; on avait déjà connaissance d'une ancienne carte du Paraguay, dédiée au Révérend Père Vincent Caraffa, qui a rempli la septième place de Général de la Compagnie, depuis l'an 1645 jusqu'en l'an 1649 ; cette première carte, laquelle doit céder aux cartes plus récentes pour l'emplacement des lieux habités qui sont sujets à des changemens, a paru en revanche conserver de l'avantage sur ces cartes, par rapport à une plus grande abondance et précision dans les détails, si l'on en excepte seulement les environs de la ville de l'Assomption. Indépendamment du mérite de ces cartes, et de ce qui pouvait résulter de leur combinaison, il n'a pas paru indifférent d'y joindre plusieurs instructions particulières, qui pourraient influer sur une grande partie de l'objet qu'on avait à représenter.

Après avoir fait choix pour cette carte, de la projection la plus favorable, au moyen de laquelle l'intersection des méridiens et des parallèles se fait presque aussi régulièrement que sur la superficie convexe de la terre, j'ai d'abord jeté les yeux sur plusieurs points fixés astronomiquement à la côte de la mer du Sud. La longitude de ces lieux, comparée avec la détermination de

l'île de Fer, observée en dernier lieu par le Père Feuillée, Minime, à 19 degrés 51 minutes 33 secondes du méridien de Paris, a servi de fondement à la longitude établie dans la carte; quelques circonstances particulières et nouvelles sur la côte de la mer du Sud, ont été tirées de plusieurs cartes manuscrites Espagnoles qui sont entre mes mains, et j'ai tout de suite exposé le Chili avec assez de détail, jusqu'à la hauteur de la Conception.

On ne se doute peut-être pas qu'il a été indispensable de reconnaître une grande partie du Pérou, pour composer la carte du Paraguay; cependant je me suis trouvé engagé fort avant de ce côté-là, en sorte que dans un carton particulier que j'ai cru être obligé de composer sur un plus grand point que la carte qu'on publie actuellement, il a fallu s'étendre jusqu'aux positions de Lima et du Cusco, pour être assuré d'une correspondance plus générale, et établir avec quelque certitude plusieurs positions essentielles, telles que celle du Potosi, à laquelle un grand nombre d'autres se rapportent, et qui peut faire juger de l'intervalle entre certains endroits et la côte de la mer du Sud.

Mais un point tout-à-fait important à étudier, a été la distance du Chili à Buenos-Ayres, d'où l'intervalle de la mer du Sud à la mer du Nord, dans toute l'étendue de la carte, semble dépendre. J'ai eu le bonheur de trouver là-dessus quelques instructions particulières dans des Mémoires manuscrits,

qui m'en ont fourni pour une grande partie des Indes Espagnoles. Ce que j'ai appris de ce côté-là, m'a paru confirmé positivement par Laët, lequel dit avoir appris d'un de ses compatriotes du Pays-Bas, qui connaissait le terrain pour l'avoir parcouru, que la distance de San-Juan de la Frontera, dans la Province de Cuyo, à la ville de Buenos-Ayres, n'est que de cent dix lieues, ce qu'on trouvera répété en deux endroits de la description du Nouveau Monde de Laët, liv. 12, chap. 12, et liv. 14, chap. 12. Pour ne s'écarter que le moins qu'il est possible, de ce que les cartes précédentes ont donné à cet espace, on ne peut mieux faire que de mesurer ces cent dix lieues sur le pied des lieues Hollandaises ou Allemandes, qui passent l'étendue des autres lieues, et qu'on évalue d'ordinaire sur le pied de quinze pour l'équivalent d'un degré. Si même, au moyen d'une échelle de ces lieues, qui a été ajoutée exprès sur la carte aux lieues Espagnoles et Françaises, on mesure l'intervalle que j'ai mis entre les positions de Buenos-Ayres et de San-Juan de la Frontera, on trouvera que j'ai employé les cent dix lieues Germaniques dans toute leur portée en ligne droite, quoique cette distance dût peut-être souffrir quelque déduction, comme on doit en faire sur les distances itinéraires. Mais, n'ayant pu me dispenser d'ôter considérablement à ce que les cartes précédentes mettaient d'espace où il s'agit, je suis bien aise que l'on connaisse que j'ai encore usé de réserve dans ce

que j'ai fait. Il ne faut pas croire même que cela eût suffi pour me déterminer sur un article de cette importance, si je n'avais observé que, dans toute la partie de la carte qui se trouve à-peu-près renfermée dans la même longitude, les espaces étaient correspondans. Car il est évident qu'une plus grande étendue dans un des côtés d'un même espace de terrain, aurait dû se faire sentir avec quelque proportion dans l'autre. Cependant je n'ai si fort ménagé le terrain, que, dans les dernières cartes données par les Révérends Pères Jésuites du Paraguay, il n'y ait encore des espaces plus serrés ou moins étendus entre l'Orient et l'Occident, que dans la carte dont je rends compte.

Comme il y a une route très-fréquentée entre Buenos-Ayres et le Potosi, de laquelle on trouve la description de plusieurs manières dans Laët, et que d'ailleurs j'en ai une assez grande carte manuscrite apportée de dessus les lieux, je me persuade que tout cela combiné avec les cartes des Révérends Pères, peut avoir répandu un grand détail, et mis beaucoup de précision sur ce passage. Il y a une remarque à faire au sujet des noms de diverses Nations Indiennes, qui sont placées en quelques endroits de la carte, mais plus abondamment dans l'étendue du pays de Chaco, entre les établissemens Espagnols du Tucuman et le Paraguay ; c'est qu'il ne faut pas regarder ces situations comme bien fixes et permanentes, ce qui est évident par les cartes des Révérends Pères, faites en

divers temps, et qui diffèrent sur l'emplacement des noms de ces Nations. On n'a pu exprimer, dans la carte, ce qu'on sait d'ailleurs, que les diverses Nations qui ont été amenées au Christianisme, et rassemblées par les Révérends Pères Jésuites aux environs d'un endroit du Parana et de l'Uraguay, où ces fleuves s'approchent l'un de l'autre, que ces Nations, dis-je, divisées autrefois et éparses dans une étendue de Pays beaucoup plus grande, ont un nom général et un langage commun, qui est *Guarani*.

J'ai eu l'avantage de prendre la vaste embouchure de Rio de la Plata, et le cours du fleuve en remontant jusqu'à la ville de Santa-Fé, avec une partie de l'Uraguay, jusqu'à l'endroit appelé Rosal, sur des cartes manuscrites, faites sur les lieux en grand détail, et par des gens de l'art; mais il était de conséquence de combiner l'échelle de ces cartes avec certaines distances connues d'ailleurs. Par exemple, je me suis déterminé à prendre les soixante et dix lieues, que j'ai mesurées sur des cartes particulières de l'embouchure, entre Buenos-Ayres et le cap de Sainte-Marie, pour des lieues Françaises, parce que cette mesure s'accorde parfaitement avec les routiers des Flamands, qui, suivant Laët, à la fin du chap. 4 du liv. 14, ne comptent que quarante-deux lieues dans le même espace. Car si quinze lieues Flamandes des routiers de mer, remplissent l'étendue d'un degré, qui comprend vingt-cinq lieues Françaises, il est évident que

quarante-deux des premières et soixante-dix des autres, font précisément la même étendue.

J'ai cru devoir remonter le Parana et l'Uraguay avec la plus ancienne des cartes des Révérends Pères; mais la position d'une partie des *doctrines* ou peuplades, m'ayant paru différente dans la carte récente, je m'y suis attaché sur cet article-là, parce que je ne doute pas que cette diversité ne procède de quelque mutation dans l'emplacement de ces lieux. C'est aussi sur les deux exemplaires différens de la nouvelle carte, combinés l'un avec l'autre, que j'ai pris le détail des environs de la ville de l'Assomption. L'ancienne carte marque des villes ou établissemens au Maracayu, que la nouvelle ne marque point. Si ces établissemens ne subsistent plus (ce que je ne sais pas positivement), il n'est pas mal que la mémoire s'en conserve sur la carte, de même que d'un assez grand nombre de Missions que les Révérends Pères Jésuites avaient d'abord établies dans une grande étendue de Pays au-delà des Missions d'aujourd'hui, et que l'ancienne carte du Paraguay nous donne déjà pour éteintes.

La mer du Nord ferme la carte d'un côté, comme la mer du Sud la ferme de l'autre. Le gisement de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à Saint-Vincent, est tel à-peu-près que dans d'autres cartes. Quoique ce gisement, s'il était exactement connu, fût établi par lui-même, ici il n'était pas

inutile d'étudier s'il convenait à quelque mesure de l'épaisseur des terres en des endroits principaux. La latitude de l'île de Sainte-Catherine, prise dans un de nos plus exacts Voyageurs, étant plus septentrionale que dans les cartes précédentes, il a bien fallu renvoyer la côte du continent voisin. Ceux à qui le détail des autres cartes est connu, ou qui le confèreront avec celle dont il s'agit, s'apercevront qu'elle donne un Pays rempli de circonstances géographiques aux environs de Saint-Paul, qu'on ne voit point ailleurs, et que j'ai tiré des Portugais. La partie du Brésil qui tient à ce même quartier-là, si elle avait été du sujet de cette carte, nous fournissait un champ plus vaste à d'autres circonstances plus neuves encore, mais qui trouveront leur place autre part, Dieu aidant.

Il est peut-être nécessaire, avant de finir, que je m'excuse de n'avoir point établi bien positivement des bornes tout-à-fait précises aux diverses régions renfermées dans la carte du Paraguay. Je n'ignore point que des Géographes, avant moi, n'y ont pas manqué, et que de plus ils ont inventé des Provinces particulières de Rio de la Plata, Parana, Uraguay, etc., à chacune desquelles ils ont eu soin d'assigner ses bornes. Mais qu'il me soit permis de dire que c'est par retenue qu'on s'est abstenu de tout cela dans la carte du Paraguay. On ne trouve point la distinction de telles Provinces dans les cartes des Révérends Pères Jésuites, qui sont sur les

lieux, et de plus il y a des circonstances qui ne paraissent pas les admettre. Car, par exemple, il ne semble point du tout convenable de couper ou diviser le district dans lequel les Missions des Révérends Pères Jésuites sont ramassées, et cependant on le fait inévitablement, en créant des Provinces particulières de Parana et d'Uraguay. Ces noms appartiennent et sont propres à des rivières ; ils ne sont point attribués à des Pays. Il est bien vrai que le nom de Paraguay, qui est proprement celui d'une rivière, a été pris aussi pour désigner la contrée : mais cette contrée qu'il désigne, ne se borne pas aux rivages de la rivière de même nom. Il se répand également sur le Parana et sur l'Uraguay, et ne laisse point de place distincte pour des Provinces de ce nom.

S'il s'agissait ici d'une carte de l'Europe, où chaque Etat a ses limites déterminées bien précisément, il ne serait pas pardonnable à l'Auteur de cette carte de les avoir omis. Il pécherait en un point des plus intéressans ; mais sur un terrain vague et indécis, convient-il d'établir des limites aussi marquées ? Il est vrai néanmoins qu'il se trouve, par-ci par-là, certains points qui paraissent déterminés. Par exemple, on établit ordinairement pour borne au Chili, l'entrée du Rio-Salado dans la mer, comme on l'a marqué par une ponctuation sur la carte. Depuis ce commencement-là, jusqu'à la hauteur de la Province de Cuyo, qui est constamment de la juridiction du Chili, ce Pays est censé

borné par la Cordillière. La vallée de Palcipa et Rioxa sont du Tucuman. Ce pays de Tucuman a pour dernière Ville, du côté du Nord, Xuxui. La contrée des Chicas est une dépendance du Pérou auquel on attribue à la vérité tout le rivage de la mer, jusqu'au Rio-Salado ; mais les vallées renfermées dans la Cordillière, ou qui pénètrent vers le Tucuman, sont de ce dernier district, qui s'étend en longueur du Nord au Sud, jusques et compris la Ville et les environs de la Nouvelle Cordoue. Le Chaco occupe les plaines qui sont entre le Tucuman et la rivière du Paraguay. On peut lui attribuer l'établissement Espagnol de Tarija. Tout ce qui peut être regardé comme district de Santa-Cruz de la Sierra, paraît une dépendance du Pérou. A l'égard du Paraguay, il est constant qu'il a pour limitrophes des terres dépendantes du Brésil.

On ne conteste point au Brésil les bords de la mer, jusques dans la rivière de la Plata, où les Portugais ont une Colonie du Saint-Sacrement, près des petites îles de Saint-Gabriel. Les Espagnols les bornent à la rivière de Saint-Jean qu'ils gardent ; et cet endroit de séparation qui paraît décidé, est effectivement marqué par des points sur la carte. Mais de tracer les limites plus ou moins avancées dans les terres, à cette continuation du Brésil, c'est ce qu'il ne m'a pas paru permis de faire. Les Portugais ont réellement occupé un espace de pays à l'Ouest et au Sud de Piratininga ou Saint-

Paul, et c'est aussi chez eux que je l'ai trouvé décrit.

Si j'ai tenu les méridiens un peu plus près les uns des autres que dans la proportion ordinaire, c'est par rapport à quelques sentimens particuliers sur le diamètre de la terre d'Orient en Occident.

Dans cette analyse de la carte du Paraguay on a négligé un menu détail qui aurait grossi excessivement cet écrit. Il reste seulement à dire que le Paraguay fait encore preuve de ce que la géographie doit aux Révérends Pères Jésuites, puisque sans eux nous serions peut-être bornés pour ce qui concerne l'intérieur de ce pays-là, à un petit nombre de circonstances, tirées avec peine de quelque histoire Espagnole, ou à quelque route de voyageur que le dessein de bien décrire un pays n'eût pas conduit dans celui-là.

EXTRAIT

D'une lettre du Père Pierre Lozano, de la Compagnie de Jésus, de la Province de Paraguay, au Père Bruno Morales, de la même Compagnie, à la Cour de Madrid.

ON a reçu de *Lima* et de *Callao* les nouvelles les plus funestes.

Le 28 Octobre 1746, sur les dix heures

et demie du soir, un tremblement de terre s'est fait sentir à *Lima* avec tant de violence, qu'en moins de trois minutes toute la Ville a été renversée de fond en comble. Le mal a été si prompt, que personne n'a eu le temps de se mettre en sûreté, et le ravage si universel, qu'on ne pouvait éviter le péril en fuyant. Il n'est resté que vingt-cinq maisons sur pied : cependant, par une protection particulière de la Providence, de soixante mille habitans, dont la Ville était composée, il n'en a péri que la douzième partie, sans que ceux qui ont échappé aient jamais pu dire ce qui avait été l'occasion de leur salut : aussi l'ont-ils tous regardé comme une espèce de miracle.

Il est peu d'exemples dans les histoires d'un évènement si lamentable, et il est difficile que l'imagination la plus vive puisse fournir l'idée d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les Eglises détruites, généralement tous les autres édifices abattus, et les seules vingt-cinq maisons qui ont résisté à l'ébranlement, si maltraitées qu'il faudra nécessairement achever de les abattre. Des deux tours de la Cathédrale, l'une a été renversée jusqu'à la hauteur de la voûte de la nef, l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches, et tout ce qui en reste est extrêmement endommagé. Ces deux tours en tombant ont écrasé la voûte et les Chapelles ; et toute l'Eglise a été si bouleversée, qu'on ne pourra la rétablir sans en venir à une démolition générale.

Il en est arrivé de même aux cinq magnifiques Eglises qu'avaient ici différens Religieux. Celles qui ont le plus souffert, sont celles des Augustins et des Pères de la Merci. A notre grand Collége de Saint-Paul, les deux tours de l'Eglise ont été ébranlées du haut en bas ; la voûte de la Sacristie et une partie de la Chapelle de Saint-Ignace sont tombées. Le dommage a été à-peu-près égal dans toutes les autres Eglises de la Ville, qui sont au nombre de soixante-quatre, en comptant les Chapelles publiques, les Monastères et les Hôpitaux.

Ce qui augmente les regrets, c'est que la grandeur et la magnificence de la plupart de ces édifices, pouvait se comparer à ce qu'il y a de plus superbe en ce genre. Il y avait dans presque toutes ces Eglises des richesses immenses, soit en peinture, soit en vases d'or et d'argent, garnis de perles et de pierreries, et que la beauté du travail rendait encore plus précieux.

Il est à remarquer que dans les ruines de la Paroisse de Saint-Sébastien on a trouvé le soleil renversé par-terre, hors du Tabernacle, qui est demeuré fermé, sans que la sainte Hostie ait rien souffert. On a trouvé la même chose dans l'Eglise des Orphelins, le soleil cassé, les cristaux brisés et l'Hostie entière.

Les cloîtres, les cellules des maisons Religieuses des deux sexes, sont totalement ruinés et inhabitables. Au Collége de Saint-Paul, dont j'ai déjà parlé, des bâtimens tout

neufs, et qui viennent d'être achevés, sont remplis de crevasses. Les vieux corps de logis sont encore en plus mauvais état. La maison du Noviciat, son Eglise, sa Chapelle intérieure, sont entièrement par terre. La maison Professe est aussi devenue inhabitable. Un de nos Pères ayant sauté par la fenêtre; dans la crainte d'être écrasé sous les ruines de l'Eglise, s'est cassé le bras en trois endroits. La chûte des grands édifices a entraîné les petits, et a rempli de matériaux et de débris presque toutes les rues de la Ville.

Dans l'épouvante excessive qui avait saisi tous les habitans, chacun cherchait à prendre la fuite : mais les uns ont été aussitôt ensevelis sous les ruines de leurs maisons, et les autres courant dans les rues étaient écrasés par la chûte des murs : ceux-ci, par les secousses du tremblement, ont été transportés d'un lieu à un autre, et en ont été quittes pour quelques légères blessures; ceux-là enfin ont trouvé leur salut dans l'impossibilité où ils ont été de changer de place.

Le magnifique arc de triomphe qu'avait fait construire sur le pont le Marquis de *Villagunera*, dernier vice-Roi de ces Royaumes, et au haut duquel il avait fait placer une statue équestre de Philippe V; cet ouvrage, si frappant par la majesté et par la richesse de son architecture, a été renversé et réduit en poudre. Le Palais du vice-Roi, qui, dans sa vaste enceinte, renfermait les salles de la Chancellerie, le Tribunal des

Comptes, la Chambre Royale et toutes les autres Juridictions dépendantes du Gouvernement, a été tellement détruit, qu'il n'en subsiste presque plus rien. Le Tribunal de l'Inquisition, sa magnifique Chapelle, l'Université Royale, les Colléges et tous les autres édifices de quelque considération ne conservent plus que de pitoyables vestiges de ce qu'ils ont été.

C'est un triste spectacle, et qui touche jusqu'aux larmes, de voir, au milieu de ces horribles débris, tous les habitans réduits à se loger ou dans les places ou dans les jardins. On ne sait si l'on ne sera pas forcé à rétablir la Ville dans un autre endroit, quoique la première situation soit sans contredit la plus commode pour le commerce, étant assez avancée dans les terres, et n'étant point trop éloignée de la mer.

Une des choses qui a le plus ému la compassion, c'est la triste situation des Religieuses qui se trouvent tout-à-coup sans asile, et qui, n'ayant presque que des rentes constituées sur différentes maisons de la Ville, ont perdu dans un instant le peu de bien qu'elles avaient pour leur subsistance. Elles n'ont plus d'autre ressource que la tendresse de leurs parens, ou la charité des Fidèles. L'autorité Ecclésiastique leur a permis d'en profiter, et leur a donné pour cela toutes les dispenses nécessaires. Les seules récolettes ont voulu demeurer dans leur Monastère ruiné, s'abandonnant à la divine Providence.

Chez les Carmélites de Sainte-Thérèse, de vingt-une Religieuses, il y en a eu douze d'écrasées avec la Prieure, deux Converses et quatre Servantes. A la Conception, deux Religieuses, et une seule au grand couvent des Carmélites. Chez les Dominicains et les Augustins, il y a eu treize Religieux tués, deux chez les Franciscains, deux à la Merci. Il est étonnant que toutes ces Communautés étant très-nombreuses, le nombre des morts ne soit pas plus considérable.

Nous avons eu à notre Noviciat plusieurs esclaves et domestiques écrasés; mais aucun de nos Pères, dans nos différentes maisons, n'a perdu la vie. Il paraît que les Bénédictins, les Minimes, les Pères agonisans, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu ont eu le même bonheur. A l'hôpital de Sainte-Anne, fondé par le premier Archevêque de Lima, en faveur des Indiens des deux sexes, il y a eu soixante-dix malades écrasés dans leur lit par la chûte des planchers. Le nombre total des morts monte à près de cinq mille. C'est ce qu'assure la relation, qui paraît être la plus fidèle de toutes celles qu'on a reçues, parce qu'il y règne un plus grand air de sincérité, et que, d'ailleurs, pour les différens détails, elle s'accorde plus parfaitement avec tout ce qui a été écrit de ce pays-là.

Parmi les morts il y a eu très-peu de personnes de marque. On nomme Don Martin *de Olivade*, son épouse et sa fille, qui,

étant sortis de leur maison, se sont trouvés dans la rue, sous un grand pan de muraille, au moment qu'il est tombé. Don Martin est venu à bout de se tirer de dessous les ruines; mais lorsqu'il a appris que son épouse, qu'il aimait tendrement, était écrasée, il en est mort de douleur. Une circonstance singulière, et qui semble ajouter au malheur de cette aventure, c'est que ce Gentilhomme n'a péri que parce qu'il a cherché à se mettre en sûreté, et qu'il ne lui serait arrivé aucun mal, s'il était resté chez lui, sa maison étant une de celles qui n'ont point été renversées.

Tous les morts n'ont pu être enterrés en terre sainte. On n'osait approcher des Eglises, dans la crainte que causaient les nouvelles secousses qui se succédaient les unes aux autres. On a donc creusé d'abord des fosses dans les places et dans les rues. Mais pour remédier promptement à ce désordre, le vice-Roi a convoqué la Confrérie de la Charité, qui, aidée des Gouverneurs de Police, s'est chargée de porter les cadavres dans toutes les Eglises séculières et régulières, et s'est acquittée de cette périlleuse commission avec une extrême diligence, afin de délivrer au plutôt la Ville de l'infection dont elle était menacée. Ce travail n'a pas laissé de coûter la vie à plusieurs, à cause de la puanteur des corps; et l'on appréhende avec raison que tout ceci ne soit suivi de grandes maladies, et peut-être d'une peste générale, parce qu'il y a plus de trois

mille mulets ou chevaux écrasés qui pourrissent, et qu'il a été impossible jusqu'à présent de les enlever. Ajoutez à cela la fatigue, les incommodités, la faim qu'il a fallu souffrir les premiers jours, tout étant en confusion, et n'y ayant pas un seul grenier ni un seul magasin de vivres qui ait été conservé.

Mais où le mal a été encore incomparablement plus grand, c'est au port de *Callao*. Le tremblement de terre s'y est fait sentir avec une extrême violence à la même heure qu'à *Lima*. Il n'y a eu d'abord que quelques tours et une partie des remparts qui aient résisté à l'ébranlement. Mais, une demi-heure après, lorsque les habitans commençaient à respirer et à se reconnaître, tout-à-coup la mer s'enfle, s'élève à une hauteur prodigieuse, et retombe avec un fracas horrible sur les terres, engloutissant tous les gros navires qui étaient dans le port; élançant les plus petits par-dessus les murailles et les tours, jusqu'à l'autre extrémité de la Ville; renversant tout ce qu'il y avait de maisons et d'Eglises; submergeant tous les habitans: de sorte que *Callao* n'est plus qu'un amas confus de gravier et de sable, et qu'on ne saurait distinguer le lieu où cette Ville était située, qu'à deux grandes portes et quelques pans de mur du rempart qui subsistent encore.

On comptait à *Callao* six maisons de Religieux, une de Dominicains, une de Franciscains, une de la Merci, une d'Augustins,

une de Jésuites et une de Saint-Jean-de-Dieu. Il y avait actuellement chez les Dominicains six de leurs Religieux de *Lima*, tous sujets d'un mérite distingué, qui étaient occupés aux exercices d'une Octave, établie depuis quelques années pour faire amende honorable au Seigneur. Les Franciscains avaient aussi chez eux un grand nombre de leurs confrères de Lima, qui étaient venus recevoir le Commissaire-Général de l'Ordre, lequel devait y débarquer le lendemain. Tous ces Religieux ont péri misérablement; et de tous ceux qui étaient dans la Ville, il ne s'est sauvé que le seul Père *Arizpo*, Religieux Augustin.

Le nombre des morts, selon les relations les plus authentiques, est d'environ sept mille, tant habitans qu'étrangers; et il n'y a eu que près de cent personnes qui aient échappé. Je reçois actuellement une lettre où l'on marque que par les recherches exactes qu'a fait faire Don Joseph *Marso y Velasco*, vice-Roi du Pérou, on juge que le nombre des morts, tant à *Lima* qu'à *Callao*, passe onze mille.

On a appris par quelques-uns de ceux qui se sont sauvés, que plusieurs habitans de cette dernière Ville, s'étant saisis de quelques planches, avaient flotté long-temps au-dessus des eaux, mais que le choc et la force des vagues les avaient brisés la plupart contre des écueils. Ils racontent aussi que ceux qui étaient dans la Ville se voyant tout-à-coup enveloppés des eaux de la mer, furent

furent tellement troublés par la frayeur, qu'ils ne purent jamais trouver les clefs des portes qui donnent du côté de la terre. Après tout, quand même ils auraient pu les ouvrir, ces portes, à quoi cette précaution aurait-elle servi, sinon à les faire périr plutôt, en donnant entrée aux eaux pour pénétrer de toute part? Quelques-uns se sont jetés par-dessus les murailles pour gagner quelque barque; entr'autres le Père *Yguanco*, de notre Compagnie, trouva moyen d'aborder au navire nommé l'*Assembro*, dont le Contre-Maître, touché de compassion, fit tous ses efforts pour le secourir. Mais, vers les quatre heures du matin, un nouveau coup de mer étant survenu, et les ancres ayant cassé, le navire fut jeté avec violence au milieu de *Callao*, et le Jésuite y périt.

Dans les intervalles où les eaux baissaient, on entendait des cris lamentables, et plusieurs voix d'Ecclésiastiques et de Religieux, qui exhortaient vivement leurs frères à se recommander à Dieu. On ne saurait donner trop d'éloges au zèle héroïque du Père *Alphonse de Losrios*, ex-Provincial des Dominicains, qui, au milieu de ce désordre effroyable, s'étant vu en état de se sauver, refusa de le faire, en disant: *Quelle occasion plus favorable puis-je trouver de gagner le Ciel, qu'en mourant pour aider ce pauvre Peuple, et pour le salut de tant d'ames?* Il a été enveloppé dans ce naufrage universel, en remplissant avec une charité si pure et si dé-

sintéressée les fonctions de son Ministère.

Comme les eaux ont monté à plus d'une lieue par-delà *Callao*, plusieurs de ceux qui avaient pu prendre la fuite vers *Lima*, ont été engloutis au milieu du chemin par les eaux qui sont survenues. Il y avait dans ce port vingt-trois navires grands et petits, dont dix-neuf ont été coulés à fond, et les quatre derniers ont paru échoués au milieu des terres. Le vice-Roi ayant dépêché une frégate pour reconnaître l'état de ces navires, on n'a pu sauver que la charge du navire *Elsocorro*, qui consistait en blé et en suif, et qui a été d'un grand secours pour la ville de *Lima*. On a aussi tenté de tirer quelque avantage du vaisseau de guerre le *Saint-Firmin*, mais la chose a paru impossible. Enfin, pour faire comprendre à quel point a été la violence de la mer, il suffit de dire qu'elle a transporté l'Eglise des Augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée, où on l'a depuis aperçue.

Il y a une autre île, qu'on nomme l'île de *Callao*, où travaillaient les forçats à tirer la pierre nécessaire pour bâtir. C'est dans cette île que le petit nombre de ceux qui ont échappé au naufrage, se sont trouvés après l'éloignement des eaux; et le vice-Roi a aussitôt envoyé des barques pour les amener à terre.

La perte qui s'est faite à *Callao* est immense, parce que les grandes boutiques qui fournissent la ville de *Lima* des choses nécessaires, et où sont les principaux dépôts

de son commerce, étaient alors extraordinairement remplies de grains, de suif, d'eau-de-vie, de cordages, de bois, de fer, d'étain et de toutes sortes de marchandises. Ajoutez à cela les meubles et les ornemens des Eglises où tout éclatait en or et en argent; les arsenaux et les magasins du Roi qui étaient pleins; tout cela, sans compter la valeur des maisons et des édifices ruinés, monte à une somme excessive; et si l'on y joint encore ce qui s'est perdu d'effectif à Lima, la chose paraîtra incroyable à quiconque ne connaît pas le degré d'opulence de ce Royaume. Par la supputation qui s'en est faite, pour rétablir les choses dans l'état où elles étaient auparavant, il faudrait plus de six cens millions.

Pendant cette affreuse nuit, qui anéantit *Callao*, les habitans de *Lima* étaient dans de continuelles allarmes, à cause des mouvemens redoublés qui fesaient trembler la terre aux environs, et parce qu'ils ne voyaient point de fin à ces épouvantables secousses. Toute leur espérance était dans la ville même de *Callao*, où ils se flattaient de trouver un asile et des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que *Callao* n'était plus. Les premiers qui en apportèrent la nouvelle, furent des soldats que le vice-Roi avait envoyés pour savoir ce qui se passait sur les côtes. Jamais on n'a vu une consternation pareille à celle qui se répandit alors dans *Lima*. On était sans ressource; les tremblemens conti-

nuaient toujours, et l'on en compta, jusqu'au 29 Novembre, plus de soixante, dont quelques-uns furent très-considérables. Je laisse à imaginer quelle était la situation des esprits dans de si étranges conjonctures.

Dès le lendemain de cette nuit lamentable, les Prédicateurs et les Confesseurs se partagèrent dans tous les quartiers pour consoler tant de misérables, et les exhorter à profiter de ce fléau terrible pour recourir à Dieu par la Pénitence. Le vice-Roi se montra par-tout, s'employa sans relâche à soulager les maux de ces infortunés Citoyens.

On peut dire que c'est un bienfait de la Providence d'avoir donné à *Lima*, dans son malheur, un vice-Roi aussi plein de zèle, d'activité et de courage. Il a fait voir en cette occasion des talens supérieurs et des qualités surprenantes. C'est une justice qu'on lui rend tout d'une voix. Sans lui la faim aurait achevé de détruire tout ce qui restait d'habitans. Tous les vivres qu'on attendait de *Callao* étaient perdus ; tous les fours étaient détruits à *Lima* ; tous les conduits des eaux pour les moulins étaient comblés.

Dans ce péril extrême, le vice-Roi ne se déconcerta point ; il envoya à tous les Baillis des Provinces voisines ordre de faire voiturer au plutôt les grains qui s'y trouvaient. Il rassembla tous les boulangers ; il fit travailler jour et nuit pour remettre les

fours et les moulins en état ; il fit rétablir tous les canaux, aquedues, fontaines, afin que l'eau ne manquât point ; il prit garde que les bouchers pussent fournir de la viande à l'ordinaire, et il chargea les deux Consuls de tenir la main à l'exécution de tous ces ordres.

Au milieu de tant de soins, il n'a pas négligé ce qui regardait le service du Roi. Après avoir fait tirer de dessous les ruines toutes les armes qui pouvaient en être dégagées, il a envoyé des Officiers à *Callao* pour sauver le plus qu'il se pouvait des effets du Roi, et il a mis des gardes à l'Hôtel de la monnaie pour garantir du pillage tout ce qu'il y avait d'or et d'argent.

Comme il reçut avis que les côtes étaient couvertes de cadavres qui demeuraient sans sépulture, et que la mer y rejetait à chaque instant une quantité prodigieuse de meubles et de vaisselle d'or et d'argent, il donna sur-le-champ des ordres pour faire enterrer les corps. Quant aux effets qui étaient de quelque prix, il voulut que les Officiers les retirassent et en tinssent un registre exact où chacun pût reconnaître ce qui lui appartenait ; il fit défense, sous peine de la vie, à tout particulier de rien prendre de tout ce qui serait sur les côtes ; et, pour se faire obéir en ce point important, il fit dresser deux potences à *Lima* et deux à *Callao* ; et quelques exemples de sévérité faits à propos tinrent tout le monde en respect.

Depuis la perte de la garnison de *Callao*

le vice-Roi n'avait plus que cent cinquante soldats de troupes réglées avec autant de miliciens; cependant il ne laissa pas de doubler par-tout les gardes, pour réprimer l'insolence du Peuple, et sur-tout des Nègres et des esclaves. Il en composa trois patrouilles différentes, qu'il fit rôder incessamment dans la Ville, pour prévenir les vols, les querelles, les assassinats, qu'on avait tout lieu de craindre dans une pareille confusion. Une autre attention qu'il a eue, fut d'empêcher qu'on allât sur les grands chemins acheter le blé qui arrivait. Il a ordonné que tout le blé fût premièrement porté au milieu de la place, sous peine de deux cens coups de fouet pour les personnes de basse extraction, et d'un exil de quatre ans pour les autres. Toutes ces dispositions aussi sagement imaginées que vigoureusement exécutées, ont maintenu le bon ordre.

Cependant, le dernier jour de Novembre, sur les quatre heures et demie du soir, tandis qu'on fesait la Procession de Notre-Dame de la Merci, tout-à-coup il se répandit un bruit par toute la Ville que la mer venait encore une fois de franchir ses bornes, et qu'elle était déjà près de *Lima*. Sur-le-champ, voilà tout le Peuple en mouvement : on court, on se précipite; il n'est pas jusqu'aux Religieuses qui, dans la crainte d'une prochaine submersion, ne sortent de leurs Cloîtres, fuyant avec le Peuple, et chacun ne songeant plus qu'à sauver sa

vie. La foule des fuyards augmentait l'épouvante. Les uns se jettent vers le mont Saint-Christophe, les autres vers le mont Saint-Barthélemi ; on ne se croit nulle part en sûreté. Dans ce mouvement général il n'a péri qu'un seul homme, Dom *Pedro Landro*, grand Trésorier, qui, en fuyant à cheval, est tombé et s'est tué.

Le vice-Roi qui n'avait reçu aucun avis des côtes, comprit aussitôt que ce n'était qu'une terreur panique. Il affecta donc de rester au milieu de la place, où il avait établi sa demeure, s'efforçant de persuader à tout le monde qu'il n'y avait rien à craindre. Comme on fuyait toujours, il envoya des soldats pour arrêter le Peuple ; mais il leur fut impossible d'en venir à bout. Alors il y alla lui-même, et parla avec tant d'autorité et de confiance, qu'il fut obéi à l'instant, et que chacun revint sur ses pas.

Quelques Monastères de Religieuses, qui ont des rentes sur la caisse Royale, ont eu recours à lui, pour lui représenter le triste état où elles étaient réduites. Elles l'ont prié d'ordonner au Gouverneur de Police de veiller à leur défense pour les garantir de toute insulte. Cette demande et plusieurs autres de cette nature ont engagé le vice-Roi à donner ordre que l'on fît un écrit général des réparations les plus pressantes qu'il y avait à faire pour mettre les habitans en sûreté. Il a voulu même que l'on dressât des plans pour la réédification de cette Ville ; et il s'est proposé de faire désormais bâtir les maisons

avec assez de solidité pour pouvoir résister à de pareils tremblemens. Celui qui a été chargé de toute cette opération, est M. Godin, de l'Académie des Sciences de Paris, envoyé par le Roi de France pour découvrir la figure de la terre, et qui depuis quelque temps occupe par ordre du vice-Roi, la charge de Professeur des Mathématiques à *Lima*, jusqu'à ce qu'il puisse trouver les moyens de repasser en France.

Ce qui embarrassait le plus le vice-Roi, sur-tout dans les circonstances de la guerre actuelle, était le Fort de *Callao* qui est la clef de ce Royaume. C'est pourquoi, après avoir mis ordre à tout dans *Lima*, il s'est transporté avec Monsieur Godin à *Callao*; pour choisir un terrain où l'on pût construire des fortifications capables d'arrêter l'ennemi, et y établir des magasins suffisans, afin que le commerce ne soit pas interrompu.

Au reste, le tremblement de terre a fait aussi de grands ravages dans tous les environs, d'un côté jusqu'à *Canneto*, et de l'autre jusqu'à *Chancay* et *Guaura*. Dans ce dernier endroit, le pont, quoique très-solide, a été abattu; mais comme c'est un grand passage, le vice-Roi a ordonné qu'on le rétablît au plutôt; on ne sait pas encore au juste ce qui est arrivé dans les autres endroits voisins de *Lima* et de *Callao*. Les relations qu'on attend nous en apprendront sans doute quelques particularités.

A Cordoue de Tucuman, le premier Mars 1747.

LETTRE

Du Révérend Père Morghen, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le Marquis de Reybac, etc.

A Guacho, le 20 Septembre 1755.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous envoyer l'an passé la description du Chili, d'après les observations d'un de nos Missionnaires, qui l'a parcouru. Je n'ose me flatter d'avoir dignement rempli les momens que vous avez bien voulu consacrer à la lecture de cette lettre que je vous prie de ne regarder que comme un faible témoignage de ma reconnaissance et de mon attachement. Si j'entreprends aujourd'hui de vous extraire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans une autre relation du même Missionnaire, concernant le Pérou, c'est que j'aime à me persuader que la distance des lieux ne diminue rien de l'amitié dont vous m'honorez, et que vous apprendrez avec plaisir que j'existe encore, malgré les infirmités de l'âge et les fatigues continuelles d'une Mission laborieuse et pénible.

Il serait peut-être à propos de suivre notre Missionnaire dans ses courses. Cependant

j'ai cru devoir changer l'ordre de sa narration, et commencer par la capitale du Pérou, dont la description termine son récit. Je n'ai point oublié, Monsieur, les brillans tableaux que vous m'avez faits autrefois de ce Pays; mais j'ose vous assurer qu'ils sont peu conformes à la vérité, et que les voyageurs qui nous en ont suggéré l'idée, se sont moins embarrassés de dire le vrai, que de charmer l'esprit de leurs lecteurs. Au reste, je ne prétends point que le Pérou soit un de ces Pays ingrats et sauvages qui n'ont rien d'agréable pour les étrangers. On y trouve certainement une grande partie des choses qui attirent les voyageurs curieux de singularités; mais on pourrait rabattre beaucoup de l'image qu'on s'en est formée en Europe. Vous en jugerez, Monsieur, par le récit du Missionnaire dont je ne suis, pour ainsi dire, que le simple copiste.

Lima est la capitale du Pérou. Les Espagnols qui la découvrirent le jour de l'Epiphanie, changèrent son nom en celui de *Ciudad de los Reges* (Ville des Rois.) Cette Ville est située au pied d'une montagne, peu haute pour ce Pays, mais qui le serait beaucoup pour le nôtre. Une rivière, ou plutôt un large torrent en baigne les murs, et distribue ses eaux par des canaux souterrains dans tous les quartiers de la Ville, ce qui contribue beaucoup à en purifier l'air qui y est naturellement assez mal-sain. Les environs de Lima sont arides et produisent peu de verdure. Ce n'est même que depuis quelques années qu'on y sème du blé, et il

n'y croîtrait pas s'il ne s'élevait tous les matins un brouillard épais qui humecte la terre, car il n'y pleut jamais.

On trouve au Nord, entre la Ville et la montagne dont j'ai parlé, une promenade publique, qui serait charmante, et peut-être unique dans son espèce, si l'art y secondait la nature. C'est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, qui sont couverts en tout temps de fruits et de fleurs. On y respire une odeur agréable. Il serait à souhaiter que les habitans négligeassent moins l'entretien de ces arbres, dont le nombre diminue tous les jours. En entrant dans la Ville du côté du cours, on rencontre un faubourg très-étendu, dont les maisons sont assez bien bâties. Entre ce faubourg et la Ville, est la rivière, qu'on traverse sur un pont de pierres, et dont le point de vue m'a paru enchanteur, car on voit de là, d'un côté la mer dans l'éloignement, et la rivière qui va s'y jeter après plusieurs détours; et de l'autre la célèbre vallée de Lima, que les Poètes de cette Ville ont si souvent chantée, et qui mérite en effet une grande partie de leurs louanges. La porte de la Ville qui répond à ce pont, a quelqu'apparence de grandeur, et c'est peut-être le seul morceau d'architecture qui soit un peu régulier. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, le toit en est plat et fait en terrasse; toutes les fenêtres qui regardent sur la rue sont masquées de jalousies. En général les appartemens sont vastes, mais sans aucun ornement: six chaises, une estrade

ou tapis, et quelques carreaux, composent tout l'ameublement des chambres. Dans les grandes maisons il y a communément une salle bâtie à l'épreuve des tremblemens de terre; les murailles en sont soutenues par plusieurs piliers enclavés irrégulièrement les uns dans les autres. Cette précaution peut bien à la vérité en empêcher la chûte, mais non pas la garantir des autres accidens.

Il y a dans Lima une grande place. C'est un carré régulier : l'Eglise Cathédrale, et le Palais de l'Archevêque, en forment une face; le Palais du vice-Roi en fait une autre. Les deux dernières sont formées par plusieurs maisons d'égale hauteur, qui paraissent belles, parce que les autres ne le sont pas. Au milieu de cette place est un grand jet d'eau, orné de figures de bronze; et le bassin, qui est large et spacieux, sert de fontaine publique.

Le Palais du vice-Roi n'est beau ni dans son architecture, ni dans ses ameublemens. La Maison de Ville n'a rien de plus distingué; on y voit seulement l'histoire des Indiens et de leurs Incas, de la main des peintres de Cusco, qui passent pour les plus habiles du Pays. Le goût de ces Peintres est tout-à-fait gothique; car, pour l'intelligence du sujet qu'ils représentent, ils font sortir de la bouche de leurs personnages des rouleaux sur lesquels ils écrivent ce qu'ils veulent leur faire dire. L'intérieur des Eglises est riche en dorures et en bustes d'argent massif, mais sans art; du reste, l'architecture n'en

a paru fort commune. On y voit plusieurs tableaux, où sont retracées les actions principales de Notre-Seigneur ; la variété, le brillant, l'éclat des couleurs, et sur-tout les noms des étrangers qui en sont les auteurs, tout cela les fait estimer au-delà de leur mérite ; ce ne sont que de très-mauvaises copies d'originaux fort faibles, et si je ne me trompe, les Espagnols ont tiré tous ces tableaux d'Italie, lorsqu'ils étaient maîtres du Milanais ; car on y reconnaît visiblement la touche de l'Ecole Lombarde, dont les peintures sont plus riches en couleurs que conformes aux règles du bon goût.

Je pourrais m'étendre davantage sur cette Ville, vous en décrire les usages, les mœurs, le gouvernement ; mais comme les usages, les mœurs et le gouvernement de Lima sont, à peu de chose près, les mêmes que dans les villes d'Espagne, je n'en ferai point ici mention. Je terminerai cet article par une coutume assez singulière qui ne regarde que les esclaves : les Magistrats, pour alléger le poids de leurs fers, et adoucir un peu leur esclavage, les divisent en tribus, dont chacune a son Roi, que la Ville entretient, et à qui elle donne la liberté. Ce fantôme de Roi rend la justice aux esclaves de sa tribu, et ordonne des punitions selon la qualité des crimes, sans cependant pouvoir condamner les criminels à mort.

Lorsqu'un de ces Rois vient à mourir, la Ville lui fait des obsèques magnifiques. On l'enterre la couronne en tête, et les premiers

Magistrats sont invités au convoi. Les esclaves de sa tribu s'assemblent, les hommes dans une salle où ils dansent et s'enivrent, et les femmes dans une autre, où elles pleurent le défunt, et forment des danses lugubres autour du corps; elles chantent tour à tour des vers à sa louange, et accompagnent leurs voix d'instrumens aussi barbares que leur musique et leur poésie. Quoique tous ces esclaves soient Chrétiens, ils ne laissent pas de conserver toujours quelques superstitions de leur Pays, et l'on n'ose leur interdire certains usages auxquels ils sont accoutumés dès leur enfance, dans la crainte d'aigrir leur esprit naturellement opiniâtre et soupçonneux.

Cette bisarre cérémonie dure toute la nuit, et ne finit que par l'élection d'un nouveau Roi. Si le sort tombe sur un esclave, la Ville rend à son maître le prix de l'argent qu'il a déboursé, et donne une femme au Roi s'il n'est pas encore marié; de sorte que lui et ses enfans sont libres, et peuvent acquérir le droit de bourgeoisie. C'est par cette politique que les Magistrats retiennent dans le devoir les esclaves du Pays, qui joignent à leurs vices naturels tous ceux que la servitude entraîne ou produit.

Quoique *Pisco* ne soit remarquable, ni par son étendue, ni par la beauté de ses édifices, cependant on pourrait la regarder comme une des premières villes du Pérou. L'an 1690, elle fut abîmée par des tremblemens de terre: elle était située sur les bords de la

mer. La terre s'étant agitée avec violence, la mer se retira à deux lieues loin de ses bords ordinaires. Les habitans effrayés d'un si étrange évènement, se sauvèrent dans les montagnes ; après la première surprise, quelques-uns eurent la hardiesse de revenir pour contempler ce nouveau rivage ; mais tandis qu'ils le considéraient, la mer revint en fureur et avec tant d'impétuosité, qu'elle engloutit tous ces malheureux, que la fuite et la vitesse de leurs chevaux ne purent dérober à la mort. La Ville fut submergée et la mer pénétra fort avant dans la plaine. La rade où les vaisseaux jettent l'ancre aujourd'hui, est le lieu même où la Ville était assise autrefois.

Cette Ville ayant été ruinée de la sorte, fut rebâtie à un quart de lieue de la mer. Sa situation est assez agréable : La noblesse de la Province y fait son séjour, et le voisinage de Lima y amène une foule de négocians lorsque nos vaisseaux y abordent. On peut jeter l'ancre ou devant la Ville, ou dans un enfoncement qui est à deux lieues plus haut vers le Midi. Ce dernier ancrage est le meilleur, mais le moins commode, parce que ce canton est désert.

Ce Pays m'a paru fort beau, et l'air y est plus pur que dans les autres ports du Pérou ; il y a plusieurs Eglises à Pisco, mais elles sont plus riches que belles ; cependant j'ai vu avec beaucoup de plaisir un Monastère de Pères Récollets, qui est situé au bout d'une avenue d'oliviers, dans un lieu très-solitaire.

L'Église en est propre et bien entretenue, et les cloîtres en sont d'une simplicité charmante. A deux ou trois lieues de là on trouve une montagne, où l'on prétend que les Indiens s'assemblaient autrefois pour adorer le soleil. La Tradition marque que ces Sauvages jetaient du haut de cette montagne, dans la mer, des pièces d'or et d'argent, des émeraudes, dont le Pays abondait, et quantité d'autres bijoux qui étaient en usage parmi eux. Cette montagne est si fameuse dans la Province, que c'est la première chose que les étrangers vont voir à leur arrivée. J'ai suivi la coutume établie, mais je n'y ai rien trouvé qui fût digne de la curiosité d'un voyageur.

En quittant le territoire de Pisco, j'entrai dans la Province de Chinca, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la Province. Ce bourg était autrefois une Ville puissante, qui, dans son étendue, contenait près de deux cent mille familles. On comptait dans cette Province plusieurs millions d'habitans; actuellement elle est déserte, car à peine y reste-t-il deux cens familles. Je trouvai sur ma route quelques monumens érigés pour conserver la mémoire de ces géans dont parle l'histoire du Pérou, et qui furent frappés de la foudre pour un crime qui fit descendre autrefois le feu du Ciel sur les villes de Sodome et de Gomorrhe. Voici à ce sujet la tradition des Indiens. Ces Peuples disent que pendant un déluge qui inonda leur Pays, ils se retirèrent sur les plus hautes montagnes

jusqu'à ce que les eaux se fussent écoulées dans la mer ; que lorsqu'ils descendirent dans les plaines, ils y trouvèrent des hommes d'une taille extraordinaire, qui leur firent une guerre cruelle ; que ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asile dans les cavernes des montagnes ; qu'après y avoir demeuré plusieurs années, ils aperçurent dans les airs un jeune homme qui foudroya les géans, et que, par la défaite de ces usurpateurs, ils rentrèrent en possession de leurs anciennes demeures. On n'a pu savoir en quel temps ce déluge est arrivé ; c'est peut-être un déluge particulier tel que celui de la Thessalie, dont on démêle la vérité parmi les fables que les anciens nous ont laissées de Deucalion et de Pyrrha. Quant à l'existence et au crime des géans, je ne m'y arrêterai point, d'autant plus que les monumens que j'ai vus n'ont aucune trace d'antiquité. Les vestiges des guerres fameuses qui ont dépeuplé cette Province, sont quelque chose de plus réel. Pays autrefois charmant, ce n'est plus qu'un vaste désert qui vous attriste sur le malheureux sort de ses anciens habitans ; on ne peut y passer sans être saisi d'effroi, et l'humeur sombre et tranquille du peu d'Indiens qu'on y voit, semble vous rappeler sans cesse les infortunes et la mort de leurs aïeux. Ces Indiens conservent très-chèrement le souvenir du dernier de leurs Incas, et s'assemblent de temps en temps pour célébrer sa mémoire. Ils chantent des vers à sa louange, et jouent sur leurs

flûtes des airs si lugubres et si touchans, qu'ils excitent la compassion de tous ceux qui les entendent. On a vu des effets frappans de cette musique. Deux Indiens, attendris par le son des instrumens, se précipitèrent, il y a quelques jours, du haut d'une montagne escarpée, pour aller rejoindre leur Prince, et lui rendre dans l'autre monde les services qu'ils lui auraient rendus dans celui-ci. Cette scène tragique se renouvelle souvent, et éternise par-là, dans l'esprit des Indiens, le douloureux souvenir des malheurs de leurs ancêtres.

On rencontre dans la Province de Chinca plusieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avait trouvé deux hommes et deux femmes, dont les cadavres étaient encore presque entiers. A côté d'eux étaient quatre pots d'argile, quatre tasses, deux chiens et plusieurs pièces d'argent. C'était là sans doute la manière dont les Indiens inhumaient leurs morts. Comme ils adoraient le soleil, et qu'ils s'imaginaient qu'en mourant ils devaient comparaître devant cet astre, on mettait dans leurs tombeaux ces sortes de présens pour les lui offrir et le fléchir en leur faveur. Les Historiens conviennent que dans plusieurs endroits du Pérou, les cadavres conservent long-temps leur forme naturelle. Soit que l'extrême sécheresse de la terre produise cet effet, soit qu'il y ait quelqu'autre qualité qui maintienne les corps sans corruption, il est certain qu'il n'est pas rare d'en trouver d'entiers après plusieurs années.

Arica, autre petite ville du Pérou, n'est pas plus considérable que Pisco, mais elle est beaucoup plus renommée à cause du commerce qu'y font les Espagnols qui viennent du Potosi, et des autres mines du Pérou. Cette Ville est située à 18 degrés 28 minutes de latitude méridionale : sa rade est fort mauvaise, et les vaisseaux y sont exposés à tous les vents.

Quoique Arica soit sur le bord de la mer, l'air y est très-mal-sain, et on l'appelle communément le tombeau des Français. Les habitans même du Pays ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes ; les fièvres malignes, la pulmonie, et en général toutes les maladies qui proviennent, ou de la corruption de l'air, ou des influences de cette corruption sur le sang, ne sortent presque jamais de leur Ville. Il y a dans le voisinage une montagne toujours couverte des ordures de ces oiseaux de proie que nous appelons gouëllans et cormorans, et qui se retirent là pendant la nuit. Comme il ne pleut jamais dans la plaine du Pérou, et que les chaleurs y sont excessives, ces ordures échauffées par les rayons du soleil, exhalent une odeur empestée qui doit infecter l'atmosphère. Le nombre de ces oiseaux est si grand, que l'air en est quelquefois obscurci. Le Gouverneur en retire un gros revenu : on se sert de leurs ordures pour engraisser les terres qui sont sèches et arides. Tous les ans il vient plusieurs vaisseaux pour acheter de cette marchandise qui se vend assez cher, et dont

tout le profit revient au Gouverneur. La montagne d'où on la tire est creuse, et l'on assure, sans beaucoup de fondement, qu'il y avait autrefois une mine d'argent très-abondante. Les habitans du Pays ont là-dessus des idées fort singulières. Ils s'imaginent que le diable réside dans les concavités de cette montagne, aussi-bien que dans un autre rocher, appelé *Morno de los diablos*, qui est situé à l'embouchure des rivières d'*Yta* et de *Sama*, à 15 lieues d'Arica. Ils prétendent que les Indiens ayant été vaincus par les Espagnols, y avaient caché des trésors immenses, et que le diable, pour empêcher les Espagnols d'en jouir, avait tué plusieurs Indiens qui voulaient les leur découvrir. Ils disent aussi qu'on entend sans cesse un bruit épouvantable auprès de ces montagnes; mais comme elles sont situées sur le bord de la mer, je ne doute point que les eaux qui entrent avec violence dans leurs concavités, ne produisent cette espèce de mugissement que les Espagnols, qui ont l'imagination vive, et qui trouvent du merveilleux partout, attribuent à la puissance et à la malignité du diable.

Quelques jours après mon arrivée à Arica, il y eut un tremblement de terre si extraordinaire, qu'il se fit sentir à deux cens lieues à la ronde. Tobija, Arreguipa, Tagna, Mochegoa, et plusieurs autres petites Villes ou bourgs furent renversés. Les montagnes s'écroulèrent, se joignirent et engloutirent les Villages bâtis sur les collines et dans les val-

lées. Ce désordre dura deux mois entiers par intervalles. Les secousses étaient si violentes, qu'on ne pouvait se tenir debout ; cependant peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux revêtus d'une terre fort légère. Je fus obligé de coucher près de six semaines sous une tente qu'on m'avait dressée en rase campagne, sans savoir ce que je deviendrais. Enfin, je crus devoir quitter les environs d'une Ville où je craignais à tout moment d'être englouti, et je pris la route d'*Ylo*, petit bourg à quarante lieues de là. Mais avant de vous parler de ce nouvel endroit, je vais vous dire encore un mot d'Arica.

Le Gouvernement de cette Ville est un des plus considérables du Pérou, à cause du grand commerce qui s'y fait. En arrivant, je trouvai dans le port sept vaisseaux Français qui avaient liberté entière de trafiquer. Le Gouverneur lui-même, qui est très-riche, et d'une probité infinie dans le commerce, fesait des achats considérables pour envoyer aux mines. Environ à une lieue de la Ville, est une vallée charmante, remplie d'oliviers, de palmiers, de bananiers et autres arbres semblables, plantés sur le bord d'un torrent qui coule entre deux montagnes, et qui va se jeter dans la mer près d'Arica. Je n'ai vu nulle part que là une si grande quantité de tourterelles et de pigeons ramiers ; les moineaux ne sont pas plus communs en France. On trouve aussi dans cette partie du

Pérou, un animal que les Indiens appellent *guanapo*, et les Espagnols *carniero de la tierra* (1). C'est une espèce de mouton fort gros, dont la tête ressemble beaucoup à celle du chameau. Sa laine est précieuse et infiniment plus fine que celle que nous employons en Europe. Les Indiens se servent de ces animaux au lieu de bêtes de somme, et leur font porter deux cens, quelquefois 300 livres pesant; mais lorsqu'ils sont trop chargés ou trop fatigués, ils se couchent et refusent de marcher. Si le conducteur s'obstine à vouloir, à force de coups, les faire relever, alors ils tirent de leur gosier une liqueur noire et infecte, et la lui vomissent au visage. J'ai vu encore aux environs d'Arica une foule prodigieuse de ces oiseaux dont je vous ai parlé. Vous apprendrez sans doute avec plaisir la manière curieuse dont ils donnent la chasse aux poissons. Ils forment sur l'eau un grand cercle qui a quelquefois une demi lieue de circonférence, et ils pressent leurs rangs à mesure que ce cercle diminue. Lorsque par ce moyen ils ont assemblé au milieu d'eux une grande quantité de poissons, ils plongent et les poursuivent sous l'eau, tandis qu'une troupe d'autres oiseaux, dont j'ignore le nom, mais dont le bec est long et pointu, vole au-dessus du cercle, se précipite à propos dans la mer pour avoir part à la chasse, et en ressort incontinent avec sa proie. Nos matelots attrapent ces derniers oiseaux en

(1) Voyez le Dictionnaire Espagnol.

plantant, à fleur d'eau, et à vingt ou trente pas du rivage, un pieu fait en forme de lance, au bout duquel ils attachent un petit poisson. Ces oiseaux fondent sur cette proie, avec tant d'impétuosité, qu'ils restent presque toujours cloués à l'extrémité du pieu. Tous ces oiseaux ont un goût détestable; les matelots même peuvent à peine en supporter l'odeur. On voit pareillement sur cette côte un nombre infini de baleines, de loups marins, de pingoins et d'autres animaux de cette espèce. Les baleines s'approchent même si près du rivage, qu'elles y échouent quelquefois. On m'avait souvent parlé d'un poisson d'une grosseur extraordinaire, à qui on avait donné le nom de licorne; j'ai eu le plaisir de le voir sur les côtes d'Arica. Il est en effet d'une grandeur prodigieuse. Il nage avec une rapidité singulière, et il ne se nourrit guère que de bonites, de thons, de dorades et d'autres poissons de cette espèce. Comme cet animal a une longue corne à la tête, et que les plus anciens pilotes n'en avaient jamais vu de semblable, on lui a donné le nom de licorne, nom qui lui convient aussi-bien que celui de *poisson spada* au poisson qui porte ce nom.

Je fus à peine à *Vlo*, bourg situé au bord de la mer à 17 degrés 40 minutes de latitude méridionale, que je m'empressai de voir, aux environs, une vallée délicieuse, plantée d'oliviers, et arrosée par un torrent qui tarit en hiver, mais que les neiges fondues qui tombent du haut des montagnes voisines,

enflent considérablement en été. Observez, Monsieur, que le mot d'hiver dont je me sers, ne doit être entendu que par rapport aux hautes montagnes du Pérou, et non par rapport à la plaine, où la chaleur et l'été sont éternels. Les Français avaient fait bâtir, dans cette vallée, un grand nombre de magasins très-bien fournis ; mais les derniers tremblemens de terre en ont renversé la plus grande partie. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description d'Ylo ; c'est un très-petit bourg où je n'ai rien vu de remarquable ; c'est pourquoi je n'y suis resté que cinq jours. Je n'ai pas fait un plus long séjour à Villa-Hermosa, Ville célèbre par son attachement aux Rois d'Espagne. Elle est à 40 lieues d'Ylo du côté des montagnes. Au commencement du règne de Philippe V, dont vous savez l'histoire, cette Ville se montra d'une manière qui fera toujours honneur à la générosité de ses habitans. Rappelez-vous l'affreuse extrémité où se trouvait le Roi d'Espagne dans ses guerres avec l'Archiduc ; rappelez-vous en même-temps les cruautés inouies que les Espagnols avaient exercées auparavant dans le Pérou, et vous verrez si cette Nation avait droit d'attendre d'un Pays, qui devait naturellement la détester, les services essentiels qu'elle en a reçus. Cependant les femmes de Villa-Hermosa vendirent à vil prix leurs bagues, leurs cercles d'or, et tous les autres joyaux qu'elles possédaient ; les hommes vendirent également ce qu'ils avaient de plus précieux pour subvenir aux besoins

besoins du Prince. Les uns et les autres se dépouillèrent de tout de leur plein gré, uniquement dans l'intention de contribuer au soutien d'un Monarque que la fortune abandonnait. Un trait de grandeur d'ame si caractéristique et si touchant, est, pour les habitans de Villa-Hermosa, un titre bien marqué à l'estime et aux bienfaits des Rois d'Espagne.

Guacho et *Guaura* sont deux petites Villes du même Royaume, qui sont situées à 11 degrés 40 minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'Ouest et de Sud, mais fort exposée à la tramontane; en général elle est mal bâtie, mais elle est habitée par des Indiens d'une franchise et d'une bonne foi admirables dans le commerce qu'ils font de leurs denrées. Les vaisseaux qui partent du Pérou, soit pour retourner en France, soit pour aller à la Chine, peuvent y faire d'excellentes provisions plus commodément et à meilleur marché qu'en aucun autre endroit du Pérou; et ce qu'il y a de particulier, c'est que l'eau qu'on y prend se conserve long-temps sur mer sans se corrompre. La seconde est assise dans le lieu le plus riant, le plus agréable et le plus champêtre du monde; une rivière coule au milieu; les maisons y sont plus commodes et beaucoup mieux bâties que par-tout ailleurs; j'ai remarqué que les habitans de cette Ville n'avaient presqu'aucun des vices ordinaires à leur Nation. On peut regarder ce petit canton comme les délices

du Pérou, si l'on considère la douceur du génie des habitans, l'aménité du climat, et la fertilité du Pays. Je vous avoue, Monsieur, que je serais tenté d'y passer mes jours, si la Providence ne m'avait point destiné à les finir dans les travaux de l'Apostolat.

En sortant de cette dernière Ville, je dirigeai ma route du côté de Cagnette, bourg de la Province de *Chinca*. Je ne vous détaillerai point tout ce que j'ai eu à souffrir dans ce voyage. Je vous dirai seulement que ce Pays est un peu moins aride que les Provinces voisines, à cause du grand nombre de rivières qui l'arrosent ; ce sont des torrens formés par les neiges fondues qui tombent avec rapidité du haut des montagnes, et qui entraînent dans leur cours les arbres et les rochers qu'ils rencontrent ; leur lit n'est pas profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras ; mais leur cours n'en est que plus rapide. On est souvent obligé de faire plus d'une lieue dans l'eau, et l'on est heureux quand on ne trouve point de ces arbres et de ces rochers que les torrens roulent avec leurs flots, parce que les mules intimidées et déjà étourdies par la rapidité et le fracas des chûtes d'eau, tombent facilement et se laissent souvent entraîner dans la mer avec le cavalier. A la vérité on trouve aux bords de ces torrens des Indiens appelés *Cymbadores*, qui connaissent les gués, et qui moyennant une somme d'argent, conduisent les voitures, en jetant de grands cris pour animer les mules, et les empêcher de se

coucher dans l'eau. Mais si on n'a pas soin de les bien payer, ils sont capables de vous abandonner dans les endroits les plus dangereux et de vous voir périr sans pitié.

J'arrivai enfin à Cagnette, après vingt-quatre heures de fatigues, de craintes et de périls. Je songeai d'abord à me reposer. Le lendemain je parcourus ce bourg d'un bout à l'autre. Les habitans m'en parurent pauvres et misérables; leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde et le poisson salé. C'est un Pays ingrat, triste et désert. L'habillement des femmes est assez singulier, il consiste en une espèce de casaque qui se croise sur le sein, et qui s'attache avec une épingle d'argent, longue d'environ dix pouces, dont la tête est ronde et plate, et a six ou sept pouces de diamètre; voilà toute la parure des femmes; pour les hommes ils sont vêtus à-peu-près comme les autres Indiens.

Les eaux d'un torrent voisin de Cagnette, s'étaient débordées lorsque j'entrai dans le territoire de ce bourg. Mes guides me dirent alors qu'on ne pouvait, sans beaucoup risquer, continuer la route ordinaire, et qu'il fallait me résoudre à faire une journée de plus, et à passer un pont qui se trouvait entre deux montagnes; je suivis leur conseil; mais quand je vis ce pont, ma frayeur fut extrême. Imaginez-vous deux pointes de montagnes escarpées et séparées par un précipice affreux, ou plutôt par un abîme profond, où deux torrens rapides se précipitent avec un bruit épouvantable. Sur

ces deux pointes on a planté de gros pieux, auxquels on a attaché des cordes faites d'écorces d'arbres, qui passant et repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets qu'on a couvert de planches et de sable. Voilà tout ce qui forme le pont qui communique d'une montagne à l'autre. Je ne pouvais me résoudre à passer sur cette machine tremblante qui avait plutôt la forme d'une escarpolette que d'un pont. Les mules passèrent les premières avec leur charge; pour moi je suivis en me servant et des mains et des pieds, sans oser regarder, ni à droite ni à gauche. Mais enfin la Providence me sauva et j'entrai dans la Province de *Pachakamac*. Je passai en quittant le pont au pied d'une haute montagne, dont la vue fait frémir; le chemin est sur le bord de la mer, il est si étroit qu'à peine deux mules peuvent y passer de front. Le sommet de la montagne est comme suspendu et perpendiculaire sur ceux qui marchent au-dessous, et il semble que cette masse soit à tout moment sur le point de s'écrouler; il s'en détache même de temps en temps des rochers entiers, qui tombent dans la mer, et qui rendent ce chemin aussi pénible que dangereux. Les Espagnols appellent ce passage *el mal passo d'ascia*, à cause d'une mauvaise hôtellerie de ce nom qu'on trouve à une lieue de là.

Dans l'espace de plus de quarante lieues, je n'ai pas vu un seul arbre, si ce n'est au bord des torrens, dont la fraîcheur entre-

tient un peu de verdure. Ces déserts inspirent une secrette horreur ; on n'y entend le chant d'aucun oiseau ; et dans toutes ces montagnes je n'en ai vu qu'un appelé *condor*, qui est de la grosseur d'un mouton, qui se perche sur les montagnes les plus arides, et qui ne se nourrit que des vers qui naissent dans les sables brûlans dont les montagnes sont environnées.

La Province de Pachakamac est une des plus considérables du Pérou ; elle porte le nom du Dieu principal des Indiens qui adorent le soleil sous ce nom, comme l'auteur et le principe de toute chose. La ville capitale de cette Province était fort puissante autrefois, et renfermait plus d'un million d'ames dans son enceinte. Elle fut le théâtre de la guerre des Espagnols qui l'arrosèrent du sang de ses habitans. Je passai au milieu des débris de cette grande ville ; ses rues sont belles et spacieuses, mais je n'y vis que des ruines et des ossemens entassés. Il règne parmi ces masures un silence qui inspire de l'effroi, et rien ne s'y présente à la vue qui ne soit affreux. Dans une grande place qui m'a paru avoir été le lieu le plus fréquenté de cette ville, je vis plusieurs corps que la qualité de l'air et de la terre avait conservés sans corruption ; ces cadavres étaient épars çà et là ; on distinguait aisément les traits de leurs visages, car ils avaient seulement la peau plus tendue et plus blanche que les Indiens n'ont coutume de l'avoir.

Je ne vous parlerai point de plusieurs

autres petites villes que j'ai vues dans ma route; je me contenterai de vous dire qu'en général elles sont pauvres, mal bâties, et très-peu fréquentées des voyageurs.

MÉMOIRE HISTORIQUE

Sur un Missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale.

LE Père *Castagnares* naquit le 25 Septembre 1687 à Salta, capitale de la Province du Tucuman. Son ardeur pour les Missions se déclara de bonne heure, et le fit entrer chez les Jésuites. Après le cours de ses études, il se livra par préférence à la Mission des *Chiquites*. Pour arriver chez ces peuples, il fallut parcourir plusieurs centaines de lieues, dans des plaines incultes, dans des bois, sur des chaînes de montagnes, par des chemins rudes et difficiles, coupés de rochers affreux et de profonds précipices, dans des climats tantôt glacés, tantôt embrasés. Il parvint enfin chez les *Chiquites*. Ce pays est extrêmement chaud, et par la proximité du soleil ne connaît qu'une seule saison qui est un été perpétuel. A la vérité, lorsque le vent du Midi s'élève par intervalles, il occasionne une espèce de petit hiver; mais cet hiver prétendu ne dure guères de suite qu'une semaine, et dès le premier jour que le vent du

Nord se fait sentir, il se change en une chaleur accablante.

La nature a étrangement à souffrir dans un pareil climat. Le froment et le vin y sont inconnus. Ce sont des biens que ces terres ardentes ne produisent pas, non-plus que beaucoup d'autres fruits qui croissent en Europe et même dans d'autres contrées de l'Amérique méridionale.

Un plus grand obstacle au succès d'une si grande entreprise est l'extrême difficulté de la langue des *Chiquites* qui fatigue et rebute les meilleures mémoires. Le Père Castagnares, après l'avoir apprise avec un travail inconcevable, se joignit au Père Suarez l'an 1720, pour pénétrer dans le pays des *Samuques*, (Peuple alors barbare, mais aujourd'hui Chrétien), dans l'intention de les convertir et de découvrir la rivière du *Pilcomayo*, pour faciliter la communication de la Mission des *Chiquites* avec celle des *Guaranis* qui habitent les rives des deux fleuves principaux; ces deux fleuves sont le Parana et l'Uraguay, lesquels forment ensuite le fleuve immense de la Plata. Quant au Pilcomayo, il coule des montagnes du Pérou, d'Occident en Orient, presque jusqu'à ce qu'il décharge ses eaux dans le grand fleuve du Paraguay; et celui-ci entre dans le Parana à la vue de la Ville *de las Corrientes*.

Les Supérieurs avaient ordonné aux Pères Patigno et Rodriguez de sortir du pays des *Guaranis*, avec quelques canots et un nom-

bre suffisant de personnes pour les conduire, de remonter le fleuve du Paraguay, pour prendre avec eux quelques nouveaux ouvriers à la ville de l'Assomption, et de remonter tous ensemble le bras le plus voisin du *Pilcomayo*. Ils exécutèrent ponctuellement cet ordre, et remontèrent le fleuve l'espace de quatre cens lieues, dans le dessein de joindre les deux autres Missionnaires des *Chiquites*, de gagner en passant l'affection des Infidèles qui habitent le bord de ce fleuve, et de disposer insensiblement les choses à la conversion de ces barbares.

Le succès ne répondit pas d'abord aux travaux immenses qu'ils eurent à soutenir : mais le Père Castagnares eut la constance de suivre toujours le même projet ; il ne se rebuta point, et espéra contre toute espérance. Cette fermeté eut sa récompense. Les *Samuques* se convertirent au moment qu'on s'y attendait le moins. Le Père était à l'habitation de Saint-Joseph, déplorant l'opiniâtreté de ces barbares, quand il arriva tout-à-coup à la peuplade de Saint-Jean-Baptiste, éloignée de Saint-Joseph de treize lieues, près de cent personnes, partie *Samuques*, partie *Cucutades*, sous la conduite de leurs Caciques, demandant d'être mis au nombre des Catéchumènes. Quelle joie pour les Missionnaires et les Néophytes ! Aussi, quel accueil ne firent-ils pas à des hommes qu'ils étaient venus chercher de si loin, et qui se présentaient d'eux-mêmes ? On baptisa

dès-lors les enfans de ces barbares. Mais, parce que plusieurs des adultes tombèrent malades, le Père Herbas, Supérieur des Missions, jugea à propos de les reconduire tous dans leur pays natal, pour y fonder une peuplade, à laquelle il donna par avance le nom de Saint-Ignace.

Le Supérieur voulut se trouver lui-même à la fondation, et prit avec lui le Père Castagnares, qui voyait avec des transports de joie que de si heureux préparatifs commençaient à remplir les plus ardens de ses vœux. Les Pères mirent quarante jours à gagner les terres des *Samuques*, avec des travaux si excessifs, que le Père Supérieur, plus avancé en âge, ne les put supporter, et qu'il y perdit la vie. Castagnares, d'une santé plus robuste et moins avancé en âge, résista à la fatigue, et pénétra, avec les *Samuques* qui le suivaient, et quelques *Chiquites*, jusqu'aux *Curutades* qui habitent le bord d'un torrent quelquefois presque à sec, et qui forme quelquefois un fleuve considérable. C'est là qu'est aujourd'hui située l'habitation de Saint-Ignace des *Samuques*. Il en posa les premiers fondemens; et, ayant perdu son compagnon, il se vit presque accablé des travaux qui retombaient tous sur lui seul. Il avait à souffrir les influences de ce rude climat, sans autre abri qu'une toile destinée à couvrir l'autel où il célébrait. Il lui fallut encore étudier la langue barbare de ces Peuples, et s'accoutumer à leur nourriture, qui n'est que de racines sauvages. Il s'appliqua

sur-tout à les humaniser dans la terre même de leur habitation, ce qui peut-être n'était guère moins difficile que d'apprivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Mais les forces de la grâce applanissent toutes les difficultés, et rien n'étonne un cœur plein de l'amour de Dieu et du prochain.

Tel était celui du Père Castagnares : par sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présens qu'il fesait à ces barbares, il gagna absolument leur amitié. De nouvelles familles venaient insensiblement augmenter l'habitation de Saint-Ignace. Ces accroissemens imprévus remplissaient de consolation le zélé Missionnaire, et le fesaient penser à établir si bien cette fondation, que les Indiens n'y manquassent de rien, et ne pensassent plus à errer, selon leur ancienne coutume, en vagabonds, pour chercher leur subsistance dans les forêts. Mais comme le Père se trouvait seul, et qu'il aurait fallu leur faire cultiver la terre, et leur fournir quelque bétail qui pût leur donner de petites douceurs, ce n'était là que de belles idées qu'il était impossible de réaliser, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours et des compagnons.

Cependant le Seigneur adoucit ses peines, et lui fesait trouver de petites ressources, d'autant plus sensibles qu'elles provenaient de l'affection de ses Néophytes. Un *Samuque*, dont il n'avait pas été question jusques-là, allait de temps-en-temps dans les forêts voisines, sans qu'on le lui commandât ou

qu'on l'en priât, tuait un sanglier et allait le mettre à la porte du Missionnaire, se retirait ensuite, sans demander aucune de ces bagatelles qu'ils estiment tant, et sans même attendre aucun remercîment. L'Indien fit au Père trois ou quatre fois ces présens désintéressés.

Une chose manquait à cette habitation, chose absolument nécessaire, le sel. Ce pays avait été privé jusques-là de salines; mais on avait quelque soupçon vague qu'il y en avait dans les terres des *Zathéniens*. Un grand nombre d'Indiens voulut s'en assurer et éclaircir ce fait. Après avoir parcouru toutes les forêts, sans avoir découvert aucune marque qu'il y eût du sel, un de ces Indiens monta sur une petite éminence pour voir si de là on ne découvrirait rien de ce qui était si ardemment desiré. Il vit à très-peu de distance une mare d'eau colorée, environnée de bruyères. La chaleur qu'il endurait l'engagea à traverser ces bruyères pour aller se baigner. En entrant dans l'eau il remarqua que la mare était couverte d'une espèce de verre, il enfonça sa main, et la retira pleine d'un sel à demi-formé. L'Indien, satisfait, appela ses compagnons; et le Missionnaire en étant informé, prit des mesures pour faire des chemins sûrs qui y aboutissent et pour les mettre à l'abri des barbares idolâtres.

Le Père Castagnares entreprit ensuite avec ses Indiens de construire une petite Eglise; et, pour remplir le projet général qu'il avait

formé, il voulut défricher des terres pour les ensemencer; mais comme les Indiens ne sont point accoûtumés au travail, il fallait être toujours avec eux, exposé aux rigueurs du climat, et souvent le Père arrachait lui-même les racines des arbres que les Indiens avaient coupés, et il mettait le premier la main à tout pour animer les travailleurs. Les *Chiquites* fesaient leur part de l'ouvrage; mais ils disparurent tout-à-coup, et s'en retournèrent chez eux. *Leur éloignement nous fit beaucoup de peine*, dit un de nos Missionnaires, *parce qu'ils avaient soin de quelques vaches que nous avions. Nous ne nous étions point aperçus avant leur éloignement de la crainte excessive que les* Samuques *ont de ces animaux, qu'ils fuient avec plus d'horreur que les tigres les plus féroces. Ainsi, nous nous vîmes obligés à tuer les veaux de notre propre main, quand nous avions besoin de viande, et à traire les vaches pour nous nourrir de leur lait.* Ce fut alors qu'arriva une aventure assez plaisante. Les *Zathéniens*, avec quelques *Samuques* et les *Cucutades*, se liguèrent pour faire une invasion dans la peuplade de Saint-Joseph. Ils en étaient déjà fort près lorsqu'un incident leur fit abandonner ce dessein. Les vaches paissaient à quelque distance de l'habitation. La vue de ces animaux et les seules traces qu'aperçurent les *Zathéniens* leur causèrent tant de frayeur, que, bien loin de continuer leur route, toute leur valeur ne put les empêcher de

fuir avec la plus grande et la plus ridicule précipitation.

Dieu permit alors qu'une grande maladie interrompît les projets du Père Castagnares ; mais, quoiqu'il fût sans secours, et dans un pays où il manquait de tout, la même Providence rétablit bientôt sa santé dont il fesait un si bon usage. Il ne fut pas plutôt remis et convalescent, qu'il se livra à de plus grands travaux.

Il est un point de ressemblance entre les hommes Apostoliques et les anciens Conquérans. Ceux-ci ne pouvaient apprendre qu'il y eût à côté de leurs Etats d'autres régions indépendantes, sans brûler du desir de les asservir et d'en augmenter leur Empire. Et les hommes Apostoliques qui parcourent des contrées infidèles, quand ils ont soumis quelques-uns de ces Peuples idolâtres à l'Evangile, si on leur dit qu'au-delà il est une Nation chez qui le nom de Jésus n'a pas encore été prononcé, ils ne peuvent s'arrêter; il faut que leur zèle se satisfasse, et qu'ils aillent y répandre la lumière de l'Evangile. La difficulté, les dangers, la crainte même d'une mort violente, tout cela ne sert qu'à les animer davantage : ils se croient trop heureux, si, au prix de leur sang, ils peuvent arracher quelques ames à l'ennemi du salut. C'est ce qui détermina le Père Castagnares à entreprendre la conversion des *Terènes* et des *Mataguais*.

Sa Mission chez les *Terènes* n'eut pas de succès, et il fut obligé, après bien des fati-

gues, de revenir à l'habitation de Saint-Ignace. De là il songea à faire l'importante découverte du *Pilcomayo*, dont nous avons déjà parlé, et qui devait servir à la communication des Missions les unes avec les autres. Après avoir navigué soixante lieues, ne pouvant continuer sa route par eau, il prit terre et voyagea à pied en côtoyant le rivage du fleuve. Etrange résolution ! le pieux Missionnaire n'ignorait pas qu'il lui fallait traverser plus de trois cens lieues de pays, qui n'étaient habitées que par des Nations féroces et barbares. Il connaissait la stérilité de ces côtes. Malgré cela, avec dix hommes seulement, et une très-modique provision de vivres, il osa tenter l'impossible. Il voyagea dix jours, traversant des terres inondées, dans l'eau jusqu'à la poitrine, se nourrissant de quelques dattes de palmiers, souffrant nuit et jour la persécution des insectes qui épuisaient son sang; il lui fallait souvent marcher pieds nus dans des marécages couverts d'une herbe dure, et si tranchante, qu'elle ne fesait qu'une plaie de ses pieds, qui teignaient de sang les eaux qu'il traversait. Il marcha ainsi, jusqu'à ce qu'ayant perdu toutes ses forces et manquant de tout, il fut obligé de se remettre sur le fleuve pour s'en retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos y fut court : la soif de la gloire de Dieu le pressa d'aller chez les barbares nommés *Mataguais*. Un Espagnol, dont le nom était *Acozar*, sincèrement converti par

les exhortations du Missionnaire, l'accompagna, malgré les représentations de ses amis et l'évidence du danger. Ils arrivèrent : les barbares les reçurent bien ; mais il y avait chez une Nation avancée dans les terres, un Cacique ennemi déclaré des Missionnaires, de leurs Néophytes et de tout ce qui conduisait au Christianisme. Ce perfide vint inviter le Père à fonder une peuplade chez lui. Le Missionnaire croyant l'invitation sincère, voulait s'y rendre ; mais il y eut des Indiens qui connaissaient la mauvaise intention du Cacique, et qui ne manquèrent pas d'avertir le Père du danger auquel il allait s'exposer.

Il résolut donc de s'arrêter pendant quelque temps chez les premiers *Mataguais* qui l'avaient accueilli. Dans cet intervalle il n'y eut point de caresses qu'il ne fît au Cacique et à sa troupe. Il le renvoya enfin avec promesse qu'aussitôt qu'il aurait achevé la Chapelle qu'il voulait bâtir, il passerait dans sa Nation pour s'y établir. Le Cacique dissimulé se retira avec ses gens. Le Père se croyant en pleine sûreté, envoya ses compagnons dans la forêt pour couper les bois propres à la construction de la Chapelle, et les *Mataguais* qui lui étaient fidèles pour les rapporter. Ainsi, il resta presque seul avec *Acozar*. A peine ceux-ci s'étaient-ils éloignés, qu'un Indien de la suite du traître Cacique retourna sur ses pas. Que voulez-vous, lui demanda le Père? Il répondit qu'il revenait pour chercher son chien qui s'était

égaré ; mais il ne revenait que pour remarquer si le Père était bien accompagné ; et, le voyant presque seul, il alla sur-le-champ en donner avis à son Cacique, qui revint à l'instant avec tous ses gens, assaillit le Père avec une fureur infernale, et lui ôta sacrilégement la vie. Les autres barbares firent le même traitement à *Acozar*, qui eut ainsi le bonheur de mourir dans la compagnie de cet homme Apostolique. Aussitôt ils mirent la Croix en pièces : ils brisèrent tout ce qui servait au culte Divin, et emportèrent triomphans tous les petits meubles du Missionnaire, comme s'ils eussent remporté une victoire mémorable. La mort, ou, pour mieux dire, le martyre du Père Augustin Castagnares arriva le 15 Septembre 1744, la cinquante-septième année de son âge.

LETTRE

Du Révérend Père Cat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur....

A Buenos-Ayres, le 18 Mai 1729.

JE me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet

long et pénible, a été des plus heureux.

Je sortis le 8 de Novembre 1738, de la rade de Cadix, avec trois Missionnaires de notre Compagnie.

Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, et la navigation fut si rapide, qu'en trois jours et demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fûmes obligés de louvoyer jusqu'au 16, jour auquel nous mouillâmes à la baie de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous nous arrêtâmes quelque-temps pour faire de nouvelles provisions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un vaisseau arrêté dans un port. Heureusement nous ne restâmes pas longtemps dans celui où nous étions, et le 26 Janvier nous nous trouvâmes sous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un spectacle auquel je ne m'attendais guères. On vit paraître coup-à-coup sur le vaisseau dix ou douze aventuriers que personne ne connaissait. C'était des gens ruinés, qui, voulant passer aux Indes pour y tenter fortune, s'étaient glissés dans le navire parmi ceux qui y avaient porté les provisions, et s'étaient cachés entre les ballots. Ils sortirent de leur retraite les uns après les autres, bien persuadés qu'étant si avancé en mer on ne chercherait point un port pour les mettre à terre. Le Capitaine, indigné de voir tant de bouches surnuméraires, se livra à des transports de fureur, qu'on eut bien de

la peine à calmer ; mais enfin on en vint à bout.

Quoique nous fussions sous la zone Torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil était alors dans la partie du Sud, et qu'il régnait un vent frais qui approchait de la bise. Le printemps survint tout-à-coup ; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cessèrent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le 18 de Février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connaissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connaîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête on vit paraître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap, et précédés d'un Héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe, pour rendre compte au Président (1) de la ligne, des raisons qui les avaient en-

(1) Nom qu'on donna au principal Acteur de la Comédie.

gagés à venir naviguer dans ces mers, et lui dire de qui ils en avaient obtenu la permission. L'Édit fut affiché au grand mât; les matelots le lurent les uns après les autres; car tel était l'ordre du Président, après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain, dès le matin, on dressa sur la plateforme une table d'environ trois pieds de largeur sur cinq de longueur: on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille; ils étaient habillés en dragons, et chacun d'eux était armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des Officiers à leur tête. Le Président arriva le dernier. C'était un vieux Catalan qui marchait avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque, qu'il soutenait du plus grand sang-froid, fesait bien voir qu'on ne pouvait choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avait préparé, on fit paraître devant lui un homme qui avait tous les défauts du *Thersite* d'Homère. On l'accusait d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier, mais le Président regardant ses excuses comme autant de manques

d'égards, lui donna vingt coups de canne, et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette scène, le Président envoya chercher le Capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte, et dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avait eu l'audace de s'avancer jusques dans ces mers? Il répondit qu'il en avait reçu l'ordre du Roi son Maître. Cette réponse aigrit le Président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le Capitaine représenta que cette taxe excédait de beaucoup ses facultés; on disputa quelque temps; et, enfin, le Président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur-le-champ.

Les passagers furent cités à leur tour les uns après les autres. Le Président leur fit à tous la même demande qu'au Capitaine; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du Président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine et les Officiers du vaisseau servirent au Président les rafraîchissemens de toute espèce, dont les matelots eurent aussi leur part; mais la scène n'était point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le Capitaine du vaisseau, qui s'était retiré quelque temps auparavant, sortit tout-à-coup de

sa chambre, et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifiait cette assemblée? On lui répondit que c'était le cortège du Président de la ligne. *Le Président de la ligne*, reprit le Capitaine en colère! *de qui veut-on me parler? ne suis-je point le maître ici, et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et qu'on le plonge dans la mer.* A ces mots le Président troublé se jeta aux genoux du Capitaine, qu'il pria très-instamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible Excellence, et ce Président si respectable, qui avait fait trembler tout l'équipage, en devint tout-à-coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la Fête.

Peut-être étiez-vous déjà instruit de cet usage; mais vous ignoriez peut-être aussi la manière dont il se pratique parmi les Espagnols, qui surpassent, en fait de plaisanteries originales, toutes les autres Nations. Je ne suis point entré dans tous les détails de cette Fête qui est sujette à bien des inconvéniens; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un Peuple qu'on ne connaît point encore assez.

Lorsque nous eûmes passé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinèrent autant que le passage nous avait réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'est un poisson fort gros, qui a

ordinairement cinq ou six pieds de long, et qui aime beaucoup à suivre les vaisseaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avait dans le ventre deux diamans de grand prix que le Capitaine s'appropria, un bras d'homme et une paire de souliers. La chair de ce poisson n'est rien moins qu'agréable : elle est fade, huileuse et mal-saine ; il n'y a guère que les matelots qui en mangent, encore n'en mangeraient-ils pas s'ils avaient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre instrument que l'hameçon que nous avions soin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venait accompagné d'autres poissons appelés *Romeniros*, qu'on appelle les pilotes, parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avalait le morceau que nous lui présentions, et dès qu'il était hors de l'eau, on s'armait d'un gros bâton et on lui cassait la tête. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les poissons qui l'acompagnaient, le voyant pris, s'élançaient en foule sur son dos comme pour le défendre, et se laissaient prendre avec lui.

Le *Requin* ne fut pas le seul poisson que nous prîmes. Il en est un que j'étais fort curieux de voir, et je ne tardai pas à me satisfaire : c'était le *poisson volant*. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris ; on l'appelle *poisson volant*, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, et vole avec une

rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme *la bonite* est fort agile, elle le suit à la nage, et il n'est pas rare qu'elle se trouve à temps pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil, ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans, comme presque tous les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, et il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, et je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du *mulet de mer*, dont le R. P... vous a donné la description dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire et sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en juge par la quantité qui voltigeaient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs, il arrive souvent que poursuivi par *la bonite*, il se réfugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, et se laisse prendre par les matelots qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le 26 Février nous eûmes le soleil à pic (1), et à midi nous remarquames que les

(1) Avoir le soleil à pic, c'est l'avoir à plomb et perpendiculairement.

corps ne jetaient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici ; je vous dirai seulement que ce fut dant cette circonstance que je vis le feu Saint-Elme pour la première fois. C'est une flamme légère et bleuâtre, qui paraît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les Matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes ; voilà pourquoi ils portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Aussitôt que j'aperçus le phénomène, je m'approchai pour le considérer ; mais le vent était si furieux et le vaisseau si agité, que les mouvemens divers que j'éprouvais, me permirent à peine de le voir quelques instans.

Voici une autre chose que j'ai trouvée digne de remarque. Lorsqu'il pleut sous la zone torride, et sur-tout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paraît se changer en une multitude de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie, qui est très-chaude et très-mal saine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles et les autres insectes, qui rongent nos espaliers. Quoi qu'il en soit, le Capitaine nous conseilla de faire sécher nos vêtemens ; quelques-uns refusèrent de le faire, mais ils s'en repentirent

repentirent bientôt après, car leurs habits se trouvèrent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. Je ne finirais point, mon Révérend Père, si je vous racontais toutes les petites aventures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route ; n'étant point sorti du vaisseau, je ne pourrais vous en donner qu'une idée imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve *de la Plata*, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avais ouï dire en Europe que ce fleuve avait environ cinquante lieues de large à son embouchure : on ne me disait rien de trop ; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partîmes d'une forteresse située à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve est moindre que par-tout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, et nous naviguâmes un jour entier sans découvrir l'autre bord. Arrivé à *Buenos-Ayres*, je suis monté souvent sur une montagne très-élevée par un temps fort serein, sans rien découvrir qu'un horizon terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de *la Plata* est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur ; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve guères que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, et on le nomme *le banc Anglais*.

J'ignore ce qui l'a fait appeler ainsi, cela vient peut-être de ce que les Anglais l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un vaisseau de leur Nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre Capitaine ne connaissait *la Plata* que sous le nom redoutable d'*Enfer des Pilotes* : ce n'était pas sans raison ; car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur *la Plata* on est sans cesse environné d'écueils ; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond, et de s'ouvrir en descendant de la vague en furie, dans l'abîme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit ; mais grâce à l'habileté du Pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plutôt que nous ne pensions à l'île de *Los - Lobos* (1). Quoique nous y ayons séjourné quelque temps, je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux aperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considèrent les hommes avec attention, grincent des dents, et se replongent

(1) Ile des Loups.

dans l'eau ; ensuite ils passent et repassent continuellement devant le navire, en jetant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille ; et lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur Ile, ou sur les côtes voisines. Vous vous imaginez peut-être que la chasse de ces animaux est fort dangereuse. Je vous dirai qu'ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre; d'ailleurs ils s'enfuient aussitôt qu'ils aperçoivent un chasseur armé. Leur peau est très-belle et très-estimée pour la beauté de son poil qui est ras, doux et de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de *la Plata* un poisson qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues moustaches ; sur son dos est un aiguillon dont la piqûre est extrêmement dangereuse ; elle est même mortelle lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paraît cependant faible ; mais on en jugerait mal si l'on n'examinait que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt ; il la perça de part en part, avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant. Après une navigation agréable et tranquille, nous nous trouvâmes à la vue de *Buenos-Ayres*, d'où je vous écris. Cette Ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude Méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent un peu trop rafraîchi par les vents qui

règnent sur le fleuve de *la Plata*. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts, et l'on n'y trouve que quelques cabanes répandues çà et là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcher est presque le seul arbre fruitier que l'on voie aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne ne saurait y venir à cause de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde ; ainsi l'on ne boit dans ce Pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Espagne par mer ou par terre de *Mendoza*, ville de *Chili*, assise au pied des Cordillières, à trois cens lieues de *Buenos-Ayres*. A la vérité ces déserts arides et incultes dont je viens de vous parler sont peuplés de chevaux et de bœufs sauvages. Quelques jours après mon arrivée à *Buenos-Ayres*, un Indien vendit à un homme de ma connaissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie, encore auraient-ils été fort chers s'ils n'eussent été d'une extrême beauté ; car on en trouve communément à six ou huit francs, on peut même en avoir à meilleur marché ; mais alors il faut aller les chercher à la campagne où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs ; pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon Révérend Père, de savoir la manière dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il

peut y en avoir un certain nombre ; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé ; ils se servent de cet instrument pour frapper les animaux qu'ils poursuivent, et c'est ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre sans pouvoir se relever. Le chasseur, au lieu de s'y arrêter poursuit les autres, et frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir, de sorte qu'en une heure de temps, vingt hommes peuvent en abattre sept à huit cens. Lorsque les chasseurs sont las, ils descendent de cheval, et après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue et le suif, et abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On ferait beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de *Buenos-Ayres*. Ces animaux vivent sous terre dans des tanières faciles à reconnaître par les tas d'ossemens que l'on aperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le Gouverneur de *Buenos-Ayres* avait jugé cet objet digne de toute son attention. En conséquence il avait envoyé à la chasse de ces chiens carnassiers des soldats

qui en tuèrent beaucoup à coups de fusil ; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la Ville, qui les appelaient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espèce de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve de *la Plata* était un des plus dangereux de l'Inde ; l'*Uraguay*, (1) qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins ; il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable, comme le premier, mais il est semé de rochers cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux batimens à voiles d'y naviguer. Les balses (2) sont les seules barques qu'on y voie, et les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légèreté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, et une espèce de porc, appelé *capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, et

(1) L'*Uraguay* est un fleuve d'une largeur prodigieuse, qui se jette dans le *Paraguay* vers le trente-quatrième degré de latitude Méridionale. (Note de l'ancienne édition).

(2) Les Balses sont des espèces de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives légères, qui portent également sur les deux canots, et y sont solidement attachées. On les couvre de bambous, et sur cette espèce de plancher on construit avec des nattes une petite cabane couverte de paille ou de cuir, et capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur. (Note de l'ancienne édition).

cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque couverts de bois, de palmiers et d'autres arbres assez peu connus en Europe, et qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau (1) n'est pas plus gros qu'un roitelet ; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jaune tirant sur l'or, et ses ailes d'un vert d'émeraude. Il a les yeux vifs et brillans, la langue longue, le vol rapide, et les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux et de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin et le soir, temps auquel il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, et qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, et lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos. Cet oiseau conserve encore tout son éclat après sa mort ; et comme il est extraordinairement petit, les femmes des Sauvages s'en font des pendans d'oreilles,

(1) L'Auteur de cette lettre veut probablement parler du *colibri*.

et les Espagnols en envoient souvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler, sont remplis de cerfs, de chevreuils, de sangliers et de tigres. Ces derniers sont beaucoup plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apportèrent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux; je la fis tenir droite, et je pus à peine, même en haussant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il est vrai qu'il était d'une taille extraordinaire; mais il n'est pas rare d'en trouver de semblables. Ordinairement ils fuient lorsqu'ils aperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une balle ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés, avec une impétuosité et une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le distingueraient au milieu de cent autres personnes. Le Révérend Père Supérieur des Missions de l'Uraguay, en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable Missionnaire était en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Le Missionnaire, curieux de voir cette chasse, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans danger, examiner ce qui se passerait. Les Indiens, accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière. Deux étaient armés de lances, le troisième portait un mousquet chargé à balles. Celui-ci se plaça

entre les deux autres. Tous trois s'avancèrent dans cet ordre, et tournèrent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçurent le tigre ; alors celui qui portait le mousquet, lâcha son coup et frappa l'animal à la tête. Le Missionnaire m'a raconté qu'il vit en même-temps partir le coup et le tigre enferré dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avait tiré le coup ; mais les deux autres prévoyant bien ce qui devait arriver, avaient tenu leurs lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêtèrent en effet, lui percèrent les flancs chacun de leur côté, et le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instans après ils prirent un de ses petits, qui pouvait avoir tout au plus un mois : je l'ai vu et touché, non sans crainte, car, tout jeune qu'il était, il écumait de rage, ses rugissemens étaient affreux, il se jetait sur tout le monde, sur ceux même qui lui apportaient à manger : heureusement que ses forces ne répondaient point à son courage, autrement il les eût dévorés. Voyant donc qu'on ne pouvait l'apprivoiser, et craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui attachâmes une pierre au cou et le fîmes jeter dans l'Uraguay, sur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc et les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans

un sac de cuir, et attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois brasses. Les sacs sont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorsqu'ils trouvent l'occasion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, et de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à même de porter le coup, et ils la lancent avec tant de force et d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux et des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc et leurs flèches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour prendre le *cerf*, la *vigogne*, le *guanacos* et d'autres animaux légers à la course, ils emploient les lacets et les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La *vigogne* ressemble au cerf pour la forme et l'agilité, mais elle est un peu plus grosse. Du poil qui croît sous son ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raison chapeaux de vigogne. Le poil des côtés sert à faire des serviettes et des mouchoirs fort estimés. Le *guanacos* tient aussi de la figure du cerf; il est cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs, et une tête haute qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espèce de laine assez semblable au poil de

chèvre ; mais j'ignore l'usage qu'on en fait. Cet animal est ennemi de la chaleur ; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite et se jette à terre, où il reste quelquefois très-long-temps sans pouvoir se relever.

Outre ces animaux, il en est un qui m'a paru fort singulier : c'est celui que les *Moxes* appellent *orocomo* ; il a le poil roux, le museau pointu, et les dents larges et tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, aperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite ; mais s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, et quand il le croit mort, il le couvre de feuilles et de branches d'arbres, et se retire. L'Indien, qui connaît l'instinct de cette bête, se relève dès qu'elle a disparu, et cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre, d'où il considère à loisir tout ce qui se passe. L'*orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité à venir partager sa proie ; mais ne la trouvant plus, il pousse des hurlemens épouvantables, regarde son compagnon d'un air triste et désolé, et semble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une espèce d'ours particulière, qu'on appelle *ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond toujours ouvert. Le Pays produit une quantité prodi-

gieuse de fourmis ; l'*ours*, dont je parle, met son museau à l'entrée de la fourmilière, et y pousse fort avant sa langue, qui est extrêmement pointue ; il attend qu'elle soit couverte de fourmis, ensuite il la retire avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'*ours* soit rassasié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle *ours aux fourmis*.

Quoique l'*ours aux fourmis* soit sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jeter sur son ennemi avec fureur, comme font les lions et les tigres, il l'embrasse, il le serre et le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre ; mais comme celui-ci sait faire un aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste toutes ces bêtes féroces n'attaquent guère les hommes, à moins qu'elles n'en soient attaquées les premières, de sorte que les Indiens qui le savent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les espèces d'arbres que nous connaissons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du Brésil (1), et celui

(1) On a donné à cet arbre le nom d'*arbre du Brésil*, parce que le premier qu'on a vu en Europe avait été apporté du Brésil. (Note de l'ancienne édition).

dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, et sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connais point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler, lorsque j'en serai plus instruit. Le Pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir quelqu'idée. Il en est entr'autres qui ressemble assez à une grappe de raisin; mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, et sa vertu consiste à procurer, quelque temps après, une évacuation douce et facile. Ce fruit qu'on appelle *mbegue*, est d'un goût et d'une odeur fort agréables. Le *pigna*, autre fruit du Pays, a quelque ressemblance avec la pomme de pin; c'est ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *pigna* approche davantage de celle de l'artichaut; sa chair, qui est jaune comme celle du coing, lui est fort supérieure, et pour la saveur, et pour le parfum. On estime beaucoup dans le Pays une plante nommée *mburusugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la passion*, et qui se change en une espèce de calebasse de la grosseur d'un œuf de poule. Quand ce fruit est mûr, on le suce, et l'on en tire une liqueur douce et délicate, qui a la vertu de rafraîchir le sang, et de fortifier

l'estomac. J'ai vu encore une plante nommée *pacoë* qui produit des cosses longues, grosses, raboteuses, et de différentes couleurs. Ces cosses renferment une espèce de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue sous le nom de l'*herbe du Paraguay*; je me contenterai de vous dire que c'est la feuille d'un arbrisseau qui ne se trouvait autrefois que dans les montagnes de *Maraçayu*, situées à plus de deux cens lieues des peuplades chrétiennes. Lorsque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plants de *Maracayu*, et ils réussirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une si grande quantité, que les Indiens en font un commerce considérable avec les Espagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies et les discours injurieux que ce commerce a occasionnés contre nous; mais vous savez aussi que la Cour d'Espagne n'en a tenu aucun compte : c'est pourquoi je passerai cet article sous silence, pour vous dire un mot du génie et des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne sont soumis à aucunes lois.

Les Sauvages ne connaissent entr'eux ni Princes, ni Rois. On dit en Europe qu'ils ont des Républiques, mais ces Républiques n'ont point de forme stable; il n'y a ni lois, ni règles fixes pour le gouvernement civil non plus que pour l'administration de la justice. Chaque famille se croit absolument libre, chaque Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles

qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité à former entre eux une sorte de société, et à se choisir un chef, qu'ils appellent *Cacique*, c'est-à-dire, capitaine ou commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur et un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage et de valeur. Plus un *Cacique* devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, et il aura quelquefois sous lui jusqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens Missionnaires, il y a parmi les *Caciques* des magiciens qui savent rendre leur autorité respectable par les maléfices qu'ils emploient pour se venger de ceux dont ils sont mécontens. S'ils entreprenaient de les punir publiquement par la voie d'une justice réglée, on ne tarderait pas à les abandonner. Ces imposteurs font entendre au Peuple que les lions, les tigres et les animaux les plus féroces sont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuserait de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement qu'il n'est pas rare de voir ceux que le *Cacique* a menacés, tomber dans des maladies de langueur, qui sont plutôt un effet du poison, qu'on sait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de *Cacique*,

les prétendans ont ordinairement recours à quelque magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré, après quoi il nomme le *Cacique*, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du *Cacique*, et l'on passe sous un autre chef. Les effets que laissent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, sont si peu de chose, qu'il leur est aisé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne sont que de misérables cabanes bâties au milieu des bois avec des bambous ou des branches d'arbres, posées les unes auprès des autres, sans ordre et sans dessin. La porte en est ordinairement si étroite et si basse, qu'il faut pour ainsi dire se traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raison d'une structure si bizarre: ils vous répondront froidement que c'est pour se défendre des mouches, des cousins et de quelques autres insectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, comme vous savez, du produit de leur chasse et de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers et les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts, qu'en peu

d'heures les Sauvages peuvent renouveler leurs provisions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, et voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les Sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles et dispos. Les traits de leur visage ne diffèrent pas beaucoup de ceux des Européens. Cependant il est facile de les reconnaître à leur teint basané. Ils laissent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté consiste, selon eux, à les avoir extrêmement longs. Il n'est rien cependant qui les défigure davantage.

La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens; ils se mettent autour du cou, en guise de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendrait pour des émeraudes ou pour des rubis encore brutes. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue est assez agréable. Pour les femmes, elles portent une espèce de chemise, appelée *Tipoy*, avec des manches assez courtes. Les Peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été, ils mettent le poil en dehors, et en hiver, ils le tournent en dedans.

L'adresse et la valeur sont presque les seules qualités dont les Sauvages se piquent,

et presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, et à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils se servent dans les combats, sont faites d'un bois dur et pesant, elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, et se terminent en pointes. A ces armes offensives, quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples sont si vindicatifs, que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque Peuple voisin un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or et l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur caprice, ou simplement pour s'acquérir une réputation de valeur. Les Européens ne sont peut-être guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer quelquefois sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne diffère guère en cela de celle des Indiens; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre, ils font le plus qu'ils

peuvent de prisonniers, et les mangent au retour de leur expédition. En temps même de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres et se tendent mutuellement des piéges pour assouvir leur appétit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux et paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture des mœurs qui conviennent également à tous les Peuples sauvages de l'Inde, ce serait former un projet impossible. Vous concevez que les usages et les coutumes doivent varier presqu'à l'infini. Je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus universellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le Pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares, les autres conservent, jusques dans le sein même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, et mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation, et pour ainsi dire sans principes. Les Historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie et le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers et stupides, aussi

bornés dans leurs vues, qu'inconstans et légers dans leurs résolutions ; capables d'embrasser aujourd'hui le christianisme, et de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif et plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un esprit pénétrant, d'une intelligence vaste, et enfin, d'une docilité singulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle est l'idée que Barthélemi de *Las-Casas* nous donne des Indiens qui habitaient le Mexique et le Pérou, lorsque les Espagnols y abordèrent pour la première fois. Cet écrivain célèbre aurait dû observer que ces Peuples étaient déjà civilisés. Ils avaient en effet un Roi environné d'une cour nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique Méridionale. Ce serait donc à tort qu'on voudrait juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes et les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, et la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers.

Il n'est pas surprenant que des Nations errantes et sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguay, connaissent si peu la beauté de l'ordre, et les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal élevés, et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche et à la dissolution. Je trouve encore moins étrange, qu'étant accou-

tumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse et à la pêche, exercices fatigans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un temps de réjouissances. Leurs festins et leurs danses durent ordinairement trois jours et trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire; mais il arrive très-souvent que les fumées de la *chicha* (1) venant à leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles et les meurtres à la joie, aux plaisirs et aux divertissemens. Il est permis aux *Caciques* d'avoir plusieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer et d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non équivoques de son adresse et de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabane où demeure celle qu'il veut épouser et se retire sans dire mot. Par l'espèce et la quantité du gibier, les parens jugent si c'est un homme de cœur et s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jone et la

(1) Boisson des Indiens.

peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un *hamac*; c'est une espèce de filet suspendu entre quatre pieux; quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

L'Orateur Romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun Peuple dans le monde qui ne reconnaisse un Etre-Suprême, et qui ne lui rende hommage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains Peuples du *Paraguay*, peuples grossiers et barbares dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui sont persuadés de son existence, et qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'ame ne périt point avec le corps, du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensevelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches, et une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, et que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connaissance de Dieu. Du reste la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la Lune le titre de mère, et l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabanes, en poussant des cris et des hurlemens épouvantables, et lancer dans

l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jetés sur lui pour le déchirer. Plusieurs Peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de lune à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Quand il tonne, ces Nations s'imaginent que l'orage est suscité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les Sauvages sont très-superstitieux dans la recherche de l'avenir ; ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, et les changemens qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles, et ils croient pouvoir en tirer des connaissances certaines sur les accidens fâcheux dont ils sont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la Religion de ces barbares. D'abord je ne la connais que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque Peuple a son culte, ses cérémonies et ses Dieux particuliers, je ne finirais pas si je voulais vous en faire une description exacte et complète. Peut-être qu'un jour je pourrai vous donner cette satisfaction ; mais auparavant je veux tout voir par moi-même pour ne rien vous marquer que de certain. J'ai l'honneur d'être en l'union de N. S. J. C. etc.

LETTRE

Du Père Antoine Sepp, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Guillaume Stinglhaim, Provincial de la même Compagnie dans la province de la Haute-Allemagne.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA Mission du Paraguay, une des plus florissantes que nous ayons dans le nouveau Monde, mérite certainement votre attention, et celle de toutes les personnes qui s'intéressent à la propagation de la Foi. La grâce que Dieu m'a faite de m'y consacrer depuis plusieurs années, me met en état de vous en donner des connaissances, qui vous apprendront les qualités que doivent avoir ceux qui vous pressent de les envoyer partager avec nous les travaux de la vie Apostolique. Au reste je ne vous entretiendrai ici que de ce qui me regarde, laissant aux autres Missionnaires le soin d'informer leurs amis qui sont en Europe, de ce qui se passe dans les nouvelles Missions qui leur sont confiées.

Il y a peu d'années qu'on avait formé le dessein de porter la Foi chez des Peuples infidèles,

infidèles, qu'on appelle ici *Tscharos*. Ils sont presque aussi féroces que les bêtes parmi lesquelles ils vivent; ils vont quasi tout nus, et ils n'ont guères de l'homme que la figure. Il ne faudrait point d'autre preuve de leur barbarie, que la bizarre coutume qu'ils observent à la mort de leurs proches: quand quelqu'un vient à mourir, chacun de ses parens doit se couper l'extrémité des doigts de la main ou même un doigt tout entier, pour mieux témoigner sa douleur; s'il arrive qu'il meure assez de personnes pour que leurs mains soient tout-à-fait mutilées, ils vont aux pieds, dont ils se font pareillement couper les doigts, à mesure que la mort leur enlève quelque parent.

On songea donc à civiliser ces barbares, et à leur annoncer l'Evangile. On jeta les yeux pour cela sur deux Missionnaires pleins de zèle et de courage, savoir le Père Antoine Bohm, qui est mort depuis quelque temps de la mort des Saints, et le Père Hypolite Doctili, Italien. L'un et l'autre ont acquis un grand usage de traiter avec les Indiens, par le grand nombre de Nations du Paraguay qu'ils ont convertis à la Foi.

Un de ces Indiens, nommé *Moreira*, qui était fort accrédité parmi ses compatriotes, et qui entendait assez bien la langue Espagnole, s'offrit aux Missionnaires pour leur servir d'interprète. L'offre fut acceptée avec joie: c'était un imposteur qui abusait de la confiance des deux hommes Apostoliques, et qui loin d'entrer dans leurs vues,

ne cherchait qu'à ruiner leur projet, et à rendre odieux le nom Chrétien. Lorsque les Pères expliquaient à ces Infidèles les vérités de la Religion, le perfide Truchement, au lieu d'interpréter leurs paroles dans la langue du Pays, les avertissait de se précautionner contre la tyrannie des Espagnols, et leur fesait entendre que ces nouveaux venus ne pensaient qu'à les attirer peu-à-peu vers leurs peuplades, afin de les livrer ensuite aux ennemis de la Nation, et de les jeter dans un cruel esclavage.

Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits contre les Missionnaires : on prenait déjà des mesures pour les massacrer. Le Père Bohm eût été sacrifié le premier à leur fureur, si un Néophyte qui l'accompagnait, n'eût arrêté le bras d'un de ces barbares, qu'il avait déjà levé pour lui décharger un coup de massue sur la tête. Des dispositions si éloignées du Christianisme, firent juger aux deux Missionnaires qu'il n'était pas encore temps de travailler à la conversion de ces Peuples, et ils se retirèrent pénétrés de douleur d'avoir eu si peu de succès dans leur entreprise.

Peu de jours après leur départ, le même Moreira qui avait fait échouer par ses artifices le projet des Missionnaires, parut dans ma Peuplade, qui n'est pas éloignée des terres habitées par ceux de sa Nation. La pensée me vint de gagner cette ame endurcie depuis long-temps dans toute sorte de crimes, et dont l'aversion pour le Christia-

nisme semblait être insurmontable. Je l'engageai peu-à-peu, par des démonstrations d'amitié, à venir dans ma cabane; je l'y reçus avec tendresse, je lui donnai de l'herbe (1) du Paraguay, et je lui fis d'autres petits présens que je savais devoir lui être agréables.

Ces marques d'affection l'apprivoisèrent insensiblement; attiré par mes caresses et par mes libéralités, il vint toutes les semaines me rendre quelques visites; il m'amena même son fils. Quand je crus l'avoir gagné tout-à-fait, je lui représentai fortement le déplorable état dans lequel il vivait; je lui fis sentir qu'étant dans un âge avancé, il devait bientôt paraître au tribunal du souverain Juge, et qu'il devait s'attendre à des supplices éternels, si continuant à fermer les yeux à la lumière qui l'avait tant de fois éclairé, il persévérait dans son infidélité. Je l'embrassai en même-temps, et je le conjurai d'avoir pitié de lui-même. Je m'aperçus qu'il s'attendrissait, et aussitôt je le mis lui et son fils entre les mains de quelques Néophytes, pour le retenir dans la Peuplade. Il est maintenant entièrement changé; il se rend exactement à l'Eglise avec les autres fidèles; quoiqu'il ait soixante ans, il ne fait nulle difficulté de s'asseoir au milieu des enfans, de faire le signe de la croix, et d'apprendre comme eux le Catéchisme, il récite le Rosaire avec les Néophytes; enfin c'est sincèrement

(1) Cette herbe est de même usage que le thé.

qu'il est converti, et il y a lieu de croire que son exemple produira aussi la conversion de ses compatriotes : sa femme l'a déjà suivi, avec dix familles de la même Nation qui demandent le baptême, et qui demeurent dans ma peuplade pour se faire instruire.

Le fils de Moreira, touché de la grâce que Dieu lui avait faite de l'appeler au Christianisme, ne songea plus qu'à procurer le même bonheur à ceux qui lui étaient le plus chers. Il alla lui-même chercher sa femme, et l'amena à la peuplade. Elle a un frère marié dans le même pays, qui a voulu l'y accompagner, et il me presse maintenant de le mettre au rang des Chrétiens.

Quelques jours après son arrivée, la femme de ce dernier se présenta à moi presque demi morte de lassitude, et de la longue abstinence qu'elle avait gardée. « Il y a long-» temps, me dit-elle en m'abordant, que » je desire d'embrasser le Christianisme ; » quand je me suis vue abandonnée de mon » mari, je n'ai plus pensé qu'à exécuter » mon dessein ; j'ai donc pris le parti de » venir le joindre, mais j'ai eu le malheur » de plaire à de jeunes Indiens, qui se dou-» tant de ma résolution, ne me perdaient » pas de vue, et cherchaient à me retenir » malgré moi, pour me faire enfin consentir » à leurs passions brutales. Je me suis échap-» pée pendant la nuit, et lorsque je me » croyais fort éloignée d'eux, je les ai aper-» çus dès la pointe du jour qui me poursui-» vaient. J'avais beau courir, ils étaient sur

» le point de m'atteindre. Dans l'extrémité
» où je me trouvais, je me suis jetée dans
» un marais qui était tout proche ; j'y ai
» demeuré tout le jour enfoncée dans la boue
» jusqu'au cou. La crainte que j'avais d'être
» découverte, me jetait dans de continuelles
» alarmes, et ne me laissait pas la liberté
» de faire attention à ce que je souffrais dans
» un lieu si incommode. Enfin j'ai cru qu'à
» la faveur de la nuit je pouvais sortir de
» mon marais, et continuer ma route en
» toute sûreté. Le Seigneur qui m'a protégée
» dans cette fâcheuse conjoncture, et à qui
» je dois ma délivrance, a guidé mes pas
» vers vous, et je sens que votre présence
» me fait oublier toutes mes fatigues : aidez-
» moi, mon Père, dans le dessein que j'ai
» d'entrer dans la voie du salut, c'est l'uni-
» que chose après laquelle je soupire, et
» c'est aussi la seule qui ait pu vous porter
» à venir demeurer au milieu de nous ».

Un si grand courage dans une personne du sexe, a quelque chose de bien extraordinaire. Je ne jugeai pas qu'elle eût besoin d'autre épreuve pour me convaincre de la sincérité de ses dispositions ; c'est pourquoi, aussitôt qu'elle fut instruite, je lui administrai le saint Baptême. La ferveur de sa piété répond parfaitement à la fermeté qu'elle a fait paraître, pour rompre les liens qui l'auraient attachée pour toujours à l'idolâtrie.

Je jouissais de la douceur que goûte un Missionnaire à retirer des ames égarées du chemin de la perdition, lorsque je reçus

ordre de mes Supérieurs de me rendre à Notre-Dame de Foi ; c'est une des peuplades les plus nombreuses et les plus étendues qui soient dans le Paraguay : elle est située aux bords du fleuve Parana. Le Père Ferdinand de Orga, qui gouvernait cette Eglise, n'était plus en état de remplir ses fonctions, soit à cause de son grand âge, qui passait quatre-vingts ans, soit à cause de plusieurs infirmités, qui étaient le fruit de ses longs travaux.

Ce bon vieillard me témoigna l'excès de sa joie par l'abondance des larmes qu'il répandit en m'embrassant. En effet, jamais cette Chrétienté n'eut plus besoin d'être secourue que dans le temps que j'y arrivai. La peste qui était répandue dans tout le Paraguay, se fesait déjà sentir dans la peuplade, et elle y fit en peu de temps de plus grands ravages que par-tout ailleurs.

Cette maladie commençait d'abord par de petites pustules qui couvraient tout le corps de ceux qui en étaient frappés ; ensuite elle saisissait le gosier, et portait un feu dévorant dans les entrailles, qui desséchant l'humide radical, affaiblissait l'estomac, et causait un dégoût universel, ce qui était suivi de la pourriture des intestins, et d'un flux de sang continuel. Les enfans mêmes qui étaient encore dans le sein de leur mère, n'étaient pas épargnés. Plusieurs de ces enfans naissaient avant le terme ordinaire ; mon attention était de les baptiser aussitôt, car ils mouraient tous le même jour qu'ils étaient nés.

Comme il me fallait pourvoir aux besoins du corps et de l'ame de tant de malades et de mourans, il ne m'eût pas été possible de visiter chaque jour toutes les maisons de la peuplade; ainsi afin d'être plus à portée de les secourir, je pris le parti de les rassembler tous dans un même lieu. Je choisis pour cela un bâtiment fort vaste où se fabriquait la tuile dont je fis une espèce d'hôpital; j'y fis transporter dans leurs hamacs tous ceux qui ressentaient les premières atteintes du mal contagieux; je placai les hommes d'un côté et les femmes de l'autre; je pratiquai aussi un lieu séparé pour celles qui étaient enceintes; et on m'avertissait aussitôt que quelque enfant venait au monde, afin de le baptiser sur-le-champ.

Mon premier soin était d'abord d'administrer les sacremens à chaque malade, et de le disposer à une sainte mort. Ensuite, je leur donnais les remèdes que je croyais pouvoir les guérir, et qui effectivement en ont tiré plusieurs des portes de la mort. J'appris à quelques Indiens la manière dont ils devaient s'y prendre pour saigner. Le premier couteau, ou quelque autre outil semblable, qui leur tombait sous la main, leur servait de lancette; et en peu de temps ils ouvrirent la veine à plus de mille personnes. Je parcourais plusieurs fois le jour chaque hamac, soit pour porter des bouillons aux malades, soit pour leur faire boire de l'eau de limon, afin de rafraîchir leurs entrailles. Comme la malignité de la contagion se jetait

presque toujours sur leurs yeux ou sur leurs oreilles, en sorte qu'ils étaient en danger de demeurer sourds ou aveugles le reste de leur vie, je fesais une autre tournée, suivi d'un Indien, qui leur ouvrait les yeux, tandis, qu'à la faveur d'un long tuyau, j'y soufflais du sucre candi en poudre; ou bien je leur mettais dans l'oreille de petites boules de coton imbibées de vinaigre. Telles furent pendant près de trois mois mes occupations de chaque jour, qui me laissaient à peine le temps de prendre un morceau à la hâte, et de réciter mon Office.

Ces remèdes, que Dieu m'inspira de leur donner, eurent tout le succès que je pouvais souhaiter; ils rendirent la santé à un grand nombre de ces pauvres gens, qui étant dépourvus, comme ils le sont, de tout secours humain, n'auraient jamais pu résister sans moi à la violence du mal. J'attribue aussi la guérison subite de plusieurs à une protection sensible de la sainte Vierge, qu'ils invoquaient lorsqu'ils étaient sur le point de rendre le dernier soupir. J'avais dressé un Autel au milieu de la salle, et j'y avais posé sa statue, au pied de laquelle je mis un morceau de la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Oëtingen, qui m'a été donné par MM. les Chanoines de cette Ville, lorsque je partis de Bavière pour la Mission du Paraguay.

Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de toutes les faveurs qu'elle répand sur nos Indiens; les moins crédules parmi

eux en sont tellement frappés, qu'ils la réclament dans tous leurs besoins; et ce n'est pas en vain qu'ils ont recours à cette mère de miséricorde; nous avons encore éprouvé tout récemment l'effet de ses bontés. La peste ayant cessé d'affliger nos Néophytes, s'était répandue dans les campagnes; le blé, qui était déjà en fleurs, se trouva tout corrompu par l'infection de l'air; on ne doutait plus que la disette ne devînt universelle, et que la famine ne fît périr ceux que les maladies contagieuses avaient épargnés.

Dans l'extrême consternation où l'on était, il me vint dans l'esprit de faire une procession générale, et de porter la statue de la sainte Vierge dans toutes les campagnes. Cette procession se fit avec un grand ordre; tous les habitans de la peuplade, jusqu'aux plus petits enfans, y assistèrent, et jamais ils ne donnèrent des marques plus véritables de leur piété. La confiance que nous avions eue en la mère de Dieu ne fut pas vaine; les campagnes prirent aussitôt une face nouvelle, et la récolte fut des plus abondantes, en sorte même que nous fûmes en état d'assister les peuplades voisines, que la stérilité fesait beaucoup souffrir.

Je me croyais à la fin de toutes mes fatigues, et je commençais à respirer, lorsque je me sentis attaqué à mon tour d'une maladie qui me fit croire que je touchais à ma dernière heure; je tombai tout-à-coup dans une faiblesse extrême, accompagnée d'un dégoût général de toutes choses. On jugea

que le repos et le changement d'air pourraient me rétablir; ainsi je quittai le climat sec et brûlant où j'étais, pour me rendre sur les bords du fleuve Uraguay, où l'air est beaucoup plus doux et plus tempéré. Mon départ coûta bien des larmes à ces pauvres Indiens, qui me regardaient comme leur libérateur; je n'avais pas moins de peine à me séparer d'eux; mais dans l'état de langueur où je me trouvais, ma présence leur était absolument inutile. Ainsi je me traînai comme je pus jusqu'à la peuplade de Saint-François-Xavier, où à peine eûs-je demeuré quelques jours, que je sentis mes forces revenir peu-à-peu, et que ma santé fut bientôt rétablie.

Le Seigneur, en me rendant la vie, lorsque je me croyais à la fin de ma course, me destinait à d'autres travaux. La peuplade de Saint-Michel, la plus grande qui soit dans le Paraguay, était devenue si nombreuse, qu'un Missionnaire ne pouvait plus suffire à l'instruction de tant de Peuples; l'Eglise, quoique fort vaste, ne pouvait plus les contenir, et les campagnes capables de culture ne rapportaient que la moitié des grains nécessaires pour leur subsistance. C'est ce qui fit prendre la résolution de partager la peuplade, et d'en tirer de quoi établir ailleurs une colonie.

On me chargea de l'exécution de cette entreprise, dont je comprenais toute la difficulté. Il s'agissait de conduire quatre à cinq mille personnes dans une rase campa-

gne, d'y bâtir des cabanes pour les loger, et de défricher des terres incultes pour en tirer de quoi les nourrir. Je savais d'ailleurs combien les Indiens sont attachés au lieu de leur naissance, et l'aversion extrême qu'ils ont pour toute sorte de travail. Les autres difficultés que je prévoyais ne me paraissaient pas moins grandes.

Néanmoins, regardant l'ordre de mes Supérieurs comme me venant de Dieu même, plus j'avais sujet de me défier de mes propres forces, plus je m'appuyai sur le secours du Ciel; et à l'instant toutes mes répugnances s'évanouirent. J'assemblai donc les principaux Indiens qu'on appelle Caciques, (ce sont les chefs des premières familles, qui ont dans leur dépendance quarante, cinquante, et quelquefois cent Indiens, dont ils sont absolument les maîtres). Je leur représentai la nécessité où l'on était de diviser leur peuplade, à cause de la multitude excessive de ses habitans; qu'ils devaient faire un sacrifice à Dieu de l'inclination qu'ils avaient à demeurer dans une terre qui leur était si chère; que je ne leur demandais rien que je n'eusse pratiqué moi-même, puisque j'avais quitté ma patrie, mes parens et mes amis, pour venir demeurer parmi eux, et leur enseigner le chemin du Ciel; qu'au-reste, ils pouvaient compter que je ne les abandonnerais pas; qu'ils me verraient marcher à leur tête, et partager avec eux leurs plus rudes travaux.

Ces paroles, que je prononçai d'une

manière tendre, firent une telle impression sur leurs esprits, qu'à l'instant vingt-un Caciques, et sept cent cinquante familles se joignirent à moi, et s'engagèrent à me suivre par-tout où je voudrais les conduire. Ils renouvelèrent leurs promesses à l'arrivée du Révérend P. Provincial : *Payguacu*, s'écrièrent-ils en leur langue, *aguy yebete yebi yebi oro eniche angandebe* ; c'est-à-dire, grand Père, (ils appellent ainsi le Père Provincial), nous vous remercions de la visite que vous voulez bien nous rendre ; nous irons volontiers où vous souhaitez.

Il n'y a que Dieu qui ait pu mettre dans le cœur de ces Indiens une disposition si prompte à l'accomplissement de notre dessein. Dès-lors je jugeai favorablement du succès, et je ne songeai plus qu'à me mettre en chemin pour chercher un lieu propre à fonder la nouvelle colonie. Les principaux Caciques m'accompagnèrent à cheval ; nous marchâmes toute la journée vers l'Orient ; et enfin nous découvrîmes sur le soir un vaste terrain, environné de collines et de bois fort touffus. Au haut de ces collines nous trouvâmes quatre sources extrêmement claires, dont les eaux serpentaient lentement dans les campagnes, et descendaient dans le fond de la vallée, où elles formaient une petite rivière assez agréable. Les rivières sont nécessaires dans une habitation d'Indiens, parce que ces peuples étant d'un tempérament fort chaud, ont besoin de se baigner plusieurs fois le jour. J'ai même été

surpris de voir que, lorsqu'ils ont mangé, le bain était l'unique remède qui les guérissait de leur indigestion.

Nous entrâmes ensuite dans les bois, où nous fîmes lever quantité de cerfs et d'autres bêtes fauves. La situation d'un lieu si commode nous détermina à y établir notre peuplade. Le lendemain, qui était la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, nous montâmes au plus haut de la colline, et j'y plantai une Croix fort élevée pour prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ. Tous nos Indiens l'adorèrent en se prosternant, après quoi ils chantèrent le *Te Deum* en action de grâces.

Je portai aussitôt à la peuplade de Saint-Michel l'agréable nouvelle de la découverte que nous venions de faire. Tous les Indiens destinés à peupler la nouvelle Colonie, se disposèrent au départ, et firent provision des outils qu'ils purent trouver, soit pour couper les bois, soit pour mettre les terres en état d'être cultivées : ils conduisirent aussi un grand nombre de bœufs propres au labour. Je ne jugeai pas à propos que leurs femmes et leurs enfans les suivissent, jusqu'à ce que la peuplade commençât à se former, et que la terre eût porté de quoi fournir à leur subsistance.

Les Caciques commencèrent d'abord par faire le partage des terres que devait posséder chaque famille ; ensuite ils semèrent quantité de coton. Cette plante vient fort bien dans les Campagnes du Paraguay, la

semence en est noire et de la grosseur d'un pois : l'arbre croît en forme de buisson ; il porte dès la première année : il faut le tailler chaque année comme on taille la vigne en Europe. La fleur paraît vers le mois de Décembre ou de Janvier ; elle ressemble assez à une tulipe jaune : au bout de trois jours elle se fane et se détache. Un bouton lui succède, qui mûrit peu-à-peu : il s'ouvre vers le mois de Février, et il en sort un flocon de laine fort blanche. C'est de cette laine que les Indiens font leurs vêtemens. Les Missionnaires apportèrent autrefois du chanvre d'Espagne : il croîtrait dans ce pays aussi facilement que croît le coton ; mais l'indolence des femmes Indiennes ne peut s'accommoder de toutes les façons qu'il faut donner au chanvre pour le mettre en état d'être filé : le travail leur en parut trop difficile, et elles l'abandonnèrent pour se borner à la toile de coton, qu'elles font avec moins de peine.

Aussitôt qu'on eut appris dans les autres peuplades que nous travaillions à fonder une nouvelle Colonie, chacune à l'envi voulut nous aider. Les unes nous envoyèrent des bœufs ; d'autres nous amenèrent des chevaux ; quelques autres nous apportèrent du blé d'Inde, des pois et des fèves pour ensemencer les terres. Ce secours, venu si à propos, encouragea nos Indiens. Ils partagèrent entr'eux les travaux : une partie fut destinée à labourer la terre et à y semer les grains ; l'autre partie à couper des arbres

pour la construction de l'Eglise et des maisons. Avant toutes choses, je choisis le lieu où devait se construire l'Eglise et la maison du Missionnaire: de là je tirai des lignes parallèles qui devaient être autant de rues, où l'on devait bâtir les maisons de chaque famille; ensorte que l'Eglise était comme le centre de la peuplade, où aboutissaient toutes les rues. Selon ce plan, le Missionnaire se trouve logé au milieu de ses Néophytes, et par-là il est plus à portée de veiller à leur conduite, et de leur rendre tous les services propres de son ministère.

Pendant que mes Indiens étaient occupés à bâtir la nouvelle peuplade, je fis une découverte qui nous sera dans la suite d'une grande utilité. Ayant aperçu une pierre extraordinairement dure, qu'on appelle ici *Itacura*, parce qu'elle est semée de plusieurs taches noires, je la jetai dans un feu très-ardent, et je trouvai que ces grains ou ces taches qui couvraient la pierre, se détachant de toute la masse par la violence du feu, se changeaient en du fer aussi bon que celui qu'on trouve dans les mines d'Europe.

Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, que nous étions obligés de faire venir d'Espagne tous les outils dont on a besoin. Mais il n'y avait pas moyen d'en fournir un si grand Peuple: aussi un Indien se croyait-il fort riche lorsqu'il avait une faux, une hache, ou un autre instrument de cette nature. Lorsque j'arrivai au Para-

guay, la plupart de ces pauvres gens coupaient leurs blés avec des côtes de vache qui leur tenaient lieu de faux : un roseau d'une espèce particulière qu'ils fendaient par le milieu, leur servait de couteau : ils employaient des épines pour coudre leurs vêtemens. Telle était leur pauvreté, qui me rend encore plus précieuse l'heureuse découverte que je viens de faire.

En même-temps que je remerciais le Seigneur de ce nouveau secours qu'il m'envoyait, je bénissais sa Providence d'avoir dépourvu le Paraguay de toutes les choses capables d'exciter l'avidité des étrangers. Si l'on trouvait dans le Paraguay des mines d'or ou d'argent, comme on en trouve en d'autres pays, il se peuplerait bientôt d'Européens qui forceraient nos Indiens à fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer le précieux métal, après lequel ils soupirent : il arriverait de là que, pour se soustraire à une si dure servitude, les Indiens prendraient la fuite, et chercheraient un asile dans les plus épaisses forêts ; en sorte que, n'étant plus réunis dans les peuplades, comme ils le sont maintenant, il ne serait pas possible aux Missionnaires de travailler à leur conversion, ni de les instruire des vérités du Christianisme.

Il y avait près d'un an qu'on était occupé à former la nouvelle peuplade : l'Eglise et les maisons étaient déjà construites, et la moisson surpassait nos espérances. Je crus qu'il était temps d'y transporter les femmes

et les enfans que j'avais retenus jusqu'alors dans la peuplade de Saint-Michel. C'était un touchant spectacle de voir cette multitude d'Indiennes marcher dans les Campagnes chargées de leurs enfans, qu'elles portaient sur leurs épaules, et des autres ustensiles servant au ménage qu'elles tenaient dans leurs mains. Aussitôt qu'elles furent arrivées, on les logea dans la maison qui leur était destinée, où elles oublièrent bientôt leurs anciennes habitations, et les fatigues qu'elles avaient essuyées pour se transporter dans cette nouvelle terre.

Il ne s'agissait plus que de donner une forme de gouvernement à cette Colonie naissante : on fit donc le choix de ceux qui avaient le plus d'autorité et d'expérience pour administrer la Justice ; d'autres eurent les charges de la Milice pour défendre le pays des excursions que les Peuples du Brésil font de temps-en-temps sur ces terres : on occupa le reste du Peuple aux arts mécaniques.

Il n'est pas concevable jusqu'où va l'industrie des Indiens pour tous les ouvrages des mains : il leur suffit de voir un ouvrage d'Europe pour en faire un semblable, et ils l'imitent si parfaitement, qu'il est difficile de décider lequel des deux a été fait dans le Paraguay. J'ai, parmi mes Néophytes, un nommé *Païca*, qui fait toutes sortes d'instrumens de musique, et qui en joue avec une dextérité admirable. Le même grave sur l'airain, après l'avoir poli, fait des sphères

astronomiques, des orgues d'une invention nouvelle, et une infinité d'autres ouvrages de cette nature. Il y en a parmi nos Indiennes qui, avec des laines de diverses couleurs, font des tapis qui égalent en beauté ceux de Turquie.

Mais c'est sur-tout pour la musique qu'ils ont un génie particulier : il n'y a point d'instrument, quel qu'il soit, dont ils n'apprennent à jouer en très-peu de temps, et ils le font avec une délicatesse qu'on admirerait dans les plus habiles maîtres. Il y a, dans ma nouvelle Colonie, un enfant de douze ans qui joue sans broncher sur sa harpe les airs les plus difficiles, et qui demandent le plus d'étude et d'usage. Cette inclination que nos Indiens ont pour la musique, a porté les Missionnaires à les entretenir dans ce goût : c'est pour cela que le service Divin est toujours accompagné du son de quelques instrumens; et l'expérience a fait connaître que rien n'aidait davantage à leur inspirer du recueillement et de la dévotion.

Ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces Peuples, ayant un génie si rare pour tous les ouvrages qui se font de la main, n'aient cependant nul esprit pour comprendre ce qui est tant soit peu dégagé de la matière, et qui ne frappe pas les sens. Leur stupidité pour les choses de la Religion est telle que les premiers Missionnaires doutèrent quelque-temps, s'ils avaient assez de raison pour être admis aux Sacremens : ils proposèrent leurs doutes au Concile de Lima,

qui, après avoir mûrement examiné les raisons qu'on apportait pour et contre, décida pourtant qu'ils n'étaient pas tellement dépourvus d'intelligence, qu'on dût leur refuser les Sacremens de l'Église. Cela seul doit vous faire juger combien il en coûte aux Missionnaires pour former au Christianisme un Peuple aussi grossier que celui-là. Grâces à Dieu, mes Néophytes sont bien instruits, mais je n'ai pu y réussir qu'en rebattant sans cesse les mêmes vérités, et qu'en les fesant entrer dans leurs esprits par des comparaisons sensibles qui sont à leur portée.

Voilà, mon Révérend Père, quelles ont été mes principales occupations depuis quelques années. Priez le Seigneur qu'il me donne les forces nécessaires pour soutenir les travaux auxquels il a plu à sa bonté de me destiner. Sur-tout je vous conjure de vous souvenir à l'Autel de ce petit troupeau, aussi-bien que du Pasteur à qui il est confié. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

DISSERTATION

Sur la rivière des Amazones et sur l'opinion qui place dans cette Contrée une République de femmes guerrières (1).

LE plus grand fleuve du monde, l'Amazone, a été nommé successivement, et même indifféremment, Maragnon, Apurimac, rivière d'Orellana, Rio-de-Salimoës, rivière des Amazones, ou simplement l'Amazone; mais ces deux dernières dénominations, et celle de Maragnon, ont insensiblement prévalu.

M. de la Condamine, qui a fait au Pérou, en 1736, avec d'autres Académiciens Français, des observations astronomiques et géographiques, pour déterminer la figure de la terre, parcourut cette rivière dans tout son cours. Son voyage est rarement en contradiction avec la carte dressée par le Père Fritz, Missionnaire, qui avait aussi parcouru l'Amazone dans toute sa longueur; mais il entre dans des détails particuliers qu'il est important de connaître. Ecoutons M. de la Condamine.

(1) Les Géographes et les Historiens modernes ont donné sur ces deux objets de nouveaux éclaircissemens qui semblaient être un supplément nécessaire aux *Lettres Edifiantes et Curieuses*. L'Editeur, aidé des conseils d'un parent, a cru devoir se livrer à ce travail, qui n'est guère, comme on le verra, qu'une sorte d'analyse de ce qui est déjà imprimé ailleurs.

« La rencontre qu'Orellana dit avoir faite de quelques femmes armées, en descendant la rivière de Maragnon, dont un Cacique Indien lui avait dit de se défier, la fit nommer la rivière des Amazones. Quelques-uns lui ont donné le nom d'Orellana; mais, avant Orellana, elle s'appelait déjà Maragnon, du nom d'un autre Capitaine Espagnol. Les Géographes qui ont fait de l'Amazone et du Maragnon deux rivières différentes, trompés comme Laet, par l'autorité de Garcillasso et d'Herrera, ignoraient sans doute que, non-seulement les plus anciens Auteurs Espagnols originaux appellent celle dont nous parlons Maragnon, dès l'an 1513, mais que Orellana lui-même, dit dans sa relation qu'il rencontra les Amazones en descendant le Maragnon, ce qui est sans réplique; et, en effet, ce nom lui a toujours été conservé sans interruption, jusqu'aujourd'hui, depuis plus de deux siècles chez les Espagnols, dans tout son cours, et dès sa source, dans le Haut-Pérou. Cependant, les Portugais, établis depuis 1516 au Para, Ville épiscopale, située vers l'embouchure la plus orientale de ce fleuve, ne le connaissaient là que sous le nom de rivière des Amazones, et plus haut sous celui de Salimoës, et ils ont transféré le nom de Maragnon ou de *Maranhaon*, dans leur idiôme, à une Ville et à une Province entière, ou *Capitainerie* voisine de celle de Para. J'userai indifféremment du nom de Maragnon ou de rivière des Amazones. »

Selon la carte du Père Fritz, ce fleuve prend sa source dans un lac formé par les Cordilières, à trente lieues de Lima, vers le onzième degré de latitude australe. De là il roule ses eaux dans l'étendue de six degrés au Nord jusqu'à Jaen, dans l'audience de Quito, où il commence à être navigable; mais son cours est embarrassé de rochers qui en rendent la navigation difficile et dangereuse. Il passe vers l'Est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale jusqu'au cap de Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis Jaen trente degrés en longitude, ou sept cent cinquante lieues communes, évaluées par les détours à mille ou onze cens lieues. Il reçoit, du côté du Nord et du côté du Sud, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq ou six cens lieues de cours, et dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube et au Nil. Les principales sont, en descendant de sa source à son embouchure, du côté de sa rive droite et au Midi, Rio-Neayalé, Rio-Puruz, Rio-da-Madeira, Rio-Xingu. Du côté de la rive gauche, et au Nord, Rio-Napo, Rio-Iça, Rio-Yupura, Rio-Negro, sur lesquels M. de la Condamine nous fournit encore les détails suivans :

« L'Ucayale est une des plus grandes rivières qui grossissent le *Maragnon*. A leur rencontre mutuelle, l'Ucayale est plus large que le fleuve où il perd son nom. Les sources de l'Ucayale sont aussi les plus éloignées

et les plus abondantes ; il rassemble les eaux de plusieurs Provinces du Haut-Pérou, et il a déjà reçu l'Apu-Rimac, qui le rend une rivière considérable, par la même latitude où le Maragnon n'est encore qu'un torrent ; enfin, l'Ucayale, en rencontrant le Maragnon, le repousse et lui fait changer de direction. D'un autre côté, le Maragnon a fait un long circuit, et est déjà grossi des rivières de Saint-Jago, de Pastaca, de Guallaga, etc., lorsqu'il se joint à l'Ucayale. De plus, il est constant que le Maragnon est par-tout d'une profondeur extraordinaire. Il est vrai que l'Ucayale n'est pas encore bien connu, et qu'on ignore le nombre et la grandeur des rivières qu'il reçoit. »

« Le cours de Rio-Puruz, qui est assez considérable, et a son embouchure dans le Maragnon, est encore beaucoup moins connu ; aussi ne remonte-t-il dans la carte de M. Danville que soixante à quatre-vingts lieues vers le Sud. »

« Rio-de-Madeira, ou rivière du Bois, est la troisième rivière considérable qui se jette dans le Maragnon, et prend sa source au Pérou, dans la Province de Los-Charcas. Elle est pleine de *sauts* ou courans rapides, qui en rendent la navigation fort difficile ; car on compte jusqu'à vingt-un de ces sauts considérables, sans les moindres, en la remontant depuis son embouchure jusqu'à près de trois cent milles au Sud. »

« M. Danville est encore obligé d'abandonner le cours de Rio-Xingu, au-delà de

deux cent cinquante milles Français, en remontant de son embouchure au Sud, faute de connaissances ultérieures que les voyageurs ne nous ont pas encore fournies. »

Les rivières qui se jettent dans le Maragnon, du côté du Nord, sont d'abord Rio-Napo, sur laquelle M. de la Condamine nous fournit peu de détails; elle descend des environs de Pasto au Nord de Quito.

La deuxième est celle d'Yca, qui descend, comme le Napo, des environs de Pasto, dans les Missions franciscaines de Sucumbios, où elle se nomme Putumayo.

« La troisième est, selon M. de la Condamine, l'Yupura, qui a ses sources un peu plus vers le Nord que le Putumayo, et qui, dans sa partie supérieure, se nomme Caopecta, nom totalement inconnu à ses embouchures dans l'Amazone. Je dis ses embouchures, car il y en a effectivement sept ou huit, formées par autant de bras qui se détachent successivement du canal principal, et si loin les uns des autres, qu'il y a plus de cent lieues de distance de la première bouche à la dernière. Les Indiens leur donnent divers noms, ce qui les fait prendre pour différentes rivières. Ils appellent Yupura un des plus considérables de ces bras; et, en me conformant à l'usage des Portugais qui ont étendu ce nom en remontant, j'appelle Yupura, non-seulement le bras ainsi nommé anciennement par les Indiens, mais aussi le tronc, d'où se détachent ces bras et les suivans. Tout le pays qu'ils arrosent

sent est si bas, que dans le temps des crues de l'Amazone il est totalement inondé, et qu'on passe en canot d'un bras à l'autre, et à des lacs dans l'intérieur des terres. Les bords de l'Yupura sont habités, dans quelques endroits, par des Nations féroces, qui se détruisent mutuellement, et dont plusieurs mangent encore leurs prisonniers. Cette rivière, non plus que les différens bras qui entrent plus bas dans l'Amazone, ne sont guère fréquentés d'autres Européens, que de quelques Portugais du Para, qui y vont en fraude acheter des esclaves. »

On trouve enfin Rio-Negro ou Rivière-Noire, sur laquelle M. de la Condamine nous fournit le détail suivant : « La carte du Père Fritz, dit-il, et la dernière carte d'Amérique de Delisle, d'après celle du Père Fritz, font courir cette rivière du Nord au Sud, tandis qu'il est certain, par le rapport de tous ceux qui l'ont remontée, qu'elle vient de l'Ouest, et qu'elle court à l'Est, en inclinant un peu vers le Sud. Je suis témoin, par mes yeux, que telle est sa direction plusieurs lieues au-dessus de son embouchure dans l'Amazone, où Rio-Negro entre si parallèlement, que, sans la transparence de ses eaux, qui l'ont fait nommer Rivière-Noire, on la prendrait pour un bras de l'Amazone, séparé par une île.

» En remontant des quinze jours, des trois semaines et plus dans la Rivière-Noire, on la trouve encore plus large qu'à son embouchure, à cause du grand nombre d'îles

et de lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrain sur ses bords est élevé, et n'est jamais inondé ; le bois y est moins fourré, et c'est un pays tout différent des bords de l'Amazone. »

Vincent Pinçon, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit l'embouchure de ce fleuve en 1500, et sa source fut découverte par Gonzale Pizarre en 1538. Orellana, son Lieutenant, en parcourut toute l'étendue. Ce voyage, coupable et téméraire, est trop célèbre pour que nous le passions ici sous silence. M. Robertson (Histoire de l'Amérique), en a fait le tableau, également singulier et intéressant, avec les couleurs qui lui sont propres.

« Quelque rapides, dit-il, qu'eussent été les progrès des Espagnols, dans l'Amérique méridionale, depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'était pas encore satisfaite. Les Officiers que Ferdinand Pizarre avait mis à la tête de différens détachemens, avaient pénétré dans plusieurs Provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines ; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connaissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili ; et, malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de S.t Jago, le premier établissement Espagnol dans cette Province. Mais, de toutes les

expéditions faites vers ce temps-là, celle de Gonzales Pizarre est la plus mémorable. Le Gouverneur, ne voulant souffrir que lui et ses frères dans les places importantes du Pérou, avait ôté à Benalcasar, qui avait conquis Quito, le Gouvernement de ce Royaume, pour en revêtir son frère Gonzales. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'Est des Andes, que les Indiens disaient être abondans en canelle et autres épices recherchées. Gonzales, aussi courageux et aussi ambitieux que ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étaient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il fallait s'ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent infiniment et perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat-pays, leurs souffrances augmentèrent. Ils essuyèrent, deux mois entiers, des pluies continuelles qui ne leur laissaient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits. Les plaines immenses qu'ils traversaient, entièrement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares et les moins industrieuses du Nouveau-Monde, leur fournissaient fort

peu de subsistances. Ils étaient obligés de se faire un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auraient épuisé la constance de toute espèce de troupes ; mais le courage et la persévérance des Espagnols du seizième siècle étaient à l'épreuve de tout. Toujours séduits par les fausses relations qu'on leur fesait de la richesse des pays qu'ils allaient chercher, ils persistèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là ils construisirent, avec beaucoup de peine, une barque qu'ils comptaient devoir leur être d'une grande utilité, pour leur faire passer les rivières, leur procurer des provisions et reconnaître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier Officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivaient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficulté. »

» Eloigné de son Commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant ; et transporté de la passion dominante dans ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte, en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, et en reconnaissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce

projet était aussi hardi que perfide : Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son Chef et en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avaient d'autre espérance de succès de leur entreprise et de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondaient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevait. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues au travers de Nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte, de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur suppléèrent à tout ce qui lui manquait. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au Sud jusqu'à la grande rivière de Maragnon. Tournant ensuite à l'Est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux Nations sauvages qu'il trouvait sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, et de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan, où de nouveaux périls l'attendaient. Il les surmonta de même et arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'île de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. »

Nous ne terminerons pas cette dissertation sur l'Amazone, sans faire une mention particulière des femmes mêmes dont elle porte le nom. M. de la Condamine en a parlé avec quelque détail. Il ne dit pas positivement qu'elles existent ; mais il paraît croire du-moins qu'elles ont existé. Nous allons rapporter ici ses propres termes :

« Dans le cours de notre navigation, dit ce savant voyageur, nous avions questionné par-tout les Indiens de diverses Nations, et nous nous étions informés d'eux avec grand soin, s'ils avaient quelque connaissance de ces femmes belliqueuses, qu'Orellana prétendait avoir rencontrées et combattues, et s'il était vrai qu'elles vivaient éloignées du commerce des hommes, ne les recevant parmi elles qu'une fois l'année, comme le rapporte le Père d'Anugua dans sa relation, où cet article mérite d'être lu par sa singularité. Tous nous dirent qu'ils l'avaient ouï raconter ainsi à leurs Pères, ajoutant mille particularités, trop longues à répéter, qui toutes tendent à confirmer qu'il y a eu dans le Continent une république de femmes qui vivaient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du Nord, dans l'intérieur des terres par la Rivière-Noire, ou par une de celles qui descendent du même côté dans le Maragnon. »

Le savant Académicien ajoute à ces premières observations divers témoignages des Indiens qu'il a interrogés, et ceux dont il

est fait mention dans les informations faites, en 1726 et depuis, par deux Gouverneurs Espagnols de la Province de Venezuela, qui s'accordent en gros sur le fait des Amazones. « Mais, continue-t-il, ce qui ne mérite pas moins d'attention, c'est que, tandis que ces diverses relations désignent le lieu de la retraite des Amazones Américaines, les unes vers l'Orient, les autres vers le Nord, et d'autres vers l'Occident; toutes ces directions différentes concourent à placer le centre commun où elles aboutissent, dans les montagnes, au centre de la Guiane, et dans un canton où les Portugais de Para, ni les Français de Cayenne n'ont pas encore pénétré. Malgré tout cela, j'avoue que j'aurais bien de la peine à croire que nos Amazones y fussent actuellement établies, sans qu'on eût des nouvelles plus positives de proche en proche, par les Indiens voisins des Colonies Européennes des côtes de la Guiane; mais cette Nation ambulante pourrait bien avoir encore changé de demeure; et ce qui me paraît plus vraisemblable que tout le reste, c'est qu'elles aient perdu avec le temps leurs anciens usages, soit qu'elles aient été subjuguées par une autre Nation, soit qu'ennuyées de leur solitude, les filles aient à la fin oublié l'aversion de leurs mères pour les hommes. Ainsi, quand on ne trouverait plus aujourd'hui de vestiges actuels de cette république de femmes, ce ne serait pas encore assez pour pouvoir affirmer qu'elle n'a jamais existé. »

« D'ailleurs, il suffit, pour la vérité du fait, qu'il y ait eu en Amérique un Peuple de femmes qui n'eussent pas d'hommes vivant en société avec elles. Leurs autres coutumes, et particulièrement celle de se couper une mamelle, que le Père d'Anugua leur attribue sur la foi des Indiens, sont des circonstances accessoires et indépendantes, et ont vraisemblablement été altérées, et peut-être ajoutées par les Européens, préoccupés des usages qu'on attribue aux anciennes Amazones d'Asie, et l'amour du merveilleux les aura fait depuis adopter aux Indiens dans leurs récits. En effet, il n'est pas dit que le Cacique qui avertit Orellana de se garder des Amazones qu'il nommait en sa langue Comapuyaras, ait fait mention de la mamelle coupée, et notre Indien de Coaru dans l'histoire de son aïeul, qui vit quatre Amazones, dont l'une allaitait actuellement un enfant, ne parle pas non plus de cette particularité si propre à se faire remarquer. »

« Je reviens au fait principal : si, pour le nier, on alléguait le défaut de vraisemblance et l'espèce d'impossibilité morale qu'il y a qu'une pareille république de femmes pût s'établir et subsister, je n'insisterais pas sur l'exemple des anciennes Amazones Asiatiques ni des Amazones modernes d'Afrique, puisque ce que nous en lisons dans les historiens anciens et modernes est au-moins mêlé de beaucoup de fables, et sujet à contestations. Je me contenterai de faire remarquer que si jamais il y a pu avoir des Ama-

zones dans le monde, c'est en Amérique, où la vie errante des femmes qui suivent souvent leurs maris à la guerre, et qui n'en sont pas plus heureuses dans leur domestique, a dû leur faire naître l'idée et leur fournir des occasions fréquentes de se dérober au joug de leurs maîtres, en cherchant à se faire un établissement où elles pussent vivre dans l'indépendance, et du-moins n'être pas réduites à la condition d'esclaves et de bêtes de somme. Une pareille résolution prise et exécutée n'aurait rien de plus extraordinaire ni de plus difficile que ce qui arrive tous les jours dans toutes les Colonies Européennes d'Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des esclaves maltraités ou mécontens fuient par troupes dans les bois, et quelquefois seuls, quand ils ne trouvent à qui s'associer, et qu'ils y passent ainsi plusieurs années, et quelquefois toute leur vie dans la solitude. »

« Je sais que tous, ou la plupart des Indiens de l'Amérique méridionale sont menteurs, crédules, entêtés du merveilleux; mais aucun de ces Peuples n'a jamais entendu parler des Amazones de *Diodore de Sicile* et de *Justin*. Cependant il était déjà question d'Amazones parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent pénétré, et il en a été mention depuis chez des Peuples qui n'avaient jamais vu d'Européens. C'est ce que prouve l'avis donné par le Cacique à Orellana et à ses gens, ainsi que les traditions rapportées

par le Père d'Anugua et par le Père d'Araze. Croira-t-on que des Sauvages de contrées éloignées se soient accordés à imaginer sans aucun fondement le même fait, et que cette prétendue fable ait été adoptée si uniformément et si universellement à Maynas, au Para, à Cayenne, à Venezuela, parmi tant de Nations qui ne s'entendent point, et qui n'ont aucune communication ?»

Non, sans doute, les Sauvages ne se sont point accordés à imaginer ce fait; mais ils ont adopté et répandu des fictions qui leur plaisaient presqu'autant qu'à ceux-mêmes qui les avaient inventées; et, quoique le témoignage d'un savant recommandable soit bien propre à laver les Missionnaires du reproche de crédulité qui leur a été fait à ce sujet, nous pensons cependant, avec presque tous les Géographes et les Historiens modernes, que cette république d'Amazones n'est qu'une fable inventée par Orellana; mais cette fable était appuyée du témoignage des Indiens, *menteurs*, *crédules*, et *entétés du merveilleux*; et, quand quelques savans Jésuites et M. de la Condamine lui-même ont penché à la croire, nous devons être persuadés qu'au sein des mêmes circonstances il ne nous aurait pas été plus facile d'éviter l'erreur. Orellana dit qu'un Cacique l'avertit de se garder des Amazones, et vous en concluez qu'il était déjà question d'Amazones parmi les Indiens du centre de l'Amérique avant que les Espagnols y eussent pénétré; et, parce que vous ne voulez point

soupçonner qu'Orellana a pu mentir, ces Indiens, en effet, ont bientôt complété votre conviction ; mais si vous vous étiez transporté sur les lieux avec la résolution de n'en croire que vos yeux, il n'est guère douteux que vous n'en fussiez revenu détrompé. Ainsi, le premier qui a dit *Orellana ment*, a jeté, ce nous semble, un grand jour sur cette question. M. Robertson n'a pas hésité à nier l'existence des Amazones ; il dit, en parlant d'Orellana : « La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des Nations si riches, que les toîts de leurs Temples étaient couverts de plaques d'or, et donna une description détaillée d'une république de femmes guerrières qui avaient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avait visitées. Ces contes extravagans donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avait dans cette partie du Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, et une république d'Amazones. Et, tel est le goût des hommes pour le merveilleux que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cepen-

dant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises ; mais comme le premier évènement qui ait donné une connaissance certaine de l'existence de ces régions immenses qui s'étendent à l'Est depuis les Andes jusqu'à l'Océan. »

Un autre Historien moderne pense qu'Orellana a pu se tromper de bonne foi. « Lorsqu'il parcourut, dit-il, pour la première fois la rivière de Maragnon, il eut à combattre un grand nombre de Nations qui embarrassaient sa navigation avec leurs canots, et qui du rivage l'accablaient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques Sauvages sans barbe, comme le sont tous les Peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols une armée de femmes guerrières, et détermina l'Officier qui commandait à changer le nom de Maragnon, que portait ce fleuve, en celui d'Amazone, qu'on lui a depuis conservé. »

Mais, comment supposer cette bonne foi à Orellana, quand on le voit, en même-temps, assurer qu'il a découvert des Nations où tout était d'or ? Non : il créa, dans sa relation mensongère, cette Nation de femmes guerrières sur le modèle de celles que l'antiquité plaçait dans l'Asie mineure. Quelques Auteurs, et notamment Strabon, ont nié formellement l'existence de celles-ci ; mais Hérodote, Pausanias, Diodore de Sicile, Pline, Plutarque et plusieurs autres écrivains, loin de la révoquer en doute, l'affir-

ment positivement ; mais quand il s'agit d'un fait matériel, comme l'existence d'un pays et d'une Nation, il faut avouer qu'un témoignage négatif, que tant de siècles n'ont pas confondu, doit faire plus d'impression que vingt témoignages affirmatifs. Plus récemment on a prétendu qu'il y a aussi en Afrique une république d'Amazones; mais contre qui donc se battent ces femmes, et comment se fait-il qu'on n'ait jamais eu de leurs nouvelles que par ouï-dire? Comment celles d'Orellana pourraient-elles exister au centre de la Guiane, et dans une contrée inconnue aux Français de Cayenne et aux Portugais de Para? Enfin, comment, dans un si grand éloignement pourrions-nous croire une chose aussi extraordinaire, quand les voisins n'en ont encore aucune connaissance?

On pourrait se demander aussi pourquoi des femmes qui avaient tant d'aversion pour les hommes, consentaient enfin à devenir mères, et comment ces hommes, dans un tel rapprochement, ne les désarmaient point, et ne reprenaient pas leur supériorité; enfin, on pourrait considérer la douceur naturelle du sexe, sa faiblesse et sa pusillanimité comme autant d'obstacles à la possibilité de cette république; mais il est sans doute inutile d'en dire davantage à cet égard.

Voici peut-être tout ce qu'on pourrait supposer : il est possible que des femmes sauvages aient voulu partager les dangers de leurs maris dans les guerres que ceux-ci faisaient à leurs ennemis; il n'est pas même

hors de toute vraisemblance qu'elles aient pu quelquefois former un corps d'armée séparé ; mais qu'il y ait eu des Nations composées de femmes exclusivement ; que ces femmes aient fait un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles aient tué, estropié, exposé ou renvoyé leurs enfans mâles, et coupé les mamelles à leurs jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles pussent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis ; c'est ce qui ne nous paraît du tout point vraisemblable.

SENS, Editeur.

Fin du neuvième volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

LETTRE *sur les nouvelles Missions de la Province du Paraguay, tirée d'un Mémoire Espagnol du Père Jean-Patrice Fernandez, de la Compagnie de Jésus, présenté au Sérénissime Prince des Asturies en l'année 1726, par le Père Hiérôme Herran, Procureur de cette Province, à M ***.* Page 1

SECONDE *Lettre sur le même sujet.* 50

LETTRE *du Père Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Vanthiennen de la même Compagnie.* 120

ÉTAT *présent de la Province de Paraguay, dont on a eu connaissance par des lettres venues de Buenos-Ayres, datées du 20 de Février 1733, traduit de l'Espagnol.* 125

LETTRE *du Révérend Père Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Compagnie de Jésus dans la Province de Paraguay, à son Excellence Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte, vice-Roi du Pérou.* 126

LETTRE *de Monseigneur le Marquis de Castel-Fuerte, vice-Roi du Pérou, au Révérend Père Jérôme Herran, Provincial des Missions de la Province du Paraguay.* 142

Copie de l'acte dressé dans le Conseil Royal de Lima. 143
Mémoire apologétique des Missions établies par les Pères Jésuites dans la Province de Paraguay, présenté au Conseil Royal et suprême des Indes, par le Père Gaspard Rodero, Procureur-Général de ces Missions; contre un Libelle diffamatoire rempli de faits calomnieux, qu'un Anonyme étranger a répandu dans toutes les parties de l'Europe. Traduit de l'Espagnol. 145
Lettre de Monseigneur Don Pierre Faxardo, Evêque de Buenos-Ayres, au Roi. 184
Lettre du Seigneur Don Bruno Zabala, Maréchal de Camp, Gouverneur et Capitaine-Général de Buenos-Ayres, au Roi. 189
Clauses insérées dans le Décret que le Roi Philippe V envoya au Gouverneur de Buenos-Ayres, le 12 Novembre 1716. 193
Observations géographiques sur la carte du Paraguay, par l'Auteur de cette carte. 198
Extrait d'une lettre du Père Pierre Lozano, de la Compagnie de Jésus, de la Province du Paraguay, au Père Bruno Morales, de la même Compagnie, à la Cour de Madrid. 208
Lettre du Révérend Père Morghen, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le Marquis de Reybac, etc. 225

Mémoire historique sur un Missionnaire distingué, de l'Amérique méridionale. 246
Lettre du Révérend Père Cat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur. *** 256
Lettre du Père Antoine Sepp, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Guillaume Stinglhaim, Provincial de la même Compagnie dans la Province de la Haute-Allemagne. 288
Dissertation sur la rivière des Amazones et sur l'opinion qui place dans cette Contrée une République de femmes guerrières. 308

Fin de la Table du neuvième volume.

TABLE

Des Matières contenues dans les Mémoires d'Amérique, tomes VI, VII, VIII et IX des Lettres édifiantes et curieuses.

A.

ABNAKIS, Nation sauvage de l'Amérique Septentrionale : leurs cabanes, leurs habillemens, leur figure, leur caractère, leurs occupations, leur nourriture, leur langue, ses tours, son énergie ; la forme de leurs raquettes et de leurs canots. Tome VI, page 122 *et suiv.*

Amazone, fleuve. Histoire des Amazones qui ont peut-être donné leur nom à ce fleuve, et leur existence. VIII, 225. Description des bords de ce fleuve. *Ibid.* 226. Travaux et mort du Père Richler, Missionnaire. *Ibid.* 229 *et suiv.* Dissertation sur la rivière des Amazones, et sur l'opinion qui place dans cette contrée une République de femmes guerrières. IX, 308.

Aperé ou *Saint-Michel*, rivière qui prend sa source dans les montagnes du Pérou, traverse les terres des Chiriguanes, y change son nom en *Parapiti*, et se décharge dans le lac Mamoré, d'où elle se rend dans le Maragnon, qu'on appelle aussi les Amazones. IX, 8.

Arbre du Brésil : on en trouve dans l'Amérique Espagnole. IX, 276.

Arica, port du Pérou, à environ dix-neuf degrés de latitude méridionale. C'était là qu'on

chargeait autrefois les richesses qu'on tire des mines du Potosi. VIII, 102. L'air y est très-mal-sain, et on l'appelle communément le tombeau des Français. IX, 255.

B.

Belle-Ile *en Amérique*; cette Ile qui paraît de figure ronde, est au milieu d'un détroit que forme l'Ile de Terre-neuve avec la terre ferme de Labrador. VI, 8.

Bourbon, rivière que les Anglais appellent *Pornetton*, et dans laquelle se décharge la rivière de Sainte-Thérèse, aux environs de la Baie d'Udson. VI, 12.

Buenos-Ayres, ville de l'Amérique Espagnole, vers le trente-deuxième degré de latitude méridionale. L'air qu'on y respire, sa population, son commerce et ses environs. IX, 267.

C.

Cagnete, Bourg du Pérou, remarquable par un pont singulier qu'on trouve sur la route de Cagnete à la province de Pacha-Kamac; description de ce pont. IX, 245.

Californie; c'est en 1697 que s'y est fait le premier établissement solide; ce Royaume était dès-lors et bien auparavant renommé pour la pêche des perles. Les Californiens montrent d'heureuses dispositions pour le Christianisme. Les Pères Salvatiera et Picolo y fondent plusieurs Eglises. VIII, 58 et *suiv.* Le climat de la Californie très-chaud sur les côtes, est sain et tempéré dans les terres; elles sont fertiles en fruits et en grains, le gibier et le poisson y abondent. *Ibid.* 46.

Habillement, mœurs et occupations des Californiens. *Ibid.* 50. Les Missionnaires exhortent le Gouverneur Espagnol à former un établissement dans la Californie, à y entretenir une correspondance réglée ; ils lui communiquent leurs vues sur cet objet. *Ibid.* 53 *et suiv.*

Canisiens ; nation barbare dans le Pérou ; leurs mœurs et leurs occupations. VIII, 28. Ils écoutent les Missionnaires et consentent à se réunir en peuplades. *Ibid.* 31. Le *Cucurulu*, rivière très-poissonneuse, traverse leur habitation. *Ibid.* 32.

Casse-tête ; cette arme des Sauvages est faite d'une corne de cerf ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule; aussitôt qu'ils ont assené leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure dont ils se font un trophée. VI, 145.

Castagneres; (le Père) Missionnaire mis à mort par les Barbares. Mémoire historique sur ses voyages et ses travaux apostoliques. IX, 246 *et suivantes.*

Charouas, Nation de l'Amérique méridionale, très-fâcheuse à rencontrer en voyage. VIII, 182.

Chaudière-haute ; faire chaudière-haute chez les Sauvages, c'est donner un grand festin. VI, 301.

Chinca, Province du Pérou, autrefois très-peuplée, aujourd'hui fort déserte. On y trouve quelques anciens monumens. IX, 252.

Chiquites ; Nations barbares du côté du Pérou; le Père de Arce en a réuni plusieurs dont il a formé cinq Peuplades où les mœurs et la Religion fleurissent. VIII, 155 et 178. Il y

a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites, le premier qui est très-long, en passant par le Pérou, et un autre, la moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve du Paraguay. Le Père de Arce entreprend de le découvrir, et après des fatigues incroyables, il est massacré par les Sauvages Guayeuréens, Nation féroce qui habite les bords du fleuve Paraguay; le Père de Blende, son compagnon, qu'il avait laissé avec les Payaguas, autre Peuple de ces contrées, est aussi immolé par ces Barbares; éloge de ces deux Missionnaires. *Ibid.* 159 et 165. Situation du pays des Chiquites, son étendue, la qualité du terroir, mœurs et coutumes de ces Peuples, leurs occupations, leur religion; entrée des Missionnaires dans ce pays, obstacles qu'ils ont à surmonter, première Église bâtie. VIII, 269 jusqu'à 282. Irruption des Mamelucs Portugais sur les terres des Chiquites; ils sont repoussés. Route que tinrent les Mamelucs du Brésil; état des diverses Missions établies dans ce pays et sur les bords des fleuves *Parana* et *Uruguay*. *Ibid.* 282 jusqu'à 297.

Chiriguanes, Nation du Paraguay; étendue des terres qu'ils habitent. VIII, 256. Voyage de près de mille lieues entrepris par trois Missionnaires pour entrer sur leurs terres; ce qu'ils ont eu à y souffrir; inutilité de cette première tentative. *Ibid.* 259. Peuplade Chrétienne détruite par ces Infidèles, et le Missionnaire massacré. *Ibid.* 261. Caractère des Chiriguanes, dispositions de leurs Bourgades, leur vêtement, leurs parures, leurs mariages, la science de leurs Médecins, leurs devoirs envers les morts, ce qu'ils pensent

de l'état de l'ame séparée du corps, leur opiniâtreté dans leurs ridicules superstitions. *Ibid.* 262 *et suivantes*, et IX, 7.

Christianisme; il n'est connu chez les Sauvages de la Nouvelle France que sous le nom de *Prière*. L'eau-de-vie et la polygamie sont les principaux obstacles à leur conversion. VI, 147 *et suivantes.*

Cire; manière de faire une espèce de cire verte, dans l'Amérique septentrionale, avec de la graine de lauriers sauvages. VI, 105, et VII, 73.

Conception, (la) ville épiscopale du Chili, peu riche et peu peuplée. VIII, 101.

Corduba, ville assez considérable de l'Amérique méridionale; sa description. VIII, 320.

Creuilly; (le Père de) Missionnaire de la Cayenne; ses travaux, son zèle pour le salut des Colons, des Nègres et des Indiens; il est le premier qui ait bien connu la langue des Indiens, et qui en ait fait une espèce de Grammaire. VII, 200 *et suiv.*

D.

DAMIER, oiseau ainsi appelé parce qu'il a le dos partagé en petits carreaux noirs et blancs; il se prend à la ligne. VIII, 135.

Danse de la découverte, en usage chez les Illinois. VI, 301.

F.

FESTINS; les Sauvages en donnent le plus qu'ils peuvent; c'est un moyen d'acquérir de la considération. Description du festin des Capitaines, et de ce qu'ils appellent le festin de la guerre. VI, 158 et 191.

Feu Saint-Elme; description de ce phénomène,

et opinion des matelots à son sujet. VIII, 169, et IX, 264.

Fort Saint-Georges; il est attaqué par M. le Marquis de Montcalm, il se rend après une belle défense; la capitulation est violée par les Sauvages. Justification du Général et des Officiers Français. VI, 225 *et suivantes.*

Funérailles; description d'une pompe funèbre de Sauvage. VI, 222.

G.

Guacho et *Guaura*, deux petites villes du Pérou, à onze degrés quarante minutes de latitude méridionale. La première a un petit port à l'abri des vents d'Ouest et du Sud; on y trouve des vivres excellens et à bon marché. La seconde est dans une situation très-agréable. IX, 241.

Guaranis ou *Guaraniens*, Peuple barbare de l'Amérique méridionale; on en a rassemblé cent trente mille en trente Bourgades différentes, sur les bords du fleuve Parana et du fleuve Uraguay; ils rappellent par leur piété le premier siècle du Christianisme. Description de ce pays et de ses productions; génie de leur langue. VIII, 149 et 187.

Guaycaréens; Nation barbare très-redoutable pour les Espagnols du Pérou; leurs mœurs, leur caractère, leurs armes, etc. VIII, 179.

Guiane; Continent voisin de Cayenne; les Pères Lombart et Ramete y pénètrent, le parcourent, étudient les différentes langues des Sauvages qui l'habitent, et parviennent à les apprivoiser. VII, 207. Le Père Lombart jette les fondemens d'une Peuplade, il y élève plusieurs enfans Sauvages, dont il fait ensuite des espèces de Catéchistes, qui

se répandent dans les diverses Nations qui habitent cette vaste contrée. *Ibid.* 208. Plusieurs adultes, gagnés par le Père Lombart, et les jeunes Catéchistes néophytes, se réunissent, se fixent auprès du Missionnaire, et y forment une Bourgade. Plan de cet établissement, ordre qui s'y observe, etc. *Ibid.* 211. Description de l'Eglise que le Père Lombart a fait construire à Kourou, nom de cette Bourgade, contentement des Sauvages qu'il a réunis, leur piété vraiment édifiante. *Ibid.* 223 et 257.

II.

HORN; (Cap de) il est par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale et très-difficile à doubler. VIII, 144.

I.

JACRA, on appelle ainsi certaines terres dont les Rois d'Espagne récompensèrent les Officiers et les soldats qui s'étaient signalés dans la conquête de l'Amérique. VIII, 319.

Illinois; Nation sauvage de l'Amérique; ils vivent dans une grande abondance; leurs rivières sont très-poissonneuses, et leurs bois remplis de gibier; les fléches sont les principales armes dont ils se servent, il les arment de pierre taillée et affilée en forme de langue de serpent; ils sont passionnés pour la chasse et pour la guerre. VI, 142. Leur pays est par le 39.e degré de latitude septentrionale, il est assez beau, mais moins agréable qu'on ne le représente dans une relation qui a paru sous le nom du Chevalier Tonti, et qui est désavouée par lui-même. *Ibid.* 256 et

et VII, 78. La rivière des Illinois se décharge dans le Mississipi vers le 39.e degré de latitude : sept lieues plus bas le Missouri vient s'y rendre ; environ quatre-vingt lieues au-dessous, du côté de l'Est, il s'y décharge encore une grande rivière nommée Onabache. VI, 257. Productions du pays, mœurs, habillement, occupations des hommes et des femmes. *Ibid.* 258 et 259. Les charlatans y ont beaucoup d'autorité, comme chez tous les peuples oisifs ou ignorans. *Ibid.* 262. Les *Mascoutens* sont une nation Illinoise ; efforts inutiles du Père Mermet, Missionnaire, pour les éclairer et les convertir. *Ibid.* 265. C'est le premier Missionnaire qui ait découvert le Mississipi vers l'année 1672, mais le Père Gravier est le premier fondateur de la Mission des Illinois. *Ibid.* 269. Histoire d'un Instructeur ou Catéchiste. *Ibid.* 270. Grandes chasses des Illinois ; les Missionnaires les y suivent. *Ibid.* 275. Manière de voyager chez les Illinois. *Ibid.* 285 et 308. Danger de rencontrer des partis Sauvages ; traitement barbare qu'ils font aux voyageurs qu'ils surprennent ; vue perçante des Sauvages. *Ibid.* 285.

Jogues, (le Père) l'un des premiers Missionnaires qui prêchèrent l'Evangile aux Iroquois ; ils le font périr dans d'horribles supplices. VI, 36.

Iquiavates ou *Yquivates*, Nation des bords du fleuve des Amazones ; voyage que fait chez eux le Capitaine *Cantos* avec un Missionnaire ; histoire et preuve de leur férocité. Ils se convertissent cependant, et se réunissent en peuplades VIII, 205 *et suiv.* Les bords de cette rivière sont habités par différens Peuples tous

barbares, et qui ont fait mourir plusieurs Missionnaires. *Ibid.* 216. Les Portugais font souvent des irruptions sur les terres Espagnoles et dans les peuplades Chrétiennes. *Ibid.* 218. Mort et éloge du Père Fritz, Missionnaire, qui a parcouru le fleuve des Amazones, et en a levé la première carte. *Ibid.* 220.

Ile de Flore; on n'y voit que des loups et des lions marins. VIII, 142.

L.

LAS-CORIENTES, ville de l'Amérique Espagnole. VIII, 187.

Ligne; (la) fête singulière ou plutôt comédie qui se joue au passage de la Ligne. IX, 258.

Lobos; île qui est la première que forme la rivière de la Plata. VIII, 175, et IX, 266.

Louisiane; (la) pays fort étendu et peuplé par diverses Nations sauvages; la Nouvelle Orléans est la capitale de tous nos établissemens. Ses fleuves, ses forêts, ses plaines, ses productions, les mœurs de ses habitans, et ce qui met le plus d'obstacle à leur conversion. VII, 65 *et suivantes.*

M.

MAGELLAN; (Détroit de) sa découverte en 1520. Erreur des Géographes, qui donnent à la Terre de feu, qui s'étend depuis le Détroit de Magellan jusqu'à celui de le Maire, beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. VIII, 97. Description des habitans de la Terre de feu. *Ibid.* 98.

Maire; (Détroit de le) il est formé par la Terre de feu et l'Ile des Etats. VIII, 145.

Mendoza ; ville située aux pieds des Cordillières. VIII, 522.

Manière de chasser les bêtes féroces, pratiquée par les Indiens du Pérou. IX, 275.

Manille, ville située dans l'île de Luçon, et capitale de toutes les îles Philippines; sa description. VIII, 533.

Manitou, espèce de Divinité ou de Génie que redoutent et qu'adorent les Sauvages, et qu'ils se forgent au gré de leur imagination. VI, 137 et 265.

Marin, (M.) Officier Canadien ; il attaque et prend le fort *Lydis* appartenant aux Anglais; les Sauvages veulent traiter les prisonniers à leur manière ; mouvement des Officiers Français et d'un Missionnaire pour les arracher à tant de barbaries. VI, 201.

Mission du Sault ; ferveur et zèle des Néophytes. VI, 48. Etienne, Iroquois de cette Mission, meurt victime de sa foi avec un courage qui étonne les Barbares. *Ibid.* 82. Une femme de la même Mission, nommée Françoise, finit comme lui sa vie, et avec la même constance, ainsi qu'une autre appelée Marguerite. *Ibid.* 86, 90 *et suivantes.*.

Moxes ; Nation barbare séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées les Cordillières ; leurs pays est sous la Zone torride, et s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale. Caractère, mœurs, coutumes et religion de ces Peuples, nature du Climat qu'ils habitent. VIII, 58, 60 *et suiv.* Le Père Baraze les apprivoise en quelque sorte, il leur apprend tous les arts de première nécessité, les réunit en Peuplades, leur donne des lois, et les assujettit à celle de l'Evangile. *Ibid.* 75. Il y avait dans ces der-

niers temps plus de trente Missionnaires qui travaillaient dans quinze à seize Bourgades de ces Barbares civilisés. *Ibid.* 112. Le Père Baraze trouve une route nouvelle et plus courte pour pénétrer du Pérou chez les Moxes. VIII, 84. Il découvre plusieurs autres Peuples, entr'autres les *Baures*, Nation plus civilisée que les Moxes, et aussi plus perfide ; ils font semblant d'écouter le Missionnaire, mais pour le tromper et le faire périr : il mourut victime de leur barbarie, le 2 Septembre 1702. *ibid.* 87.

N.

NATCHEZ ; Nation de la Louisiane ; fertilité de leur pays, leur culte, leur gouvernement, leurs mœurs, leurs occupations, leur manière de faire la guerre, leurs chasses, leurs Médecins, etc. VII, 2 *et suiv.* Leur perfidie et leur cruauté, dont presque tous les Français et deux Missionnaires établis chez eux furent la victime. *Ibid.* 25. Le Père d'Outreleau, troisième Missionnaire, échappe au massacre avec un bras cassé ; les *Tchactas*, Nation Illinoise, fidèle alliée des Français, les aide à se venger des Natchez. *Ibid.* 52 et 59.

Nègres ; comment se fait la traite des Nègres, comment ils se vendent quand ils sont arrivés dans nos Colonies. VIII, 2 et 3. Leurs désertions assez fréquentes, malgré les punitions auxquelles ils s'exposent. *Ibid.* 3. Le Père Fauque, Missionnaire de Cayenne, entreprend de ramener une troupe de ces Nègres Marrons qui désolaient les habitations voisines des forêts où ils s'étaient réfugiés; ses courses, ses fatigues, son succès. *Ibid.* 5 *et suiv.*

O.

Ocorome, animal très-singulier du pays des Moxes. VIII, 61, et IX, 275.

Ours aux fourmis; description de cet animal. IX, 276.

Outoouacks; Nation superstitieuse de l'Amérique septentrionale; elle est très-attachée aux jongleries de ses charlatans; ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule; ils prétendent descendre de trois familles. Fable extravagante sur ces trois familles. VI, 134. Il n'y a que la famille du grand Lièvre qui brûle les cadavres, les autres les enterrent. *Ibid.* 136.

Ouyapoc, grande rivière au-dessous de Cayenne: le Roi a établi une colonie sur ses bords. VII, 231. Le Père Fauque, Missionnaire, part d'Ouyapoc et pénètre dans les terres; nom des Indiens qu'il visite, leurs mœurs, la qualité du climat, les rivières, etc. *Ibid.* 246. En fouillant la terre à Ouyapoc pour le fondement d'une Eglise, on trouve une petite médaille de S. Pierre. *Ibid.* 261. Projet d'un établissement pour les Indiens qui désertent les Peuplades Portugaises établies sur les bords du fleuve des Amazones. *Ibid.* 264. Manière de gagner les Sauvages: Peuplade établie chez les *Pirious*, par le Père d'Ayma. *Ibid.* 268. Projet de s'étendre chez plusieurs autres Nations; leurs noms, leur génie, etc. *Ibid.* 270. Voyage du Père Fauque chez les Palikours. *Ibid.* 274. Autre Voyage du Père Fauque sur le *Camopi*, rivière de la Guyane. Description du pays qu'il parcourt; mœurs des Sauvages qu'il visite,

et leurs dispositions à se réunir en Peuplades, et à écouter les instructions des Missionnaires. *Ibid.* 294. Relation de la prise du fort d'Ouyapoc par un Corsaire Anglais, et tout ce que le Père Fauque eut à en souffrir. *Ibid.* 307 *et suiv.*

P.

PACHACAMAC; province du Pérou; elle a été le théâtre de la guerre que les Espagnols firent à ses habitans; sa capitale a été détruite, et ne présente plus que de tristes ruines. IX, 245.

Placer; (le) banc de sable qui court 50 lieues le long de la côte du Brésil. VIII, 174.

Paraguay, Mission florissante; elle consiste en quarante grosses Bourgades toutes habitées par des Indiens; innocence et paix qui y règnent. VIII, 138. Exercice de ces Missions, piété des Néophytes, ordre qui s'observe, manière dont s'administre le temporel; comment on pourvoit à la subsistance de chaque Bourgade; comment se sont formées les Missions du Paraguay. *Ibid.* 306 *jusqu'à* 318. C'est le grand fleuve du Paraguay qui a donné son nom au vaste pays qu'il traverse; il reçoit les eaux de plusieurs rivières, et principalement de la rivière rouge et de Picolmayo, qui prennent leur source dans les montagnes du *Potosi*. IX, 4. Les Sauvages qui habitent cette contrée sont appelés *Chiquites* par les Espagnols; étymologie de ce nom, étendue de ce pays; avec quelles fatigues on a réuni ces Barbares. *Ibid.* 7. Qualité des terres des Chiquites, fruits, animaux que leur pays produit; difficultés de leur langue; vertus que

doit avoir un Missionnaire qui se consacre à ces Missions, divers obstacles qu'opposent les Mamelucs du Brésil, et quelquefois les Européens, à la conversion des infidèles. *Ibid.* 8, 12 et 19. Ce qu'on entend par Mamelucs, situation de leur ville, leur brigandage, leurs ruses. *Ibid.* 19. Transmigration des Néophytes sur les bords des rivières Parana et Uraguay; usage des armes à feu permis par les Rois d'Espagne; innocence et ferveur de ces Indiens, leur zèle pour la conversion des autres Nations infidèles. *Ibid.* 23. Projet formé pour ouvrir une route au travers des terres qui sont entre les Missions des Chiquites et celles du Paraguay; importance de cette découverte; Journal de ce voyage; description du pays et des Indiens qui habitent sur l'un et l'autre bord du Paraguay; diverses aventures arrivées aux Missionnaires. *Ibid.* 32. Excursion du Père Cavallero sur les terres des *Parakis* et des *Tapaçuras*; violences et artifices de quelques Européens envers les Missionnaires. *Ibid.* 51. Autre excursion du même chez les Indiens *Manacicas*; nature de leur pays, multitude et disposition de leurs villages; leur caractère, leur religion, leurs cérémonies; espèce singulière d'un animal nommé *Famacosio*; maladie extraordinaire qui régne quelquefois parmi les Indiens; autorité de leur Cacique. *Ibid.* 55. Excursion du même Missionnaire chez d'autres Nations barbares; comment il est reçu des Indiens *Quiriquicas*, leur changement subit, leur docilité, conversion de leur *Mapono* ou Prêtre des Idoles. *Ibid.* 82. Voyage chez les Indiens *Jurucares*, férocité de ce Peuple, comment il est converti. *Ibid.* 92. Autre voyage chez les Indiens

Cozocas, qui le reçoivent à coups de flèches : deux de ses Néophytes en sont blessés. *Ibid.* 97. Fatigues qu'essuya le Missionnaire en allant chez les *Subarecas* et les *Bohocas* ; Peuplade de ces Indiens convertis. *Ibid.* 100. Il est tué par les *Puizocas* le 18 Septembre 1711. *Ibid.* 106. Plusieurs Nations Indiennes converties par le Père Suarez. Nation des *Morotocos*, leur caractère, stérilité du pays, autorité qui réside dans les femmes ; nouvelle Peuplade établie sous l'invocation de S. Jean-Baptiste par le Père Zea, son dessein de porter la foi chez les *Zamucos* ; perfidie de ces Indiens. *Ibid.* 107 *et suiv.* Missions pénibles où a travaillé le Père Chaumé, autre Missionnaire du Paraguay ; détail de ses voyages ; entreprise d'une nouvelle Mission très-périlleuse parmi des Nations qui ne sont connues que par leur férocité, et chez lesquelles on n'a point encore pénétré. *Ibid.* 121 *et suiv.* Révolte des Peuples du Paraguay ; efforts inutiles des rebelles pour envahir quatre Peuplades d'Indiens, et divers artifices pour les engager à entrer dans la rébellion. *Ibid.* 125 *et suiv.* Les Jésuites sont chassés de la ville de l'Assomption et de la province par les rebelles ; fidélité et bravoure des Indiens qui sont sous la conduite des Missionnaires ; défaite d'un corps de révoltés par un parti de troupes Indiennes. *Ibid.* 131. Mémoire sur les Missions du Paraguay ; situation de ce pays ; nature de son climat ; herbe du Paraguay fort estimée, et où elle se trouve ; tribut que les Indiens payent au Roi du produit de cette herbe, et quel revenu elle leur procure. *Ibid.* 145 *et suiv.* Preuves juridiques qu'il n'y a point

de mines dans le Paraguay ; Indien suborné convaincu de calomnie. *Ibid.* 152. En quoi consiste la richesse des Eglises du Paraguay. *Ibid.* 160. Raisons qui ont porté les Rois d'Espagne à accorder plusieurs priviléges et exemptions aux Indiens réunis en Peuplades ; fréquens et importans services rendus par ces Indiens à la Monarchie Espagnole ; travaux de ces Indiens pour fortifier les Places de l'Etat ; dans combien de guerres ils ont vaincu et chassé les ennemis de l'Etat. *Ibid.* 167 *et suiv.* Quelle est l'innocence et la piété qui règne dans ces Peuplades ; combien les Indiens sont jaloux de leur liberté et ennemis de toute servitude. *Ibid.* 175 *et suiv.* Observations géographiques sur la carte du Paraguay. *Ibid.* 198.

Péche, manière de pêcher des Sauvages d'Amérique ; leur adresse et leur agilité dans cet exercice. VI, 144, 170 et 196.

Pintade ou *Maléagride*, dissertation du Père Margat sur la pintade. VII, 101. Réfutation du système de M. Fontanini, qui distingue la pintade de la maléagride. *Ibid.* 109.

Pisco ; ville du Péron ; elle a été ruinée par un tremblement de terre en 1690, et rebâtie dans une situation charmante, à un quart de lieue de l'endroit où elle était. IX, 230.

Plata ; (la) rivière ; elle conduit à Buenos-Ayres, elle est très-poissonneuse ; description des terres qui bordent cette rivière et de la ville de Buenos-Ayres. VIII, 137. Manière de voyager dans ces contrées. *Ibid.* 181. Autre description de cette rivière. IX, 265.

Poissons volans ; ils sont assez communs sous le tropique du Cancer. VIII, 135, et IX, 262.

Portage ; dans l'Amérique septentrionale sur-

tout, quand les rivières cessent d'être navigables, on marche sur les bords, et l'on porte son canot qui n'est que d'écorce, et son petit bagage. C'est ce qu'on nomme portage. VI, 293.

Prisonniers de guerre; manière cruelle dont ils sont traités chez les Sauvages d'Amérique. VI, 145.

Q.

QUITO, une des villes des plus considérables de l'Amérique méridionale; description de cette ville. VIII, 222.

R.

RASLES, (le Père Sébastien) Missionnaire chez les Abnakis; règle qu'il suit dans sa Mission, et que suivent tous les autres Missionnaires. VI, 101 et 267. Zèle des Abnakis de cette Mission pour la foi Catholique, il leur fait refuser les avantages que leur proposent les Anglais. *Ibid.* 107 et 160. Tentative des Anglais pour séduire ces Sauvages. *Ibid.* 108. Les Anglais surprennent M. de Saint-Casteins dont la mère était Abnakise, et cherchent à surprendre et à enlever le Père Rasles. *Ibid.* 116. Détails intéressans sur la vie de ce Missionnaire; sa mort et ses vertus. VI, 179.

Requin, monstre marin très-vorace; manière de le pêcher. VIII, 136, et IX, 261.

S.

SAINT-DOMINGUE; occupation d'un Missionnaire dans cette Ile. VII, 84. Genie et caractère des Nègres; leur confiance dans les Missionnaires. *Ibid.* 85. Description de l'Ile,

incommodité du climat, maladies, solitude des Missionnaires, assiduité qu'ils doivent avoir auprès des Nègres malades. *Ibid.* 89. Ce que c'est que les Nègres Marrons. *Ibid.* 116. Combien cette Ile était peuplée quand les Espagnols y abordèrent. *Ibid.* 118. Zèle des Rois d'Espagne pour la conversion de ce grand Peuple. *Ibid.* 120. Caractère de l'Amiral Colomb; accueil plein d'amitié que lui fait un Roi de cette Ile. *Ibid.* 122. Désordres des Espagnols; soulèvement des Insulaires, leur ruine et leur destruction; zèle d'un vertueux Ecclésiastique nommé Las Cazas, son caractère, ses travaux, ses voyages en faveur des Insulaires. *Ibid.* 125. Description de Leogane, du Cap et des Colonies Françaises à Saint-Domingue; leurs productions; leur commerce. *Ibid.* 146. Maison de providence, où l'on reçoit et l'on nourrit ceux qui arrivent à Saint-Domingue sans fortune, jusqu'à ce qu'ils soient placés. *Ibid.* 156. La petite Anse, quartier de l'Ile dont les fonds sont admirables, ainsi que le quartier Morin, la Limonade, etc. *Ibid.* 163 *et suiv.* Eloge du Père le Pers, du Père Boutin et de quelques autres Missionnaires. *Ibid.* 171, 188 *et suiv.*

Saintout, (M. de) Officier Canadien, sa belle défense sur le lac du Saint-Sacrement. VI, 198.

Santiago, ville capitale du Royaume de Chili; elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable. VIII, 525.

Serpent à Sonnettes; sa description, et le remède à sa morsure. VI, 218.

Sauvages de l'Amérique méridionale; idée générale de ces Peuples, de leurs mœurs, de

leur gouvernement, de leurs armes, etc. IX, 278.

T.

TEGARKOUITA, jeune Iroquoise célèbre par sa piété, sa vie, et sa mort. VI, 33 *et suiv.*

Transmigrations; ordre qui s'observe dans les transmigrations, chasses, voyages et changemens de demeure des Sauvages Chrétiens. VI, 169.

Tourmente, Cap éloigné de huit lieues de Quebec. VI, 8.

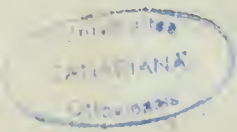
V.

UDSON ou Hudson; (Baie d') elle tire son nom de l'Anglais qui l'a découverte; on y fait le commerce des pelleteries avec les Sauvages. VI, 2 *et suiv.* Noms et coutume des Sauvages qui y portent leurs marchandises; climat et température du pays. *Ibid.* 24 *et suiv.*

Villa-Hermosa, ville du Pérou, célèbre par son attachement aux Rois d'Espagne, elle en donna sur-tout des preuves à Philippe V. IX, 240.

Voyages; manière de voyager dans les déserts de l'Amérique méridionale, et de passer les rivières. VIII, 179 et 181.

Fin de la Table des matières contenues dans les tomes VI, VII, VIII et IX des Mémoires de l'Amérique.



a39003 009523746b